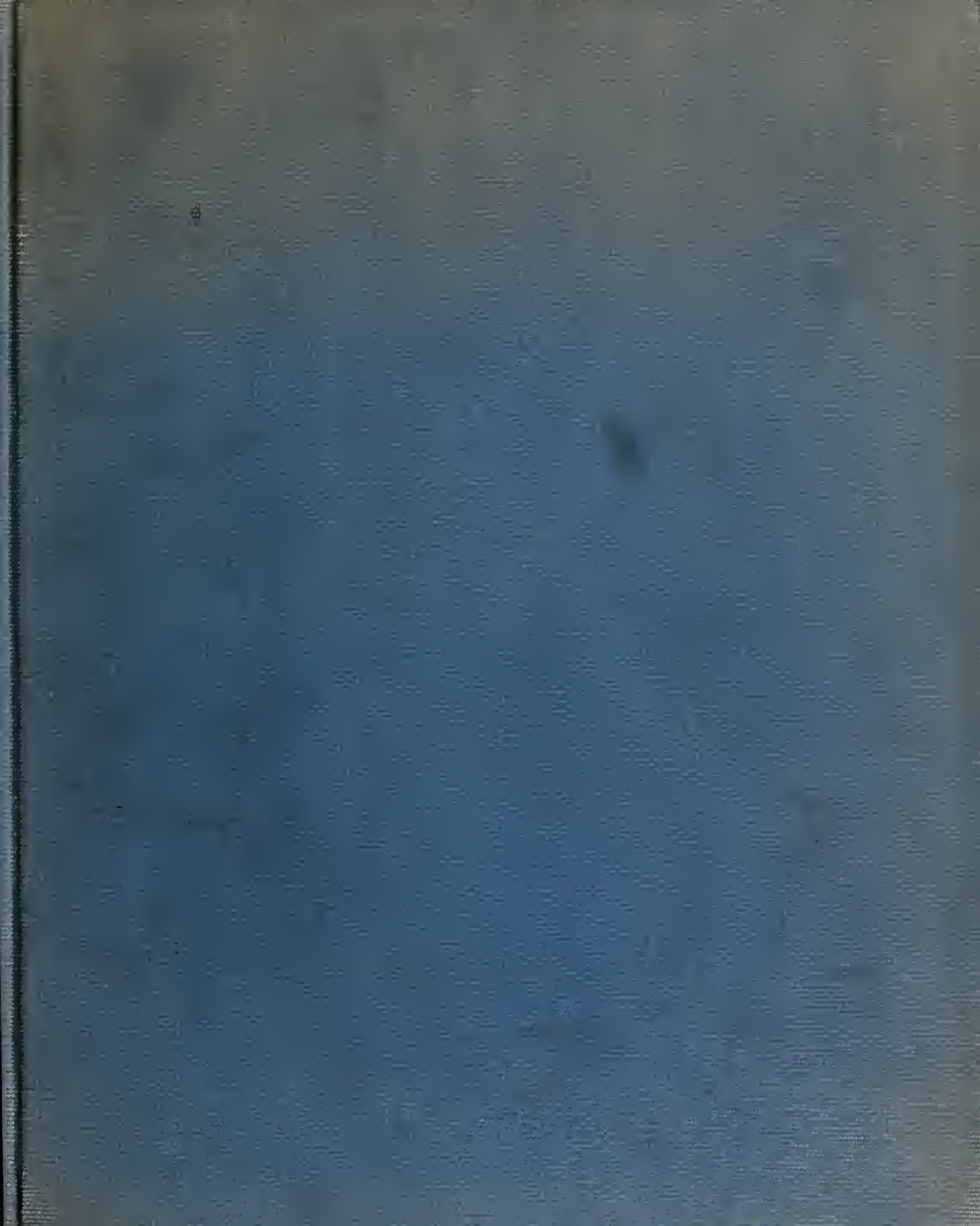



NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08107 6057

L'Ami des Enfants

Même Collection

Les Contes de Perrault. 1 volume illustré par E. Courboin, Fraipont, Gerbault, Géo, Job, L. Morin, Robida, Vimar, Vogel, Zier.

Les Fables de Florian. Illustrations de A. Vimar.

Don Quichotte de la Manche, de Michel CERVANTÈS. 1 volume illustré par Henry Morin.

Les Mille et une Nuits. Choix de contes. 1 volume illustré par A. Robaudi.

Les Fables de La Fontaine. Choix de fables. 1 volume illustré par Henry Morin.

Voyages de Gulliver, par SWIFT. 1 volume illustré par A. Robida.

Robinson Crusoé, par Daniel DE FOË. 1 volume illustré par G. Fraipont.

Chaque volume, broché 6 fr. ; relié 9 fr.

BERQUIN, Armand de

L'Ami des Enfants

Illustrations de H. GERBAULT

Introduction par M. L. TARSOT

Chef de Bureau au Ministère de l'Instruction publique.

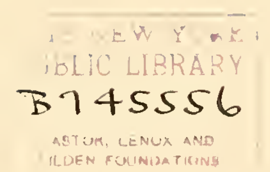


PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, rue de Tournon, 6





Préface

A ma petite Adrienne.

Les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur, ma chère petite Adrienne ; je les vois — je te vois quelquefois — parcourir d'un œil distrait ces ingénieux livres, illustrés de si jolies images, que la librairie moderne multiplie pour eux jusqu'à la profusion. Les bambins d'autrefois n'étaient pas si blasés. Leur bibliothèque (j'entends les livres écrits expressément pour eux) se composait tout uniment des contes de Perrault et de ceux de Mme d'Aulnoy, auxquels Mme Leprince de Beaumont était venue ajouter quelques aimables volumes, comme ce *Magasin des Enfants* que tu liras sans doute un jour avec plaisir. C'était à peu près tout. De si exquise qualité que fût cette collection, elle était vraiment un peu courte et nos jeunes ancêtres devaient savoir par cœur, jusqu'à la satiété, *le Petit Poucet, l'Oiseau bleu* et *la Belle et la Bête!* Il leur fallait cependant se contenter de cela et des contes innombrables, mais plus ou moins appropriés à leur âge, au moyen desquels nourrices et servantes suppléaient à l'indigence de la littérature enfantine. Maintenant, nos petits ancêtres étaient-ils moins heureux pour n'avoir pas à leur disposition la vaste bibliothèque que l'on a composée pour toi et tes jeunes contemporains? C'est une épineuse question, dont tu ne te soucies guère et à laquelle Berquin, notre ami Berquin, dont je voudrais te dire quelques mots, eût répondu, sans hésiter, affirmativement.

Mais as-tu jamais entendu parler de Berquin? Il est un peu oublié, ce vieil « ami des enfants ». Jules Verne, Hector Malot, J. Girardin, la comtesse

de Ségur, lui ont succédé en l'éclipsant. On parle plus souvent de berquinades que de Berquin, et le nom propre, comme le mot qu'il a fait naître, ne se prononce pas sans une certaine nuance de dédain poli. Eh bien! disons-le délibérément, ce dédain n'est pas mérité. Le conteur ingénieux, dont les récits ont tant charmé nos grands-parents, méritait mieux qu'une vogue éphémère et je voudrais t'apprendre à l'aimer.

Tâche un peu de t'imaginer la joie qu'éprouvèrent les enfants, vers l'an de grâce 1782, lorsqu'on leur annonça qu'un écrivain à la mode (car M. Berquin insérait d'aimables poésies dans l'Almanach des Muses) allait faire paraître, à leur intention, une gazette, une vraie gazette, à laquelle ils pourraient s'abonner et qu'ils recevraient par le courrier, tout comme leur papa recevait le *Mercure de France!* D'emblée, le nom du bon Berquin devint populaire et, pour employer le langage du temps, son succès alla jusqu'aux nues. Ce succès dura tant que Berquin vécut et salua, non seulement les cahiers de l'*Ami des Enfants*, mais encore chacun des volumes que publia l'auteur, tels que *le Petit Grandisson* ou *Sandfort et Merton*. Ce bienfaiteur de l'enfance obtint la reconnaissance à laquelle il avait droit. Son émule Bouilly raconte quelque part que ses jeunes abonnés lui avaient écrit tant de lettres de remerciements qu'il avait pu en former toute une collection « digne de charmer les cœurs sensibles qui aiment les sentiments naïfs et généreux ».

C'est qu'aussi Berquin, non content d'avoir une heureuse idée, avait su la mettre en pratique de la façon la plus délicate, avec l'art le mieux approprié à son jeune public. Rien de plus varié que ses récits et que ses petits drames. Ces derniers surtout sont restés des modèles dans l'art malaisé de la comédie enfantine, où il est si difficile d'éviter la fadeur et le ton maniéré, où les plus habiles ont souvent échoué. Berquin est sans rival dans l'art de mettre en action une leçon morale ou, ce qui n'est pas moins rare peut-être, dans l'art de choisir toujours une leçon morale qui puisse être mise en action. Parmi les saynètes que j'ai choisies dans l'*Ami des Enfants* et qui t'amuseront, j'en suis sûr, il en est deux au moins que je considérerais presque comme des chefs-d'œuvre, si ce n'était là un bien gros mot pour de si petites choses, et si je ne craignais d'effaroucher la modeste mémoire de Berquin. Je veux parler du *Colin-Maillard* et de l'*Epée*. Il est impossible de s'inspirer plus agréablement de l'antique devise de la comédie qui prétend châtier les mœurs en riant, et de faire parler les enfants avec plus de grâce et de vérité.

C'est peut-être en parlant de la grâce et de la vérité de Berquin que je risque le plus de choquer l'opinion commune au sujet de cette renommée légèrement vieillie. La grâce de Berquin ! Eh ! mon Dieu, je conviens tout de suite qu'elle est un peu fanée. Plus de cent ans ont passé sur les acteurs des petits drames que tu vas lire, ma chère Adrienne, et leurs cheveux bouclés seraient maintenant poudrés à frimas ; ils parlent un langage toujours poli, toujours élégant, qui pourra faire honte à nos marmots très dégourdis, ou, si l'on préfère, trop dégourdis. Mais leurs manières, mais leur tenue ont ce charme subtil que gardent encore les portraits du siècle passé ; sous leur costume un peu vieillot, ils conservent, ces bambins, l'allure élégante et le ton raffiné auxquels on s'habituait dès l'enfance, au temps jadis, et dont les traces donnent encore tant de prestige aux moindres souvenirs de l'ancienne société. Les enfants que dépeint Berquin sont les condisciples et les émules de l'Émile de Jean-Jacques, ne l'oublions pas : ils ne parlent pas le même argot que les élèves de Condorcet ou de Jeanson de Sailly. Entre nous, ma chérie, je ne les en blâme pas très sévèrement.

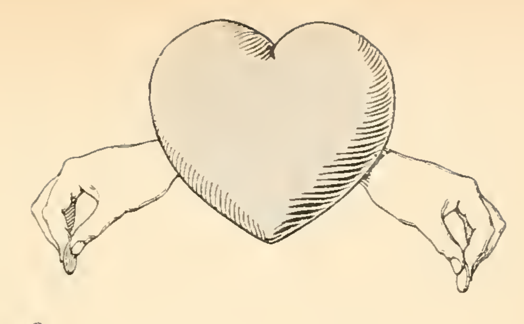
Au surplus, quelque avis qu'on ait à cet égard, il faut convenir que tous ces petits bonshommes sont animés des sentiments les plus généreux. Ils ont respiré l'air de leur temps. Ils croient à l'humanité, à la charité, à la fraternité. Riches, ils donnent de leur argent aux pauvres ; pauvres, ils n'ont que reconnaissance pour leurs riches bienfaiteurs ; forts, ils défendent le faible ; spirituels, ils ne se moquent que des méchants. Ils sont parfaits jusqu'à l'invraisemblance et tu ne connais pas beaucoup de petits enfants qui leur ressemblent. En cela, mais en cela seulement, Berquin cesse d'être vrai. Aurons-nous le courage de blâmer son optimisme ? Le Jean-Jacques des enfants croyait, comme son maître, que tout est bon sortant des mains de l'auteur de la nature et que tout est vertueux chez l'enfant que la société n'a pas encore eu le temps de gâter. Je me garderai bien de discuter ici la doctrine de l'hérédité morale ; Berquin ne la connaissait pas et, d'ailleurs, il l'aurait trouvée très immorale. C'était un philosophe superficiel, ce qui n'empêcha pas l'Académie française de lui décerner, en 1784, son prix annuel destiné à récompenser le livre le plus utile.

Et maintenant que je t'ai fait connaître Berquin, ma chérie, tu peux lire son livre, — ou plutôt quelques fragments de ses livres, — et regarder les délicieuses images dont on l'a enrichi et qui te le feront mieux comprendre.

Amuse-toi bien. Sois raisonnable comme Dorothée, généreuse comme Henriette, indulgente comme Léonor. Que de souhaits! Mais va, pour n'être pas parfaite comme un personnage de Berquin, tu n'es pas moins une bonne petite fille, comme mes autres lecteurs sont de bons petits enfants. Mais chut! il paraît qu'il faut dire ces choses-là tout bas. La modestie sied à la jeunesse. Berquin l'a dit et bien d'autres l'avaient dit avant lui!

L. TARSOT.





Un Bon Cœur fait pardonner bien des étourderies

PERSONNAGES

M. DE VALCOURT.
MARIANNE, sa fille.
FRÉDÉRIC, son neveu.
DOROTHÉE, sa nièce.
PÈTREL, ancien cocher.
UN DOMESTIQUE.

La scène est dans un des appartements du château de M. de Valcourt.

SCÈNE PREMIÈRE

M. DE VALCOURT

Voici ce que l'on gagne à se charger des enfants d'autrui ! Ce Frédéric, comme je l'aimais ! Il m'était, je crois, plus cher que mon propre fils ; et le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point, de ce qu'il annonçait dans l'enfance ? C'était une bonté de cœur, un feu, une gaieté ! le courage d'un lion et la candeur d'un agneau. On ne pouvait se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparaisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCÈNE II

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE

DOROTHÉE. — Vous m'avez fait appeler, mon cher oncle : me voici pour recevoir vos ordres.

M. DE VALCOURT. — J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère !...



DOROTHÉE, en pâlissant. — De Frédéric?

M. DE VALCOURT. — Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt je vais te la lire moi-même. (Il lit.)

« Mon cher papa,

« J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer ; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Frédéric... »

— Oh! oui, il mérite bien à présent ce nom d'amitié.

« Notre cher Frédéric mène une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, et, ce qui est encore pis, la plupart de ses livres de classe et de prières. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux bouquiniste, qui nous apporte au collège des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandais pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnais aussitôt pour celui de Frédéric; et d'autant mieux que son nom était griffonné sur le titre. Je l'achetai six sous; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le

porter au préfet, qui fit venir le bouquiniste, et lui demanda de qui il tenait ce livre. Le bouquiniste avoua qu'il l'avait acheté de mon cousin. Frédéric ne put le nier, et il dit qu'il l'avait vendu, parce qu'il avait besoin d'argent; et qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avait emprunté celui d'un de ses amis qui en avait deux. Le préfet voulut savoir ce qu'il avait fait de cet argent. Frédéric le lui déclara ; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ah ! ah ! dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques-unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il sût un peu le compte de son temps, dont il ne s'occupait guère, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il était. Il fut embarrassé, et il me répondit que sa montre était chez l'horloger. J'y allai sur-le-champ pour m'éclairer. Il n'y avait pas un mot de vrai. Je lui fis des représentations en bon cousin. Il me répliqua que cela ne me regardait point, et que sa montre était beaucoup mieux là où il l'avait mise que dans son gousset; qu'il n'avait plus besoin de savoir l'heure pour ce qu'il avait à faire. Qui sait encore ce qu'il aura fait de pis ? car on ne peut pas tout deviner. »

— Eh bien, que dis-tu de cela, Dorothée ?

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, je vous avoue que je suis aussi mécontente que vous de mon frère. Cependant...

M. DE VALCOURT. — Un peu de patience. Ce n'est pas tout. Voici le plus beau de l'histoire. (Il lit.)

« Écoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi, il sortit sans permission, et, le soir, il n'était pas encore de retour. On sonne le souper, il ne se trouve point au réfectoire. Enfin, il passe toute la nuit dehors et ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il était allé. Il avait forgé d'avance toutes ses menteries. Mais, quand même tout ce qu'il a dit serait vrai... Au reste, il doit paraître ce soir à l'assemblée générale des maîtres du collège ; et, si on lui fait justice, il sera chassé honteusement, ou tout au moins renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'est son ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre et le train de vie libertine qu'il prend.

Je ne puis me persuader qu'il n'ait pas menti, en disant l'endroit où il a passé la nuit. »

— Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

« Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce serait peut-être pis, et il n'en serait que plus digne de votre colère. Il menace maintenant de s'échapper pour se rendre chez vous... »

— Oui, oui, qu'il y vienne ! qu'il mette seulement le pied sur le seuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il passe ses nuits. Dorothée, c'est à toi que je parle, ne t'avise pas de me dire un mot en sa faveur. On peut le mettre en prison, le renvoyer, le chasser ignominieusement, tout cela m'est égal ; je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à se rendre dans un port de mer, se faire mousse et s'embarquer pour les Grandes Indes. Je l'ai regardé trop longtemps comme mon fils.

DOROTHÉE. — Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père ; et nos parents mêmes n'auraient pas eu plus de soins et de bontés pour nous.

M. DE VALCOURT. — Je l'ai fait avec plaisir, et je n'en ai aucun mérite ; feu votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfants. Ainsi c'était pour moi un devoir sacré. Je ne m'en étais jamais repenti jusqu'à ce jour ; mais...

DOROTHÉE. — Ah! si mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'est que par la fougue de son caractère. Vous l'avez eu longtemps sous vos yeux. Lorsqu'il avait commis une faute, son repentir et le regret de vous avoir fâché étaient plus grands que son offense.

M. DE VALCOURT. — Et aussi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorsqu'il s'est brûlé les sourcils et les cheveux avec ses pétards ; lorsqu'il a cassé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voisin ; lorsqu'il s'est laissé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf; lorsqu'il a conduit ma plus belle voiture dans les fossés du château, ne lui ai-je pas fait grâce de tout cela? J'attribuais ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçait pas encore un mauvais naturel ; mais vendre sa montre et ses livres, passer la nuit hors de sa pension, se révolter contre ses maîtres, avoir encore le front de penser à rentrer chez moi !

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour sa justification.

M. DE VALCOURT. — L'entendre ! Dieu me préserve seulement de le voir ! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il ose s'y présenter.

DOROTHÉE. — Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté sur votre cœur; vous ne rejetterez point les prières d'une nièce qui vous chérit et vous honore comme son père.

M. DE VALCOURT. — Tu vas voir si cela me sera difficile.

DOROTHÉE. — Vous voudrez donc me laisser croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre sœur, que vous ne m'aimez plus moi-même ?

M. DE VALCOURT. — Toi, je n'ai rien à te reprocher. Aussi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes sentiments à ton égard. Mais, si tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes supplications. Ne songe qu'à vivre heureuse de mon amitié.

DOROTHÉE. — Comment pourrais-je vivre heureuse, en voyant mon frère dans votre disgrâce ?

M. DE VALCOURT. — Il l'a trop bien méritée ! Pourquoi ne pas dire ce qu'il fait de l'argent et où il est allé courir ?

DOROTHÉE. — Il paraît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'est Rodolphe qui ne veut pas y croire. (Elle baise en pleurant la main de M. de Valcourt.) Ah ! mon cher oncle !

M. DE VALCOURT, un peu attendri. — Eh bien, je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du préfet.

SCÈNE III

M. DE VALCOURT, DOROTHÉE, UN DOMESTIQUE

M. DE VALCOURT. — Que me veux-tu ?

LE DOMESTIQUE. — C'est un messager qui demande à vous parler.

M. DE VALCOURT. — Qu'est-ce qu'il m'apporte ?

LE DOMESTIQUE. — Une lettre du collège. (Le domestique lui remet la lettre.)

M. DE VALCOURT, regardant la lettre. — Bon ! voici ce que j'attendais. C'est du préfet ; je reconnais sa main. Où est le messager ? qu'il attende ma réponse.

LE DOMESTIQUE. — Voulez-vous que je le fasse monter ?

M. DE VALCOURT. — Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche. (Il sort. Dorothée veut le suivre. Le domestique lui fait signe de rester.)



SCÈNE IV

DOROTHÉE, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — Écoutez, écoutez, mamselle Dorothée.

DOROTHÉE. — Qu'avez-vous à me dire ?

LE DOMESTIQUE. — Monsieur votre frère est ici.

DOROTHÉE. — Mon frère ?

LE DOMESTIQUE. — S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

DOROTHÉE. — De qui le savez-vous ?

LE DOMESTIQUE. — Du messager, qui l'a rencontré sur la route. Ah ! mamselle, qu'a donc fait M. Frédéric ?

DOROTHÉE. — Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

LE DOMESTIQUE. — Oh ! c'est aussi ce que je pensais ! Dieu sait que nous

l'aimions tous, et que nous aurions tout donné pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensait du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisait notre paix avec votre oncle, lorsqu'il était en colère contre nous. Il était le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah! je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espièglerie, et lui, qui est un brave jeune seigneur, ne se laisse pas traiter cavalièrement.

DOROTHÉE. — Où le messager l'a-t-il trouvé?

LE DOMESTIQUE. — Près du second village. Il dormait entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

DOROTHÉE. — Mon pauvre frère!

LE DOMESTIQUE. — Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Frédéric a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avait été mis à ses trousses pour le ramener; et il lui a dit qu'il se ferait mettre en pièces plutôt que de le suivre.

DOROTHÉE. — Je le reconnais bien à ce ton ferme et résolu.

LE DOMESTIQUE. — Le messager lui a protesté qu'il avait tant d'amitié pour lui, que, dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudrait pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, et lui a rapporté les propos qu'on tenait sur son compte.

DOROTHÉE. — Et quel parti mon frère a-t-il pris?

LE DOMESTIQUE. — Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager et ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisière du bois. M. Frédéric s'y est jeté pour aller se cacher dans l'ermitage: il y attendra le retour du messager pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

DOROTHÉE. — Oh! si je pouvais lui parler!

LE DOMESTIQUE. — Il y a apparence qu'il le désire autant que vous.

DOROTHÉE. — Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il allait le rencontrer dans son premier feu! O mon ami! courez lui dire qu'il aille se tapir dans la grange, derrière les bottes de foin. J'irai le trouver aussitôt que mon oncle sera sorti.

LE DOMESTIQUE. — Soyez tranquille, mamselle. Je vais l'y conduire moi-même et l'aider à se cacher. (Il sort.)

SCÈNE V

DOROTHÉE

Que de chagrins il me cause sans cesse ! et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI

MARIANNE, DOROTHÉE

DOROTHÉE. — Ah ! ma chère cousine, que j'avais d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

MARIANNE. — Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frère. Celle du préfet a redoublé sa colère contre Frédéric.

DOROTHÉE. — Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

MARIANNE. — Je parierais qu'il est innocent. Tu connais cet hypocrite de Rodolphe? Il fait toutes les fautes et sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frère dans l'esprit de mon papa. Vingt fois par des accusations secrètes, il l'a fait chasser de la maison ; et puis, lorsque les choses se sont éclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avait que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, et que Frédéric est tout au plus un étourdi.

DOROTHÉE. — Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frère est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux et inconsidéré ; il est opiniâtre dans ses idées, et ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

MARIANNE. — Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite et flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, et qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je

donnerais mon frère, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Frédéric ne soit pas ici.

DOROTHÉE. — Et s'il y était ?

MARIANNE. — Oh ! où est-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

DOROTHÉE. — Chut ! Je crois entendre mon oncle qui gronde.

MARIANNE. — Tu es la sœur de Frédéric, il est juste que tu le voies la première. Je vais rester ici avec mon papa pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, et porte-lui quelques paroles d'espérance et de consolation.

DOROTHÉE. — Oui, et une bonne mercuriale aussi, je t'assure ; car il la mérite de toutes façons. (Elle sort.)

SCÈNE VII

M. DE VALCOURT, MARIANNE

M. DE VALCOURT. — Je suis si en colère contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le messager. Il peut aussi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

MARIANNE. — Quoi ! mon papa, vous êtes toujours fâché contre mon pauvre cousin ? est-ce un si grand crime qu'il a commis ?

M. DE VALCOURT. — Il te sied bien vraiment de l'excuser : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui et que tu aurais peut-être fait pis à sa place. Vous avez cependant l'un et l'autre un bon exemple sous les yeux.

MARIANNE. — Et qui donc ?

M. DE VALCOURT. — Mon brave Rodolphe.

MARIANNE. — Ah ! oui, mon frère est un garçon bien vrai, bien généreux ! C'est un digne modèle !

M. DE VALCOURT. — Je sais que Dorothée et toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penser, j'avais pris des préventions contre lui. Mais le préfet m'en rend aujourd'hui de si bons témoignages...

MARIANNE. — Eh ! mon Dieu ! ses précepteurs ne vous accablaient-ils pas ici de ses louanges? On sait qu'il est né d'un homme riche, et on espère toujours attraper des présents d'un père, en le flattant sur son fils.

M. DE VALCOURT. — Je veux bien qu'on m'ait un peu flatté sur son compte; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un seul tour, comme Frédéric m'en a joué mille, depuis son enfance ?

MARIANNE. — Ses tours ne portaient de préjudice à personne ; ils ne faisaient tort qu'à lui-même.

M. DE VALCOURT. — Tu me mettrais en fureur. Il ne s'est fait tort qu'à lui-même, n'est-ce pas, en précipitant dans les fossés ma plus belle voiture ? une voiture dorée toute neuve, qui venait de me coûter six mille francs.

MARIANNE. — Ce n'est qu'un trait d'étourderie bien excusable à son âge. Pétrel essayait cette voiture : Frédéric le tourmenta si fort pour monter sur le siège, qu'il le prit avec lui. Lorsqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe ; Pétrel descend pour le ramasser. Les chevaux sentent leurs rênes dans une main plus faible, ils s'emportent. Heureusement l'avant-train se détache, et il n'y a que la voiture qui en ait souffert.

M. DE VALCOURT. — Ce n'est pas assez, peut-être? Et qui, dans cette aventure, est plus à plaindre que moi ?

MARIANNE. — Frédéric, qui en a eu la tête toute fracassée, et surtout le pauvre Pétrel qui a perdu son service.

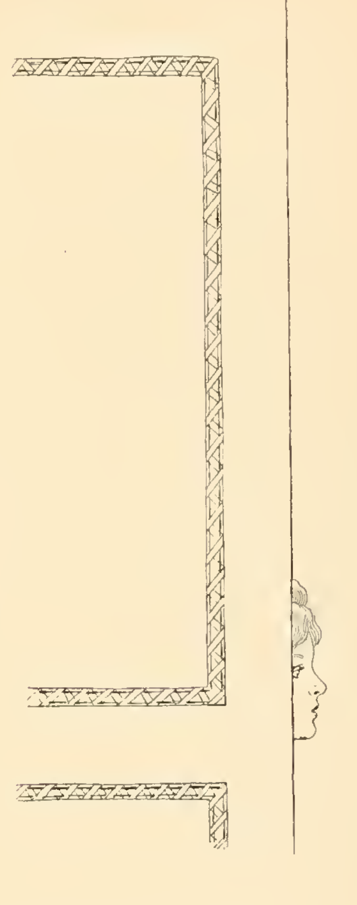
M. DE VALCOURT. — Ah ! je ne puis y penser sans frémir encore de colère ! Cette belle équipée m'a coûté plus de cent louis.

MARIANNE. — Et combien de regrets elle a coûtés au bon Frédéric ! il ne se consolera jamais d'avoir été cause de la disgrâce du malheureux Pétrel.

M. DE VALCOURT. — Deux bons vauriens à mettre ensemble ! J'admire toujours que tu choisisses les plus mauvais garnements pour plaider leur cause. C'est dommage, en vérité, que tu ne sois pas née garçon, pour être camarade de ton cousin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

MARIANNE. — Mais au moins...

M. DE VALCOURT. — Tais-toi. Tu m'importunes de tes sornettes. Je veux sortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, et vous viendrez me trouver. (Il sort et laisse son chapeau.)



SCÈNE VIII

MARIANNE

J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne désespérons de rien cependant. Il n'est méchant que dans ses paroles.

SCÈNE IX

MARIANNE, DOROTHÉE

DOROTHÉE, présentant son nez à la porte entr'ouverte. — Pst.

MARIANNE. — Eh bien ?

DOROTHÉE. — Mon oncle est-il dehors ?

MARIANNE. — Il vient de sortir. Et Frédéric ?

DOROTHÉE. — Il nous attend sur l'escalier dérobé.

MARIANNE. — Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

DOROTHÉE. — Il faut bien s'en garder. Justine y est.

MARIANNE. — Que ne le faisons-nous entrer ici ? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

DOROTHÉE. — Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

SCÈNE X

MARIANNE

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire ! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quittés. Ah ! je l'entends. (Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.)

SCÈNE XI

MARIANNE, DOROTHÉE, FRÉDÉRIC

MARIANNE, l'embrassant. — Ah ! mon cher cousin !

DOROTHÉE. — Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause.

MARIANNE, lui tendant la main. — Je le vois, tout est oublié.

FRÉDÉRIC. — Ma chère cousine, je te trouve donc toujours la même ? Tu n'as jamais été aussi sévère pour moi que ma sœur.

DOROTHÉE. — Si je l'étais autant que notre oncle, va...

FRÉDÉRIC. — Avant toutes choses, que dit-il ? Est-il donc vrai qu'il soit si fort en colère contre moi ?

DOROTHÉE. — S'il savait que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vider la maison et de courir les champs.

MARIANNE. — Oh ! oui, garde-toi bien de te présenter sitôt à ses yeux : il serait homme à te fouler peut-être sous ses pieds dans sa première fureur.

FRÉDÉRIC. — Que peut donc lui avoir écrit le préfet ?

DOROTHÉE. — Un beau panégyrique sur tes fredaines.

MARIANNE. — Mon frère en avait déjà touché quelque chose par la poste d'hier.

FRÉDÉRIC. — Quoi ! Rodolphe a écrit ? Je n'ai donc plus besoin de justification. Il sait aussi bien que moi comment les choses se sont passées. Je lui ai tout confié.

MARIANNE. — Il n'y aurait qu'à te juger sur sa lettre !

FRÉDÉRIC. — Je veux être un coquin, si je ne suis pas innocent.

DOROTHÉE. — Ce n'est rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

FRÉDÉRIC. — Et vous avez pu me croire coupable ? Quel est donc mon crime ? d'avoir vendu ma montre ?

DOROTHÉE. — N'est-ce rien que cela ? et qui sait encore si tes chemises, tes habits...

FRÉDÉRIC. — Il est vrai. J'aurais tout vendu si j'avais eu besoin de plus d'argent.

DOROTHÉE. — Voilà une belle manière de te défendre ! Et passer les nuits hors de ta pension ?

FRÉDÉRIC. — Une nuit, ma sœur.

DOROTHÉE. — Et te révolter contre un juste châtiment ?

FRÉDÉRIC. — Dis contre un outrage que je n'avais pas mérité. Quand je m'y serais soumis, j'aurais toujours conservé dans l'esprit de mon oncle la tache d'une faute. Et, si l'on m'avait chassé, je n'aurais jamais reparu devant vous.

MARIANNE. — Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défense ? Il faut bien que nous soyons instruites pour te blanchir aux yeux de mon papa.

FRÉDÉRIC. — Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le préfet nous donna la permission d'y aller pour nous divertir et pour voir les curiosités qu'on y montre.

DOROTHÉE. — Ah ! c'est donc en oranges et en pralines que tu as mangé ta montre et ton *Exercice du Chrétien* ou bien à voir les singes et les marmottes ?



FRÉDÉRIC. — Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent. Non, ce n'est pas cela. J'avais soif, et j'entrai dans une auberge, où l'on vendait de la bière.

DOROTHÉE. — Mais c'est encore pis !

FRÉDÉRIC. — En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étais assis...

MARIANNE, prêtant l'oreille vers la porte. — Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends !

DOROTHÉE. — Sauve-toi ! sauve-toi !

FRÉDÉRIC. — Non, je veux attendre mon oncle pour me jeter à ses pieds.

MARIANNE. — Eh non, mon ami ! il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi...

FRÉDÉRIC. — Tu le veux?

MARIANNE. — Oui, oui, laisse-moi gouverner tes affaires. (Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui et revient.)

SCÈNE XII

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE

MARIANNE. — Eh bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade?

M. DE VALCOURT. — Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

DOROTHÉE, cherchant des yeux. — Tenez, tenez, le voici. (Elle le lui présente.)

M. DE VALCOURT. — Tu ne pouvais pas avoir l'idée de me le porter?

DOROTHÉE. — Il faut que je sois aveugle pour ne l'avoir pas vu.

MARIANNE. — Qui peut penser à tout?

M. DE VALCOURT. — Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent!

MARIANNE. — C'est que le pauvre Frédéric m'est revenu dans la tête.

M. DE VALCOURT. — N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles?

MARIANNE. — Eh bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le serein?

M. DE VALCOURT. — Non, je ne veux plus sortir. (Marianne et Dorothée se regardent en branlant la tête d'un air mécontent.) Il est trop tard. Aussi bien on vient de me dire que mon ancien cocher est en bas et qu'il veut me parler.

MARIANNE ET DOROTHÉE. — Pétrel?

M. DE VALCOURT. — Quelque dommage qu'il m'ait causé, le mal est fait, et il en a été assez puni. Je veux savoir ce qu'il a à me dire.

MARIANNE. — Il pourrait bien attendre que vous fussiez revenu de votre promenade.

M. DE VALCOURT. — Non, non; j'en serai plus tôt débarrassé. Dans le fond... (Marianne et Dorothée se parlent en secret. — A Marianne.) Lorsque votre père, (A Dorothée.) lorsque votre oncle vous parle, il me semble que vous devriez l'écouter. Dans le fond... (Dorothée veut s'esquiver.) Où allez-vous, Dorothée?

DOROTHÉE, embarrassée. — C'est que j'ai besoin de descendre.

M. DE VALCOURT. — Eh bien, dites à Pétrel de monter. (Dorothée sort.)

SCÈNE XIII

M. DE VALCOURT, MARIANNE

M. DE VALCOURT. — Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de si bon cocher. On aurait pu se mirer sur le poil de mes chevaux, et il n'allait pas boire leur avoine au cabaret.

MARIANNE. — Ah ! si vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Frédéric.

M. DE VALCOURT. — Ne m'en parle plus. C'est lui qui est la cause que j'ai renvoyé Pétrel, et que je me trouve à présent sans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.



SCÈNE XIV

M. DE VALCOURT, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL

DOROTHÉE. — Mon cher oncle, voici Pétrel.

PÉTREL. — Je vous demande pardon, Monsieur ; mais je ne puis croire que vous soyez toujours en colère contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paraître devant vous en traversant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. DE VALCOURT. — Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

PÉTREL. — Je n'en ai pas eu d'autre que : « Tiens, voilà ton argent ;

sors à l'instant du château et ne te présente jamais à mes yeux. » Vous ne me laissâtes pas le temps de vous demander une attestation en forme plus gracieuse.

M. DE VALCOURT. — C'est que tu ne méritais pas qu'on fît plus de cérémonie, car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Frédéric s'y fût aussi tordu le cou!

PÉTREL. — Que voulez-vous, Monsieur? Un cocher n'a de tête qu'avec son fouet, et le mien m'était échappé. Je serai plus prudent à l'avenir.

M. DE VALCOURT. — Allons, tout est oublié. Comment fais-tu pour vivre?

PÉTREL. — Ah! mon cher maître, depuis que je suis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous savez qu'en sortant d'ici, j'entrai chez M. le major de Braffort. Oh! quel homme! Il ne savait parler que la canne levée. Que Dieu lui fasse paix!

M. DE VALCOURT. — Il est donc mort?

PÉTREL. — Oui, au grand contentement de ses soldats. Il ne me donnait jamais ses ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine mesure d'avoine à ses chevaux et force coups de bâton, mais peu de pain, à ses gens.

MARIANNE. — Ah! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurais-tu à son service?

PÉTREL. — Où serais-je allé? Ce qui me retenait encore, c'est que ma femme trouvait de l'emploi dans la maison, à blanchir et à raccommoder le linge. Elle gagnait au moins à demi de quoi nourrir nos enfants. Tout le monde tremblait devant M. le major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler et qui le terrassa. Maintenant je n'ai plus de condition et je ne sais où donner de la tête.

M. DE VALCOURT. — Mais tu sais que je ne laisse personne mourir de faim, et encore moins un ancien domestique.

PÉTREL. — Ah! je le pensais toujours! mais vos terribles paroles : « Ne te présente jamais à mes yeux, » elles résonnaient sans cesse comme un tonnerre à mon oreille. Dix des plus gros jurements de M. le major ne m'auraient pas fait tant de peur.

MARIANNE. — Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce temps?

PÉTREL. — Oh! ma chère demoiselle! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village et tous les environs, les gens sont si pauvres qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louais à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentait sa quenouille, et mes enfants allaient demander l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, et le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal et de chagrin. (Il s'essuie les yeux.)

M. DE VALCOURT. — Tu l'as mérité. Que ne venais-tu chercher du secours auprès de moi?

MARIANNE, à Dorothée. — Voilà mon papa qui se remonte. Bon augure pour Frédéric!

PÉTREL. — Ah! Monsieur, quelle femme c'était! jamais on n'a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrais le soir sans avoir gagné un sou, et que je croyais être obligé de me coucher avec la faim, je trouvais qu'elle n'avait mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumais de rage comme un possédé et que je voulais tout briser autour de moi, elle savait me rendre au bon Dieu et me refaire honnête homme. A présent elle est morte, et je ne peux la ressusciter. C'est de là que mon véritable malheur commence, et Dieu sait quand il finira.

DOROTHÉE. — Ah! mon pauvre Pétrel!

PETREL. — Il n'y avait plus à espérer de trouver condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules et je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit et nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenait ce jour-là. J'y gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, Monsieur, un ange, un ange du ciel, M. Frédéric...

M. DE VALCOURT. — Un ange, Frédéric? ce garnement! (Marianne et Dorothée se prennent par la main et s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité et de joie en s'écriant ensemble :) Frédéric? Frédéric?

PÉTREL. — Oui, mon cher maître, maltraitez-moi si vous voulez, mais



non ce brave et généreux enfant ; j'aimerais mieux me voir fouler sous vos pieds.

DOROTHÉE. — Oh ! conte-nous, conte-nous, Pétrel !

PÉTREL. — Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe et M. Frédéric y étaient assis à une table, avec une bouteille de bière à leur côté.

M. DE VALCOURT. — Ah ! voilà de jolies inclinations ! dans un cabaret !

DOROTHÉE. — Mon oncle, c'est qu'il avait besoin de se rafraîchir.

M. DE VALCOURT. — Qu'avait-il à faire dans ce village?

MARIANNE. — Il était allé voir la foire. Votre Rodolphe y était bien aussi.

PETREL. — Il reconnut aussitôt ma fille, et se leva de table malgré tout ce que son compagnon put lui dire. Il fit avaler un verre de bière à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors et se fit raconter en peu de mots notre misère. Alors il lui ordonna de le mener où j'étais. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrais fou de joie quand je le vis. Tout sale et tout déguenillé que j'étais, je le pris dans mes bras devant tout le monde, et on craignait que je ne l'étouffasse, tant je le pressais contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me serrait bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, et je le menai dans une grange où j'avais déjà retenu mon coucher.

MARIANNE. — Ah ! mon papa, je parierais...

M. DE VALCOURT. — Silence ! Eh bien, Pétrel ?

PÉTREL. — Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer et à se désoler. « Ce serait à moi, s'écriait-il, de mendier pour vous ; je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, » dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulais pas le recevoir, il se fâcha. Je

lui dis que c'était apparemment de l'argent qu'on lui avait donné pour s'amuser, que j'étais accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, et je pense qu'il m'aurait battu si je n'avais pris sa bourse.

M. DE VALCOURT. — Et combien y avait-il ?

PÉTREL. — Près de six francs. Il ne voulut garder qu'une pièce de six sous. « Il ne sera pas dit, continua-t-il qu'un brave domestique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni assassiné, soit obligé, dans ses vieux jours, d'aller mendier avec ses enfants et qu'il n'ait pas un gîte assuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il soit trois jours, je reviens à vous et je vous porterai des secours jusqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colère contre nous, mais il est trop bon et trop généreux pour vous abandonner à votre misère. »

M. DE VALCOURT. — Est-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela ?

PÉTREL. — Voulez-vous que j'en jure, mon maître?

MARIANNE. — Va, va, nous t'en croyons assez. Achève ton récit.

PÉTREL. — « Que fais-tu de tes enfants ? me dit-il en caressant Guillot. — Ce que j'en fais, lui répondis-je, ils courent les chemins, portant des fleurs et des balais de plume à vendre, et, quand personne n'en veut acheter, demandant l'aumône. — Cela n'est pas bien, reprit-il. Ils ne deviendraient, à ce métier, que des libertins et des paresseux. Il faut que tu fasses apprendre un métier au petit garçon et que tu places ta fille chez d'honnêtes gens. »

MARIANNE. — Frédéric avait bien raison, mon papa.

PÉTREL. — « Oui, lui dis-je ; mais comment aller présenter des enfants avec ces haillons? Si j'avais seulement une vingtaine d'écus, je trouverais bien à m'en débarrasser. Il y a ici un tisserand qui occupe de petites mains, et qui prendrait bien mon Guillot en apprentissage, si je pouvais lui donner dix écus d'avance. Une jardinière se chargerait aussi de Louison, pour aller vendre des fleurs, si j'avais de quoi lui donner un cotillon. Je pourrais alors me présenter chez des gens riches pour avoir du service, et je ne serais pas réduit à rôder comme un fainéant. »

M. DE VALCOURT. — Et que te répondit Frédéric?

PÉTREL. — Rien, Monsieur. Il s'en alla ; mais, deux jours après, il était



déjà de retour. « Où est le tisserand qui veut prendre ton fils en apprentissage? mène-moi chez lui. » Je l'y conduisis, et il lui parla en secret. « Et la jardinière qui se charge de Louison? mène-moi chez elle. » Je l'y conduisis aussi. Il me laissa à la porte, alla parler à cette femme, dans son jardin, me reprit ensuite sans dire mot, et nous sortîmes. A cent pas de là, il s'arrête et me dit, en me sautant au cou : « Bon vieillard, sois tranquille pour tes enfants. » Il m'ordonna ensuite d'aller chez un fripier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avait déjà payé ce surtout et cette redingote que vous me voyez. N'ai-je pas l'air d'un prince là-dessous?

MARIANNE. — O mon brave cousin! le bon Frédéric!

M. DE VALCOURT, *s'essuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.* — Je vois maintenant où la montre s'en est allée.

PÉTREL. — Ce n'est pas tout, Monsieur. Ne le surpris-je pas à me glisser de l'argent dans la poche? Je voulus absolument le lui rendre, en lui disant qu'il n'avait déjà fait que trop de choses pour moi. Mais, si jamais je l'ai vu se mettre en colère, c'est dans ce moment. Il m'assura que c'était vous, Monsieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulais courir ici pour me jeter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire semblant de n'en rien savoir. Ah! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt est un si bon maître! peut-être qu'il me reprendrait! Cependant je n'osais pas venir, puisque M. Frédéric me l'avait défendu.

M. DE VALCOURT. — O mon cher Frédéric! mon Frédéric! tu as donc toujours ce cœur noble et généreux que je t'ai vu dès l'enfance!

MARIANNE. — Et qui t'a enfin décidé à reparaître devant mon papa?

PÉTREL. — Le voici. On n'a pas voulu recevoir mon Guillot sans son extrait de baptême. Il fallait venir le demander au curé. En entrant dans le village, comme si M. Frédéric m'avait porté bonheur, j'appris que M. le comte de Vienné avait besoin d'un cocher. J'allai me présenter à lui, et il

me promit de me prendre à son service si je lui apportais un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvais pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le major, je me suis hasardé, en tremblant, à m'adresser à vous. Peut-être refuserez-vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciements pour les secours que vous avez bien voulu me faire passer par les mains de M. Frédéric.

M. DE VALCOURT. — Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui seul. C'est lui qui s'est dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit aussi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le sauves ! Oui, sans toi, sans toi, j'étais si en colère contre lui, que je l'aurais banni pour jamais de ma présence.

PÉTREL. — Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! je serais l'homme de la terre le plus heureux ! il m'aurait tiré de peine et je l'en aurais tiré à mon tour ! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre.

M. DE VALCOURT. — Ce maudit coquin de Rodolphe l'avait presque chassé de mon cœur. Comment pouvais-je m'en rapporter à ce fripon, qui m'en a si souvent imposé ? Mais le préfet ! le préfet !

MARIANNE. — Eh ! mon papa, c'est qu'il l'aura trompé comme vous.

M. DE VALCOURT. — Mais, mon Dieu ! on m'écrit que Frédéric s'est échappé. Si le désespoir allait le prendre ! s'il lui arrivait quelque malheur !

PÉTREL. — Un cheval ! un cheval ! Je vous le ramènerai, quand il serait au bout du monde. (Il veut courir.)

DOROTHÉE, le retenant. — Est-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez ? que vous le presseriez encore contre votre cœur ?

M. DE VALCOURT. — Ah ! quand il aurait vendu tous ses habits ! quand il reviendrait nu comme la main ! (Dorothée fait un signe à Marianne et part comme un éclair.)

MARIANNE. — Et s'il était ici, mon papa ?

M. DE VALCOURT. — Ici ? quelqu'un l'a-t-il vu ? Où est-il ? où est-il ?

PÉTREL. — Ah ! s'il était ici ! s'il était ici ! j'irais donner de la tête là-haut contre le plancher.

MARIANNE. — Eh ! mon papa, le voyez-vous ?.

SCÈNE XV

M. DE VALCOURT, FRÉDÉRIC, MARIANNE, DOROTHÉE, PÉTREL

Frédéric se précipite aux pieds de son oncle. Pétrel se jette contre terre à son côté, passe un bras sous les genoux de M. de Valcourt, et l'autre autour de Frédéric, leur baise les mains et les habits, et fait des éclats extravagants de joie. Marianne et Dorothée s'embrassent en pleurant.

FRÉDÉRIC. — Ah! mon oncle! mon oncle! me pardonnez-vous?

M. DE VALCOURT, d'une voix étouffée à force de le presser. — Te pardonner! Ah! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

FRÉDÉRIC. — Oui, mon oncle, jamais, jamais! (Il se retourne, se jette sur Pétrel, et se suspend d'un bras à son cou.) Ah! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme et de ses enfants! si vous aviez été la cause de leur malheur!

PÉTREL. — C'est moi, c'est moi! pourquoi vous laisser grimper sur mon siège et vous livrer des chevaux fringants? Mais qui pouvait vous refuser quelque chose? Non, quand la voiture aurait dû me passer sur le corps. Tenez, monsieur Frédéric, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudrait vous l'accorder; mais j'irais de là me jeter dans la rivière.

M. DE VALCOURT. — Que ne m'instruisais-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres et peut-être tes habits? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connaît pas le prix des choses.

FRÉDÉRIC. — Oui, cela est vrai; mais, chaque moment de plus que je laissais souffrir cette famille, il me semblait commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignais que vous ne me fissiez défense de le secourir, et que, par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. DE VALCOURT. — Tu m'aurais donc alors désobéi?

FRÉDÉRIC. — Oui, mon oncle; mais en cela seulement.

M. DE VALCOURT. — Embrasse-moi, brave Frédéric... Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée?

FRÉDÉRIC. — C'était le jour que je portais l'argent à Pétrel. Le préfet

n'était pas à la pension, et je savais que la porte serait fermée le soir à dix heures. Je croyais être de retour auparavant, j'y aurais été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

DOROTHÉE. — Mon pauvre frère, où as-tu donc couché ?

FRÉDÉRIC. — Je trouvai une masure abandonnée, je m'y étendis sur une



grande pierre, et jamais je n'ai si bien dormi. J'étais si content d'avoir soulagé Pétrel !

MARIANNE. — Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses ; il les savait pourtant.

M. DE VALCOURT. — Dès ce moment je lui retire ma tendresse, et toi seul…

FRÉDÉRIC. — Non, mon oncle, je ne veux pas être heureux aux dépens de personne, et encore moins aux dépens de votre fils.

DOROTHÉE lui tend la main. — O mon frère, combien je dois t'aimer !

M. DE VALCOURT. — Eh bien, qu'il reste dans sa pension. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je

te ferais plutôt venir des maîtres de toute espèce, de deux cents lieues. (Frédéric lui baise la main.)

PÉTREL, lui baisant le pan de son habit. — Mon digne maître, vous êtes toujours le même!

M. DE VALCOURT, lui frappant sur l'épaule. — Pétrel, as-tu pris des engagements avec M. de Vienné?

PÉTREL. — Non! je n'avais pas mon certificat.

M. DE VALCOURT. — Tu n'en auras plus besoin. Je sens que je vous rendrai heureux, Frédéric et toi, en vous remettant ensemble. Mais ne lui laisse plus prendre ta place sur ton siège. On pourvoira aussi à tes enfants.

PÉTREL se met à sangloter et à crier : — Mon cher maître !... Monsieur !... c'est-il bien vrai ? n'est-ce qu'un songe? Frédéric! monsieur Frédéric! mes pauvres enfants ! Ah ! que j'aille revoir mes chevaux!...



Colin-Maillard

PERSONNAGES

M. DE JULIERS.		
FRÉDÉRIC, son fils.		
LÉONOR,	ses filles.	
JULIE,		
DOROTHÉE,	leurs amies.	
ADÉLAIDE,		
LOUISE, un peu boiteuse, troisième amie.		
DUVERNEY L'AINÉ,	amis de Frédéric.	
DUVERNEY LE CADET, bègue.		
ROBERT, leur voisin.		
LE PALEFRENIER de M. de Juliers.		

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, et dans le fond une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche, on voit une grande table couverte de livres et de papiers avec des flambeaux et un porte-voix.

SCÈNE PREMIÈRE

FRÉDÉRIC

Il avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parlait à son père tandis qu'il descend.

Oui, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers, je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (Il revient en sautant et en fredonnant : « Tra le ra le ra. ») Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage ! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCÈNE II

FRÉDÉRIC, JULIE

FRÉDÉRIC. — Eh bien, ma sœur, maman est-elle sortie? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE. — Mes amies sont déjà ici; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDÉRIC. — Oh! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE. — Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDÉRIC. — Est-ce qu'il avait quelque chose à refuser, dès que je me mêlais de la négociation? Ah çà! petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE. — Garde cet avis-là pour toi et tes petits vauriens.

FRÉDÉRIC, *avec un air d'importance.* — C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE. — Vraiment, mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons, que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDÉRIC. — Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras. *(Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.)*

JULIE. — Mais tu en as trop.

FRÉDÉRIC, *reculant la tête et se penchant en arrière.* — Encore un. Bon; en voilà assez pour un voyage. *(Il fait quelques pas et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.)*

JULIE, *poussant un grand éclat de rire.* — Ha! ha! ha! ha! voilà tout le bataclan par terre! Ces beaux livres que mon papa ne voulait pas nous laisser toucher,

même du bout du doigt! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDÉRIC. — Tu ne sais pas, toi? c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins? (Il se met à ramasser les livres : et, tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.) Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.



JULIE, approchant de lui. — Tu ne finiras jamais sans moi. Tiens arrange-les dans mon tablier.

FRÉDÉRIC. — Ah! c'est bien dit. (Frédéric se jette à genoux : et, d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.)

JULIE. — Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet et les placer sur la cheminée. (Elle sort.)

FRÉDÉRIC, se relevant tout essoufflé. — Ouf! je ne vaudrais rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes, comme des singes. (Il s'évente avec son chapeau.)

JULIE, en rentrant. — Si tu voyais comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste. (Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit, en les recevant :) Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDÉRIC. — Oh! oui, toi surtout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE. — Et toi donc, si ton précepteur n'y veillait sans cesse, tu ne saurais jamais où trouver tes thèmes et tes versions. (Elle regarde autour d'elle.) Mais, voilà tout, je pense.

FRÉDÉRIC. — Oui, je ne vois plus rien, va. (Julie sort.)

FRÉDÉRIC range la table, les fauteuils et les chaises. — Bon, nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi, j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisir.

JULIE, en rentrant, regarde de tous côtés. — Ah ! voilà qui est bien ! Mais le porte-voix, il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent, ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDÉRIC. — Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

JULIE. — Bah ! nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDÉRIC. — Oui-da ? Si vous avez du babil, Mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (En grossissant sa voix.) M'entends-tu ?

JULIE, haussant les épaules. — O mon Dieu ! je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDÉRIC. — Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

JULIE, en sortant. — Oui, oui.

SCÈNE III

FRÉDÉRIC, seul, maniant le porte-voix.

Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : « Frédéric ! Frédéric !... » Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue, voyons s'ils ont l'oreille fine. (Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie :) Courez, volez, troupe joyeuse ; le jeu va bientôt commencer. (Il se retire de la fenêtre et va vers la porte.) Eh bien ! cela n'est-il pas merveilleux ? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (Il prête l'oreille.) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (Il cache le porte-voix derrière la porte.) Allons je vais sauter sur la table,

et faire comme si j'étais assis sur mon trône. (Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table et se dispose à grimper. Les petits Duverny se présentent à la porte.)

SCÈNE IV

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET

FRÉDÉRIC. — Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

DUVERNEY L'AINÉ. — Bon! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout à fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourrait bien dégringoler avec Sa Majesté.

FRÉDÉRIC. — En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY L'AINÉ. — C'est à peu près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY LE CADET, d'un ton pleureur et en bégayant. — Hé-é-las! ou-ou-i. Il me fait en-en-core un peu-eu de mal. Ce mo-on sieur Ro-o-bert est un ga-a-rçon bien mal éle-e-vé.

FRÉDÉRIC. — Est-ce qu'il est avec vous?

DUVERNEY L'AINÉ. — Dieu nous en préserve! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY LE CADET. — Il ne son-on-ge qu'à-à-mal.

FRÉDÉRIC. — Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DUVERNEY L'AINÉ. — J'étais resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendait tout seul. Robert l'a entendu; il s'est caché, puis il a sauté tout à coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé; et, en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDÉRIC. — Oh! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. M. Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société.

DUVERNEY L'AINÉ. — Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDÉRIC. — Mon papa vous croyait fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison, et il a pensé que ce serait vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY L'AINÉ. — Ah! du plaisir? nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierre ; et il voulait faire croire que c'était nous.

FRÉDÉRIC. — Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY L'AINÉ. — Oh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDÉRIC. — A la place de votre papa, je ne voudrais pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY L'AINÉ. — Que veux-tu! Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvait vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvait plus y entrer sans que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDÉRIC. — Et il en est peut-être fâché à présent.

DUVERNEY L'AINÉ. — Oh! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapin ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques!...

FRÉDÉRIC. — Que veux-tu dire?

DUVERNEY L'AINÉ. — Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, et, avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt et qu'il chasse par une autre porte de la maison; en sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart d'heure dans la crotte avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

FRÉDÉRIC. — Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY L'AINÉ. — Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlais de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirais pas. Il n'y a pas longtemps qu'un des amis de mon père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avait semé, par malice, des pois secs. Pour les domestiques, je suis sûr qu'il n'en resterait pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDÉRIC. — Je t'avoue que je ne serais pas fâché de le voir. J'aime les enfants un peu gais.

DUVERNEY L'AINÉ. — A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaieté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi. Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrais pas faire de mal exprès à qui que ce fût : au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

FRÉDÉRIC. — Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigéner.

DUVERNEY L'AINÉ. — S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui jouerait quelque vilain tour.

DUVERNEY LE CADET. — Ou-ou-i, je m'en i-i-rai.

FRÉDÉRIC. — Non, non ; nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCÈNE V

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE

Les petits messieurs s'inclînent respectueusement devant les jeunes demoiselles.

LÉONOR. — Je suis bien votre servante, Messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout ? Il me semble, mon frère, que tu aurais pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici.

FRÉDÉRIC. — Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames.

LÉONOR. — Je suis charmée que tu connaisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici? (A Duverney l'aîné.) Je croyais qu'il serait venu avec vous.



DUVERNEY L'AINÉ. — Il y a longtemps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci!

FRÉDÉRIC. — Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah! mon petit coquin! nous nous verrons.

DOROTHÉE. — Est-ce qu'il pourrait être encore plus espiègle que M. Frédéric?

LOUISE, d'un air malin. — C'est beaucoup dire.

ADÉLAIDE. — M. Frédéric! c'est un agneau en comparaison. Nous le connaissons depuis longtemps, ma sœur et moi, ce M. Robert. N'est-ce pas vrai, Louise?

LOUISE. — Oh! sûrement, il m'a déjà bien fait endêver.

ADÉLAIDE. — Il était autrefois de la société de mon frère, qui heureusement s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant lutin!

LÉONOR. — Oh ! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE. — Oui ; mais faire le mal pour le plaisir de le faire !

JULIE. — C'est cela qui est vilain ! Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, d'un ton ironique. — Crois-tu ? Je t'en remercie.

FRÉDÉRIC. — Ah çà, ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauvegarde. Tu es la plus grande ; et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

LÉONOR. — Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, d'un air important. — Oui, oui, tu défendras ces demoiselles, et vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY L'AINÉ. — Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure, il me connaît. Je ne crains que pour mon frère.

DUVERNEY LE CADET. — Il se mo-o-que tou-ou-jours de moi.

LOUISE. — Le voilà bien ! les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'était moi qu'il attaquait toujours.

LÉONOR. — Je le crois : presque tous les méchants sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête et se sauve à son tour.

JULIE. — Eh bien, tu lui feras le chat, toi.

LOUISE. — Oui, tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR. — Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre monsieur le songe malices.

FRÉDÉRIC. — Ah ! le voici.

SCÈNE VI

FRÉDÉRIC, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, ROBERT

ROBERT, à Frédéric, Léonor et Julie, en leur faisant un salut respectueux. — Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR. — Il nous a fait espérer beaucoup d'avantage de l'honneur de votre connaissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE. — Oh! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDÉRIC. — Eh quoi! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas?

LÉONOR. — Je crois, Monsieur, devoir, avant tout, vous faire connaître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, d'un son de voix moqueur. — Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR. — Voilà mesdemoiselles de...

ROBERT. — Oh! j'ai bien l'honneur de les connaître. Celle-ci (montrant Adélaïde), c'est madame de Pimbêche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là (en montrant Louise et boitant tout autour de la chambre), hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse qui s'est cassé la jambe en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur (en montrant Duverney l'aîné), c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce petit grivois, le meilleur de mes amis (en montrant Duverney le cadet et en faisant tomber son chapeau à terre), c'est le chevalier de la B-r-r-r-e-douille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde. (Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.)

FRÉDÉRIC. — Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT. — Il faut que je vous connaisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR. — Pour vous, Monsieur, vous vous faites connaître au premier coup d'œil, et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand'chose. Je n'aurais jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Si mes petits amis ne l'étaient pas aussi sincèrement, ils auraient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devais pas m'y attendre.

ROBERT. — Monsieur Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison.

FRÉDÉRIC. — Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT. — Mais je n'y réussis pas mal, comme vous voyez. Aussi vous allez m'aimer à la folie. (Fléchissant un genou devant Léonor.) Je vous demande pardon, Mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien !

LÉONOR. — Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais, fussent-elles sincères, à peine suffiraient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés : et si je n'avais pris tout cela pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurais déjà fait. Je vous prie très instamment, Monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, un peu confondu. — Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois ? Allons, soyons bons amis. (Il lui tend la main.)

LÉONOR lui donne la sienne. — Très volontiers, monsieur Robert, mais à condition...

ROBERT, lui tournant le dos et allant vers le petit Duverney. — Tu es aussi un bon petit garçon, mon voisin : allons, tope là. (Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.)

DUVERNEY L'AINE, courant au secours de son frère. — Monsieur Robert !

FRÉDÉRIC l'arrête et se met entre eux. — Je vous prie, Monsieur, de laisser cet enfant tranquille ; autrement...

ROBERT. — Eh bien, que feriez-vous, petit marmouset ?

FREDÉRIC, d'un ton fier. — Je suis petit ; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT. — En ce cas-là, je veux en être. J'aurais cependant envie de

faire auparavant un petit assaut. (Il saute tout à coup sur lui, le prend par la queue et lui donne un croc-en-jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme et le repousse. Robert chancelle et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine et lui saisit les mains. On veut les séparer.)

FRÉDÉRIC, avec sang-froid. — Un moment, s'il vous plaît, Mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien, monsieur Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, en se débattant. — Aye! Aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDÉRIC. — Je ne me relèverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, furieux. — Pardon?

FRÉDÉRIC. — Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT. — Eh bien, oui, grâce! grâce!

FRÉDÉRIC. — S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer; vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser, et quand il est debout:) Ne m'en veuillez pas de mal, Monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat. (Robert paraît honteux; il garde un moment le silence.)

DOROTHÉE, bas à Julie. — Je n'aurais pas cru ton frère si brave.

JULIE. — Oh! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais qu'attendons-nous depuis si longtemps? Nous devrions bien nous asseoir et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDÉRIC. — Vraiment, oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas, Duverney?

DUVERNEY L'AINÉ. — Il faut laisser le choix à ces demoiselles. (Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.)

LÉONOR. — Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrais retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au loto ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE. — Moi, j'aimerais mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avais un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter. N'est-il pas vrai, mon ami?

DUVERNEY LE CADET. — Oh ! ou-ou-i.

LÉONOR. — De tout mon cœur, mes enfants; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous n'y manquerez point d'images ni de joujoux. (Louise et le petit Duverney se prennent par la main et sautent de joie.) Voulez-vous monter avec moi, mes chères amies? J'ai un bonnet charmant à vous montrer.

TOUTES, ensemble. — Oui, mon cœur, allons, allons.

DUVERNEY L'AINÉ. — Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement ?

LÉONOR. — Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles. (Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.)

ROBERT, d'un ton hargneux. — Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

FRÉDÉRIC. — Non, Monsieur; ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

SCÈNE VII

FRÉDÉRIC, ROBERT

ROBERT. — Bon, nous voilà seuls ; nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC. — Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT. — Il y aurait un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDÉRIC. — Non, non, je n'entends pas la raillerie là-dessus. Point de malices à mes amis.

ROBERT. — On m'avait dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiègleries !

FRÉDÉRIC. — Si je les aime? Eh ! je ne vis que de cela; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

ROBERT. — Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses aiguilles : je vais les enfoncer par-dessous deux chaises et faire passer la pointe seulement d'un demi-pouce. Vous présenterez les sièges à vos amis, car peut-être se défieraient-ils de moi ; et puis, lorsqu'ils voudront s'asseoir : « Aye, aye, aye ! » Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha! cela me fait étouffer

de rire d'avance. Ces demoiselles, qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FREDÉRIC. — Et si je vous en faisais autant, à vous, comment prendriez-vous la chose?

ROBERT. — Oh! moi, c'est bien différent. Mais ces petits idiots.

FRÉDÉRIC. — Vous les croyez idiots parce qu'ils ne font pas de méchancetés.

ROBERT. — Vous êtes bien difficile au moins! Eh bien, en voulez-vous d'un autre?

FRÉDÉRIC. — A la bonne heure.

ROBERT. — J'ai du gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences, et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac! crac! Entendez-vous! Ha, ha, ha, ha!

FRÉDÉRIC. — Oui, pour déchirer leurs habits et les faire gronder par leurs mamans?

ROBERT. — Eh! tant mieux! C'est le plaisir!

FRÉDÉRIC. — N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal?

ROBERT. — Mais cela ne m'en fait pas à moi.

FRÉDÉRIC. — Ah! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers, vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT. — Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Écoutez, si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney?

FRÉDÉRIC. — Mais c'est vilain encore! On n'aurait qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT, *d'un air fanfaron.* — Oh! je le permets. Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDÉRIC, *en se mordant le bout du doigt.* — Oui-da! nous le verrons. *(Haut à Robert.)* Passe pour cela.

ROBERT. — Eh bien, j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfants tout seuls; et vous verrez! Je suis à vous dans un moment.

FRÉDÉRIC. — Bon ! bon ! (Robert fait quelques pas pour sortir. — A part.) C'est toi qui y seras pris, va. (Il court après lui.) Monsieur Robert ! monsieur Robert !

ROBERT, revenant sur ses pas. — Qu'est-ce donc ?

FRÉDÉRIC. — Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut. Car, lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit, et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT. — Que voulez-vous dire avec vos esprits ?

FRÉDÉRIC. — Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une torche allumée, puis la chambre paraît tout en feu. (Il se recule en affectant de la frayeur.) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, un peu effrayé. — Eh ! mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

FRÉDÉRIC, à voix basse, en le tirant à part. — C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT, tremblant. — Oh ! je ne reste plus avec vous tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDÉRIC. — Vous faisiez tant le brave tout à l'heure.

ROBERT. — Ce n'est pas que j'aie peur... mais... mais... c'est que je cours chercher mon épouvantail.

FRÉDÉRIC. — Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh ! quel plaisir !

ROBERT, avec un sourire méchant. — Sentez-vous comme ce sera plaisant ?

FRÉDÉRIC. — On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT. — Eh ! tant mieux, tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir. (Il sort.)

SCÈNE VIII

FRÉDÉRIC

Ah ! tu veux effrayer les autres et tu n'as pas peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

SCÈNE IX

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ

LÉONOR. — Nous venons de voir sortir M. Robert en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble?

FRÉDÉRIC. — Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendait faire aux enfants qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR. — Quel est donc ton projet?

FRÉDÉRIC. — Je te le dirai tout à l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, Mesdemoiselles, que je sorte un instant?

DOROTHÉE. — Oui, monsieur Frédéric; mais revenez bien vite : il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDÉRIC. — Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCÈNE X

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ

LÉONOR. — Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY L'AINÉ. — Ah! Mademoiselle, de grâce, ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAIDE. — M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE. — Tout cousu qu'il est de méchanceté, je suis sûre que mon frère l'attraperait mille et mille fois.

DOROTHÉE. — Quel service il nous rendrait de nous délivrer de ce

mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il était de notre société.

LÉONOR. — Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY L'AINÉ. — Il n'en saurait jamais faire assez. Ces âmes noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre, et je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas ! il donnerait la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE. — Ah çà, Léonor, ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

LÉONOR. — Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate : je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADÉLAIDE. — Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous.

JULIE. — Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchants !

SCÈNE XI

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ

FRÉDÉRIC, *accourant joyeux.* — Voilà mes batteries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.



LÉONOR. — Mais enfin, peut-on apprendre ?...

DOROTHÉE. — Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDÉRIC. — Il n'est pas nécessaire, Mesdemoiselles. Il est brutal, et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR. — Au moins faut-il que nous sachions...

FRÉDÉRIC. — Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à colin-maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours, je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY L'AINÉ. — Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête?

FRÉDÉRIC. — Bon! tu as vu comme je l'ai terrassé. Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout à l'heure combien il est poltron. Mais, avant tout, il faut faire descendre les petits, car il pourrait monter là-haut tout de suite et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher et amène-les ici.

JULIE. — Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ

LÉONOR. — Mais, Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre...

ADÉLAIDE. — Eh! mon Dieu! laisse-le donc faire.

FRÉDÉRIC. — Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR. — A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDÉRIC. — Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (On range la table et les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise et le petit Duverney.)

SCÈNE XIII

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE
DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET

FRÉDÉRIC, allant à leur rencontre. — Venez, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE. — Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE. — J'ai cru qu'on venait nous chercher pour le goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

FRÉDÉRIC. — J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudrait vous faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY LE CADET. — O-oh! a-al-lons-nou-ous-en. (Julie prend un flambeau sur la table et les conduit dans le cabinet.)

SCÈNE XIV

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ

FRÉDÉRIC. — Tout est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence surtout.

DOROTHÉE. — Oui, oui, soyez tranquille.

FRÉDÉRIC. — J'entends du bruit, je crois. Chut! (Il court à la porte qui donne sur l'escalier et prête l'oreille.) C'est lui, c'est lui. Vite, que l'une de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE. — Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir. (Adélaïde bande les yeux à Dorothée et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper.)

SCÈNE XV

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, DUVERNEY L'AINÉ ROBERT

Robert, en entrant, va pincer un doigt à Dorothée lorsqu'elle étend ses mains en avant.

DOROTHÉE, saisissant Robert. — C'est M. Robert, je le reconnais à sa malice.

FRÉDÉRIC. — Il est vrai, c'est lui; mais il n'était pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT. — Sûrement. M. Frédéric a raison.

DOROTHÉE. — A la bonne heure; mais, si je vous attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT. — Oui, oui. (Il prend Frédéric à l'écart, tire à demi son masque de sa poche et le lui montre.) Voyez-vous cela?

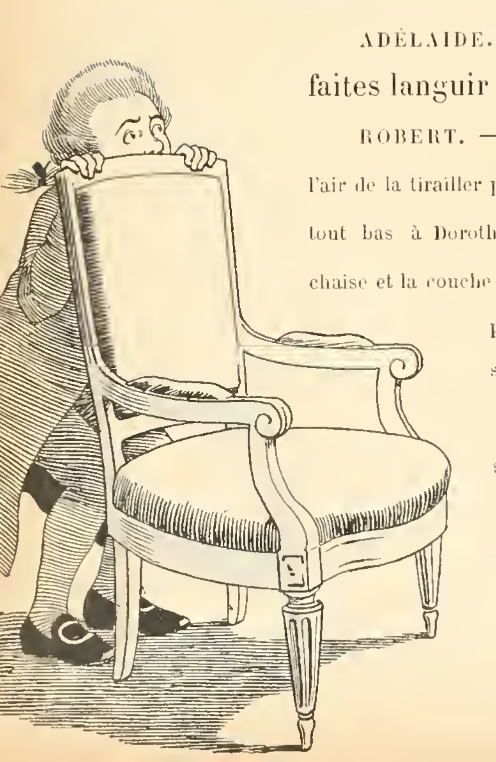
FRÉDÉRIC, reculant comme s'il avait peur. — Oh! comme il est affreux! il m'effraierait moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes et nous nous esquiverons.

ROBERT, bas à Frédéric. — C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDÉRIC, bas à Robert. — Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, bas à Frédéric. — Bon, bon! je veux lui faire la mienne aussi.

ADÉLAIDE. — Eh bien! Messieurs, finirez-vous vos secrets? Vous faites languir tout notre jeu.



ROBERT. — Nous voilà, nous voilà! (Frédéric rôde autour de Dorothée avec l'air de la tirailler par sa robe, et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothée :) « Je vais me faire prendre. » (Robert revient avec une chaise et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise et se met en place à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans les épaules, comme s'il avait peur qu'on le reconnût.)

DOROTHÉE, après l'avoir tâtonné longtemps et fait semblant d'hésiter, s'écrie : — C'est M. Frédéric!

FRÉDÉRIC, affectant un air déconcerté. — Ah! diantre, me voilà pris!

DOROTHÉE, ôtant son mouchoir. — Vous vous avisez donc aussi de faire des malices ? Je croyais que cela n'appartenait qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche. (Elle bande les yeux à Frédéric de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et levant ses deux mains en l'air :) Combien de doigts ?

FRÉDÉRIC. — Six.

DOROTHÉE, le poussant. — Pauvre aveugle, passe ton chemin. (Frédéric erre longtemps et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothée surtout l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre et tombe tout à coup sur Robert.)

FRÉDÉRIC. — Ah ! ah ! j'en tiens un. C'est un garçon. M. Robert. (Il baisse le mouchoir.) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT, bas à Frédéric. — Pourquoi me prendre ?

FRÉDÉRIC, bas à Robert. — Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains. (Avec un air mystérieux.) Motus !

ROBERT, à part. — Ah ! c'est bon, quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang. (Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies et se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre avant d'y entrer :) Eh bien ! c'est-il fait ? — Dépêchez-vous donc ! — Il vous faut bien du temps. — Que complotez-vous là tous deux ? (Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant d'une main une torche allumée, et, de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert et lui fait faire quelques pas.) Allons, les trois tours. Les bras étendus. (Robert tourne.) Un. Paix donc, Mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (Il le pousse.) Va, pauvre aveugle, cherche ton chemin. (Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes qui tombent autour de lui, et s'écrie :) Que

vois-je? Le revenant! sauvons-nous! sauvons-nous! (Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantôme et crie avec son porte-voix :) C'est donc toi qui viens voler mon trésor?

ROBERT, tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux. — Qu'entends-je Au feu! Au secours! Frédéric! Duverney!

LE PORTE-VOIX. — Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau et regarde-moi. (Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le fantôme.) Je le veux! (Robert baisse en tremblant le mouchoir, qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu, et, considérant le fantôme, il pousse un grand cri et demeure immobile, la bouche béante.) Je te reconnais! Tu es Robert! (Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui et détourne la tête. Le porte-voix continue :) Crois-tu donc m'échapper?

ROBERT, d'une voix entrecoupée. — Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX. — Tu ne m'as pas volé? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passants? Qui leur accroche au derrière des queues de lapin? Qui pêche leurs perruques à l'hameçon? Qui estropie les chiens et coupe la queue à tous les chats? Qui voulait tout à l'heure piquer les fesses à ses amis? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfants?

ROBERT. — Ah! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon, je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX. — Et tout ce que tu as fait? Tu ne feras plus rien? Qui m'en répond?

ROBERT. — Moi, moi...

LE PORTE-VOIX. — Me le promets-tu?

ROBERT. — Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX. — Eh bien! je te fais grâce. Il ne tiendrait pourtant qu'à moi de te foudroyer. (Le fantôme agite sa torche, qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint, Robert tombe étendu tout de son long, le visage contre terre.)

SCÈNE XVI

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LE FANTOME

M. de Juliers entre dans le salon, tenant à la main un flambeau.

M. DE JULIERS. — Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends ?

ROBERT, sans lever la tête. — Mais, est-ce que je fais du bruit donc ? Mon Dieu ! mon Dieu ! Ah ! ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS, l'apercevant. — Qui est là ?

ROBERT. — Eh ! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grâce

M. DE JULIERS. — Moi, je vous ai fait grâce ?

ROBERT. — Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. DE JULIERS. — Mais n'est-ce pas Robert ?

ROBERT. — Eh ! oui, je suis Robert ! grâce ! grâce !

M. DE JULIERS. — Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture ? (Il pose sa lumière à terre, va à lui et le relève.)

ROBERT, se débattant d'abord et le reconnaissant ensuite. — M. de Juliers ! c'est vous ? (Son visage s'éclaircit.) Ah ! il est parti ! (Il tourne la vue de tous côtés : il aperçoit le fantôme et se détourne avec effroi.) Le voilà encore ! Le voyez-vous ? (Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.)

SCÈNE XVII

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET, sortant du cabinet avec des flambeaux.

Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme.
Les autres poussent de grands éclats de rire.

M. DE JULIERS. — Que signifie tout ceci ?

FRÉDÉRIC, s'avançant. — Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER jette à terre son déguisement et paraît en souquenille. — Oui, Monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS. — Voilà un vilain badinage, mon fils.

FRÉDÉRIC. — Mon papa, demandez à la compagnie si M. Robert ne l'a pas mérité. Il voulait faire peur à ces petits (en montrant Louise et Duverney le cadet). Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, à Robert. — Cela est-il vrai ?

ROBERT, lui donnant le masque. — Hélas ! oui, Monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS. — Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité.

DOROTHÉE. — C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAIDE. — Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. DE JULIERS. — Quoi ! Monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez ? Vous m'avez manqué dans mes enfants, qui se faisaient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiselles que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfants. Allez, Monsieur, et ne reparaissez plus ici ! (Robert confondu se retire.)

SCÈNE XVIII

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, DUVERNEY L'AINÉ, DUVERNEY LE CADET

M. DE JULIERS. — Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchants qu'en vous montrant meilleurs ; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.



Le Petit Joueur de Violon

PERSONNAGES

M. DE MELFORT.
CHARLES, son fils.
SOPHIE, sa fille.
SAINT-FIRMIN, son neveu.
AGATHE DE SAINT-FÉLIX, } amies
CHARLOTTE, sa sœur. } de Sophie.
JONAS, petit joueur de violon.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Melfort.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES, SAINT-FIRMIN

CHARLES. — Écoute, mon petit cousin, il faut que tu me fasses un plaisir.

SAINT-FIRMIN. — Voyons, de quoi s'agit-il ? Tu as toujours quelque chose à me demander.

CHARLES. — C'est parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu sais bien, la version de cette fable de Phèdre que notre précepteur m'a donnée à faire ?

SAINT-FIRMIN. — Est-ce que tu ne l'as pas encore finie ?

CHARLES. — Comment aurais-je pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

SAINT-FIRMIN. — Tu n'as donc pas eu le temps d'y travailler depuis onze heures jusqu'à trois ?

CHARLES. — Tu vas voir si cela était possible. A onze heures, j'avais

besoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous sommes restés à table depuis midi jusqu'à une heure. S'asseoir et s'appliquer tout de suite après le repas, tu sais combien le médecin de papa dit que c'est dangereux. Ainsi, comme j'avais bien mangé, il m'a fallu faire longtemps de l'exercice pour ma digestion.

SAINT-FIRMIN. — Mais au moins à présent la voilà faite ; et, jusqu'à la nuit, tu as plus de temps qu'il ne t'en faut.

CHARLES. — Est-ce que ce temps n'est pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

SAINT-FIRMIN. — Mais puisque ton maître n'est pas venu ?

CHARLES. — Je l'attendrai : je fais tout de travers lorsque mes heures sont dérangées.

SAINT-FIRMIN. — Tu auras encore, après ta leçon, un petit reste d'après-midi et toute la soirée.

CHARLES. — Je n'aurai pas une minute. Ma sœur attend aujourd'hui la visite des deux demoiselles de Saint-Félix.

SAINT-FIRMIN. — Est-ce pour toi qu'elles viennent ?

CHARLES. — Non ; mais il faut bien que j'aide ma sœur à les amuser.

SAINT-FIRMIN. — Et qui t'empêchera, lorsque ces demoiselles seront retirées... ?

CHARLES. — Oui-da ! travailler aux lumières, pour me gâter la vue ! Cependant il faut que demain au matin ma version se trouve prête.

SAINT-FIRMIN. — Eh bien ! qu'elle le soit ou qu'elle ne le soit pas, que m'importe ?

CHARLES. — Tu voudrais donc me voir réprimander par notre précepteur et par mon papa ?

SAINT-FIRMIN. — Tu sais toujours me prendre par mon faible. Voyons, où est cette version ?

CHARLES. — Là-haut, dans notre chambre, sur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

SAINT-FIRMIN. — Va le premier, je te suis à l'instant. Je vois venir ta sœur qui voudrait me parler.

CHARLES. — Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci, entends-tu ?

SCÈNE II

SOPHIE, SAINT-FIRMIN

SOPHIE. — Eh bien ! mon petit cousin, quel démêlé avais-tu là avec mon frère ? Il t'a assurément joué quelque tour de son métier ?

SAINT-FIRMIN. — Ce n'est pas un tour de son métier, c'est une demande de sa façon : il veut que je lui fasse, à l'ordinaire, son devoir pour demain.

SOPHIE. — Et mon papa ne sera jamais instruit de sa paresse !

SAINT-FIRMIN. — Ce n'est pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu sais que, depuis la mort de ta maman, mon oncle est d'une santé si faible, que la moindre émotion le rend malade pour plusieurs jours. D'ailleurs, je vis de ses bienfaits, et il pourrait croire que je cherche à perdre son fils dans son esprit.

SOPHIE. — Eh bien ! j'attends mon frère à la première occasion... Mais sais-tu pourquoi je voulais te parler ? C'est que les demoiselles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir : il faut que tu nous aides à nous bien amuser.

SAINT-FIRMIN. — Oh ! je ferai de mon mieux, ma petite cousine.

SOPHIE. — Ah ! les voici.

SCÈNE III

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE ET CHARLOTTE DE SAINT-FÉLIX

SOPHIE. — Bonjour, mes bonnes amies. (Elles s'embrassent l'une l'autre et font la révérence à Saint-Firmin qui leur baise la main avec respect.)

CHARLOTTE. — Il me semble qu'il y a un an que je ne t'ai vue !

AGATHE. — Mais il y a déjà bien longtemps.

SOPHIE. — Il y a, je crois, plus de trois semaines. (Saint-Firmin range la table et dispose des sièges.)

CHARLOTTE. — Ne vous donnez pas cette peine, monsieur de Saint-Firmin.

SAINT-FIRMIN. — Mademoiselle, je ne fais que mon devoir.



SOPHIE. — Oh ! je suis bien sûre que Saint-Firmin le fait avec plaisir. (Elle lui présente la main.) Je voudrais que mon frère eût un peu de sa complaisance.

SCÈNE IV

SAINT-FIRMIN, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES

CHARLES, sans faire la moindre attention aux demoiselles de Saint-Félix. — C'est bien mal à toi, Saint-Firmin, de me faire si longtemps attendre, pour faire ici le damoiseau.

SAINT-FIRMIN. — Je croyais être le dernier de la compagnie à qui tu adresserais tes compliments.

CHARLES. — Oh ! n'en soyez pas fâchées, Mesdemoiselles : je vais être bientôt tout à vous.

AGATHE. — Ne vous pressez pas, au moins, monsieur Charles. (Charles mène à l'écart Saint-Firmin ; et, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble, il tire de sa poche le papier de la version et le donne à Saint-Firmin.) La voilà, tu m'entends ?

SAINT-FIRMIN. — Six lignes ? C'est bien la peine ! N'as-tu pas de honte ?

CHARLES. — Chut ! Tais-toi.

SAINT-FIRMIN. — Mesdemoiselles, si vous le permettez, je sors pour un demi-quart d'heure.

CHARLOTTE. — Nous vous attendrons avec impatience.

SOPHIE. — Puisque tu sors, mon petit cousin, fais-moi le plaisir de dire à Justine de nous servir le thé.

SCÈNE V

CHARLES, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE

CHARLES, se jetant dans un fauteuil. — Allons, c'est ici que je m'établis.

SOPHIE. — Je pense qu'il aurait été à propos d'en demander la permission.

CHARLES. — A toi, peut-être ?

SOPHIE. — Je ne suis pas seule ici.

CHARLOTTE. — Je vois que ton frère nous compte pour rien.

AGATHE. — C'est qu'il s'imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

CHARLES. — Oh ! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie ; mais, moi, je ne me priverais pas si aisément de la vôtre.

SOPHIE. — Voilà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurais dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

CHARLES. — Mais vraiment, ma chère sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

SOPHIE. — Oh ! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourrait me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (Justine apporte le thé et le met auprès de Sophie.)

CHARLES. — Laisse-moi le verser, je te prie.

SOPHIE. — Non, non, c'est mon affaire ; tu es un peu trop gauche. Si t veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces demoiselles.

AGATHE. — Pas tant de sucre pour moi.

SOPHIE. — Prends toi-même ce qu'il te faut mon cœur. (Elle lui présente l sucrier et une tasse. Charles en prend une pour lui et s'empare du sucrier. — A Charles.) Tu as déj trois gros morceaux.

CHARLES. — Mais ce n'est pas trop, j'aime à boire un peu doux. (Il pren plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.)

SOPHIE. — N'as-tu pas de honte, mon frère ? tu vois bien qu'il n'e restera pas pour nous.

CHARLES. — Ne sais-tu pas où est le buffet?

SOPHIE. — Mon frère se reprocherait d'épargner une peine à sa sœur.

CHARLES. — C'est que par là tu me procurerais le plaisir d'être seu auprès de ces demoiselles.

AGATHE. — Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frèr n'est pas un garçon bien galant.

SOPHIE, après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses pour verser une seconde fois du thé. — Charles, présente cette tasse à Agathe. (Charles prend la tasse ; et, en la présentant Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation). Voilà une preuve d sa galanterie ! (Bas à Charles.) Je parierais, méchant, que tu l'as fait à dessein

AGATHE. — Ah ! Dieu ! que dira maman ? et qu'allons-nous faire ?

CHARLOTTE. — C'est la seconde fois qu'elle met cette robe. Allons, vit un verre d'eau fraîche.

SOPHIE. — Non, j'ai ouï dire qu'il était mieux de frotter avec un ling sec. Voici un mouchoir tout blanc. (Elles vont à Agathe : Charlotte tient la robe, et Sophi frotte. Pendant ce temps, Charles reste à table et boit tout à son aise.)

CHARLOTTE. — Bon, bon, cela passe : il faut le laisser sécher.

AGATHE. — Par bonheur, c'est dans un pli où l'on ne va pas s'aviser d regarder.

CHARLES, à part. — Ce n'est pas ma faute.

SOPHIE. — Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paraisse.

CHARLOTTE. — Si je n'avais pas vu d'abord la tache...

AGATHE. — A la bonne heure. Mais, monsieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me servir.

SOPHIE. — Remettons-nous, mes bonnes amies. (Elle veut verser du thé et elle trouve la théière vide. Elle regarde Charles avec indignation.) Non, cela est d'une grossièreté qu'on ne saurait imaginer. Croiriez-vous bien, Mesdemoiselles, que dans



le temps où nous étions si fort en peine il a pris tout le thé ? Je vais dire qu'on en fasse d'autre ; attendez un moment.

CHARLOTTE. — Non, c'est assez ; je n'en boirai plus une goutte.

AGATHE. — Le malheur qui est arrivé à ma robe m'a ôté la soif.

CHARLES. — Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une seconde fois.

AGATHE. — Effectivement, tu aurais dû prévoir que ton frère serait notre convive.

SOPHIE. — Ceux qui ne sont pas invités devraient au moins attendre que ce fût leur tour.

CHARLOTTE. — N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

SOPHIE. — Eh bien, à présent, qu'allons-nous faire? Ah! voici notre ami Saint-Firmin, il nous aidera à choisir quelque jeu.

CHARLES, d'un ton moqueur. — Notre ami Saint-Firmin !... Mesdemoiselles, il faut que je lui parle avant vous. (Il va au-devant de Saint-Firmin, tandis que les jeunes demoiselles s'entretiennent ensemble.)

SCÈNE VI

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, CHARLES

CHARLES, à Saint-Firmin. — Eh bien, as-tu fini ?

SAINT-FIRMIN. — La voilà : prends, et rougis de ta paresse... Eh bien, Mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

AGATHE. — Nous vous attendions pour décider notre partie.

SAINT-FIRMIN. — J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeler pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

SOPHIE. — Un petit musicien ! où est-il ? où est-il ?

CHARLOTTE. — Il faut convenir que M. de Saint-Firmin s'entend bien à amuser sa société.

SAINT-FIRMIN. — Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possède rien sur la terre que son violon.

CHARLES. — Et qui le payera? M. de Saint-Firmin? Il parle et il agit toujours comme si le roi était son parrain, et il n'a pas une maille.

SOPHIE. — Ne rougis-tu pas, mon frère...

SAINT-FIRMIN. — Laissez-le dire ma cousine, il ne m'offense point : ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par là à mon petit musicien qui est un très bon enfant. Je lui donnerai douze sous qui me restent dans ma bourse, et il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

CHARLOTTE. — Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

AGATHE. — Oui, oui, nous boursillerons.

SAINT-FIRMIN. — Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il attend là-bas à la porte.

SOPHIE. — Sûrement, mon cher petit cousin, et dépêche-toi. (Saint-Firmin sort. En même temps Justine apporte un gâteau sur un plat.)

SCÈNE VII

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES

Charles veut prendre le plat des mains de Justine ; Sophie l'en empêche.

CHARLES. — C'est que je voulais faire les portions.

SOPHIE. — Je vais t'en épargner la peine : tu pourrais les faire si bien, qu'il ne nous resterait pas plus du gâteau que du thé. (Elle fait le partage et présente les morceaux à la ronde.)

CHARLES, après avoir pris sa portion. — Pour qui donc le morceau qui reste ?

SOPHIE. — Est-ce que mon petit cousin n'en aurait pas ?

AGATHE. — J'aimerais mieux lui donner ma portion.

CHARLOTTE. — Et moi aussi la mienne.

CHARLES, avec aigreur. — Il est bien heureux !

SOPHIE. — Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.



SCÈNE VIII

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, CHARLES, SAINT-FIRMIN, tenant par la main le petit JONAS qui a un violon sous son bras.

SAINT-FIRMIN — J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

CHARLOTTE et AGATHE. — Il est tout à fait gentil.

SOPHIE. — De quel pays es-tu, mon enfant ?

JONAS. — Je suis des montagnes de la Bresse.

AGATHE. — Et pourquoi viens-tu de si loin ?

JONAS. — C'est que mon pauvre père est aveugle : il ne peut plus travailler ; nous courons le pays, et il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

SOPHIE. — Eh bien, veux-tu nous faire connaître ton savoir-faire?

JONAS. — Ce sera de bon cœur ; mais mon talent n'est pas grand'chose.

SAINT-FIRMIN. — Joue de ton mieux : ce sera toujours assez bien pour moi ; et ces demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

Jonas accorde son violon. Agathe en même temps, prend l'assiette avec le reste de gâteau et le présente à Saint-Firmin. Il la remercie, prend l'assiette et la tient à la main, sans toucher au gâteau pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante ; ensuite il chante :

Plaignez le sort d'un petit malheureux
Chargé tout seul du soin de son vieux père !
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inspire leur misère.

Plaignez leur sort, prêtez-leur vos secours,
C'est à regret que leur voix vous implore :
De longs travaux l'un a rempli ses jours ;
Pour travailler l'autre est trop faible encore.

Soyez touchés de leur sort malheureux ;
Ayez pitié de l'enfant et du père :
Ils n'ont, hélas ! pour se nourrir tout deux,
Qu'un peu de pain qu'on donne à leur misère.

SAINT-FIRMIN, lui tendant la main. — Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres ?

JONAS. — Hélas ! oui ; mais, avec mon violon, j'espère que nous ne manquerons pas. Si nous sommes malades, le bon Dieu aura soin de nous ; et, si nous mourons, nous n'aurons besoin que d'un petit coin de terre, que l'on trouve partout.

SAINT-FIRMIN. — Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim ? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

JONAS. — Nenni, mon beau Monsieur, mangez-le vous-même ; un peu de pain est tout ce qu'il me faut.

SAINT-FIRMIN. — Non, tu prendras ceci ; je sais manger du pain aussi bien que toi.

JONAS. — Eh bien, je vous remercie ; mais je ne le mangerai pas à présent : je veux le partager avec mon pauvre père : il n'est pas accoutumé à manger de si bonnes choses.

SOPHIE. — Ton pauvre père, dis-tu ? tiens, ma portion est pour lui.

CHARLOTTE. — Voici encore la mienne.

AGATHE. — Prends la mienne aussi.

JONAS. — Nenni, nenni, gardez votre gâteau, mes jolies Demoiselles, j'en ai assez d'un morceau : ce n'est pas avec ces friandises qu'on se rassasie.

CHARLES, ironiquement. — Il a raison ; cela lui ferait perdre sa belle voix.

SOPHIE, à Charles. — Personne ne t'a demandé ta portion.

CHARLES. — Oh ! il y a longtemps que je l'ai croquée.

SAINT-FIRMIN, à Jonas. — Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau ?

JONAS. — Nenni, mon beau Monsieur ; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

SOPHIE. — Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre ; tu peux en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

JONAS. — Oui, ma petite Demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, et non pour manger.

AGATHE. — Je voudrais bien danser un menuet avec M. de Saint-Firmin. En sais-tu quelqu'un ?

JONAS. — Tout ce qu'il vous plaira : un menuet, une allemande, une ronde.

AGATHE. — Voyons d'abord le menuet. (Saint-Firmin prend la main d'Agathe et se prépare à danser.)

CHARLOTTE. — Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois ? (Elle s'avance vers Charles.) Monsieur Charles !

CHARLES. — Excusez-moi, Mademoiselle, je ne sais pas danser.

SOPHIE. — Il a pourtant appris deux ans entiers.

CHARLES. — C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

CHARLOTTE, lui faisant la révérence. — Ainsi me voilà refusée.

SOPHIE. — Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. (A Charlotte.) J'aurai l'honneur, Mademoiselle, d'être votre cavalier.

AGATHE. — Et si nous dansions un menuet à quatre ?

SAINT-FIRMIN. — Mademoiselle, je suis à vos ordres. (Elles dansent un menuet à quatre : et, lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre Saint-Firmin.)

CHARLOTTE. — Monsieur de Saint-Firmin, je veux aussi danser avec vous.

SAINT-FIRMIN. — Je serai ravi, Mademoiselle, d'avoir cet honneur.

AGATHE. — Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

SOPHIE. — Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin ; mais il faut bien que je fasse à ces demoiselles les honneurs de ta complaisance. (Elles dansent un second menuet. Pendant ce temps, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas et se glisse hors de la chambre.)

SOPHIE, à Saint-Firmin, qui s'essuie le front. — Ah! te voilà rendu. Il faut convenir que, nous autres demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes que vous, Messieurs.



SAINT-FIRMIN. — C'est que vous avez bien plus d'agilité.

AGATHE, à Saint-Firmin. — Si votre cousin était aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents, car l'une de nous pourrait reprendre haleine, tandis que les deux autres danseraient. (Elles cherchent Charles de tous côtés.)

CHARLOTTE. — Ah ! il s'en est allé ! tant mieux.

JONAS. — Jouerai-je encore un petit air?

SAINT-FIRMIN. — Non, c'en est assez ; à moins que vous n'en demandiez davantage, Mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avais dans ma bourse, et Charles a esquivé sa contribution.

CHARLOTTE. — Nous voulons toutes contribuer avec vous.

AGATHE. — Cela va sans dire. (Elle tire sa bourse.) Tenez, monsieur de Saint-Firmin, voilà mes douze sous.

CHARLOTTE. — Voilà aussi les miens.

SOPHIE. — Tiens, mon petit cousin, voici une pièce de vingt-quatre sous, garde ton argent ; ce sera pour nous deux.

SAINT-FIRMIN. — Non, non, Sophie ; je dois être le premier à payer. (Il rassemble toutes les pièces, et les donne à Jonas.)

JONAS. — Je ne prendrai jamais tout cela : ce beau petit monsieur ne m'a promis que douze sous.

SAINT-FIRMIN. — Prends tout, mon ami ; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien !

JONAS. — Que le bon Dieu vous en récompense ! (A Sophie.) A présent, Mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

SOPHIE. — Je l'avais oublié. (Elle court à une petite commode, et en tire un mouchoir.) Tiens, il est un peu usé, mais il servira bien pour cela.

JONAS. — Voyez, il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

SOPHIE. — Je ne puis plus m'en servir, et je l'aurais donné à un autre.

JONAS. — Que le bon Dieu vous récompense de votre générosité ! (Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau.)

SOPHIE. — Donne-le-moi, que je l'enveloppe. (On cherche inutilement le gâteau.)

JONAS, tristement. — Il n'y est plus.

SOPHIE. — C'est un bien mauvais garnement! il aura pris la portion du petit malheureux.

JONAS. — N'en soyez pas fâchée, ma jolie petite Demoiselle; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

SAINT-FIRMIN. — Si Charles n'était pas ton frère, sa gourmandise lui coûterait cher; mais il ne faut pas que le père de Jonas en souffre. Ma chère Sophie, si tu voulais me prêter les douze sous que tu voulais donner pour moi tout à l'heure?

SOPHIE. — Non, mon cousin; je veux en avoir le mérite à moi seule. (A Jonas.) Tiens, voilà douze sous; achète à ton père un autre morceau de gâteau. (Charlotte et Agathe fouillent dans leurs bourses.)

CHARLOTTE. — Tiens, voici encore quelque monnaie.

AGATHE. — Prends donc.

JONAS. — Bon Dieu! bon Dieu! Non; c'est trop.

SAINT-FIRMIN lui tend la main avec attendrissement. — Que je suis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner! Mais je suis orphelin, et je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

JONAS, à Saint-Firmin. — Je voudrais que vous ne m'eussiez pas amené ici, ou que vous reprissiez votre argent.

SAINT-FIRMIN. — Ne te mets pas en peine de moi. Adieu; va chercher à gagner ta vie.

JONAS, en sortant, à Sophie. — Voilà votre mouchoir, ma jolie Demoiselle.

SOPHIE. — Garde-le, si tu en as besoin.

JONAS. — Que le ciel vous conserve toutes en santé, et vous rende encore plus jolies. (Il sort.)

SCÈNE IX

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN

SOPHIE. — Concevez-vous quelque chose de plus indigne que la conduite de Charles?

AGATHE. — Il ne s'aviserait pas de ces tours, si j'étais sa sœur.

CHARLOTTE. — Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

AGATHE. — Il n'est pas maintenant trop à plaindre ; le gâteau lui a été bien payé.

SAINT-FIRMIN. — Il est vrai, grâce à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles ; et le pauvre Jonas aurait pu avoir l'un sans perdre l'autre.

SOPHIE. — C'est toi, mon petit cousin, qui en souffre le plus. Tu t'es privé de ta portion, et c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. (On frappe à la porte.)

SCÈNE X

AGATHE, CHARLOTTE, SOPHIE, SAINT-FIRMIN, JONAS.

SAINT-FIRMIN. — Voici encore notre petit violon. Que nous veux-tu, mon ami !

JONAS, en pleurant. — Ah ! Dieu ! Dieu ! secourez-moi ; je suis perdu. (Les enfants s'assemblent autour de lui.)

SOPHIE. — Que t'est-il donc arrivé ?

JONAS. — Toute ma pauvre richesse... avec laquelle je me nourrissais moi et mon père... Voyez, voyez... mon petit violon... il est tout en pièces ; et votre mouchoir, votre argent... tout est perdu... il m'a tout pris...

SAINT-FIRMIN. — Et qui t'a brisé ton violon ? Qui t'a pris ton argent ?

JONAS. — Celui... celui qui m'avait déjà pris mon gâteau.

SOPHIE. — Mon frère ? Est-il possible ?

SAINT-FIRMIN. — Charles !

CHARLOTTE. — C'est incroyable !

AGATHE. — Oh ! le scélérat !

JONAS. — Oui, c'est lui, c'est lui. Je passais le seuil de la porte : voilà qu'il s'approche de moi, et qu'il me demande si j'avais été payé de ma musique, sans quoi il allait me payer. « Oh ! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement ; je n'ai été que trop bien payé. — Où prennent-ils

donc cet argent? a-t-il dit. Voyons un peu ce qu'on t'a donné. » Et moi, imbécile que je suis! j'aurais dû penser au gâteau; mais je n'y pensais plus. J'étais si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père! Je n'en avais pas fait le compte; j'étais bien aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à côté de moi. Je tire ensuite le mouchoir. « Voilà qui est encore par-dessus le marché, lui ai-je dit; c'est une des petites demoiselles qui me l'a donné. » J'avais mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a sauté dessus. J'ai deviné sa malice. Il tire à lui; je retire à moi. Tout à coup il s'aperçoit que mon violon est par terre; il y met ses deux pieds en trépignant. Les bras me sont tombés. J'ai lâché le mouchoir; il l'a pris et s'est enfui. Mon violon et l'archet sont tout brisés, et je n'ai plus ni le mouchoir ni l'argent. O mon père! mon pauvre père! qu'allons-nous devenir?

SOPHIE. — Mais effectivement, je ne le sais pas... Je n'ai plus rien du tout. O mon cher cousin!

CHARLOTTE, à Jonas. — Voici quelques petites pièces; c'est tout ce que j'ai sur moi.

JONAS. — Ma belle Demoiselle, je vous remercie; mais pour cela je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avait.

AGATHE. — Prends encore ceci; c'est le fond de ma bourse.

SOPHIE court à sa commode. — Voilà mon dé, il est d'or : cours le vendre, mon pauvre ami; j'en ai un d'ivoire qui me servira à la place.

SAINT-FIRMIN. — Non, garde ton dé, ma petite cousine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras. (Il se baisse, ôte ses boucles, et les lui donne.) J'en ai une autre paire de similor. Tu auras sûrement douze francs de celles-ci. Elles sont bien à moi, c'est mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête. (Sophie lui présente son dé, et Saint-Firmin ses boucles : Jonas hésite à les prendre.)

JONAS. — Non, je ne veux rien prendre de cela : mon père croirait que je l'ai dérobé.

SOPHIE. — Prends au moins mon dé.

SAINT-FIRMIN. — Veux-tu prendre mes boucles? Tu me mettrais en colère. Prends, te dis-je!.

JONAS. — Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux !

SAINT-FIRMIN. — Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a besoin de pain ; moi, je n'ai pas de père à nourrir.

SOPHIE. — Va, va, et prends garde à bien faire tes petites affaires.

JONAS. — Reprenez au moins votre dé.

SOPHIE. — Je n'y pense plus.

CHARLOTTE. — Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

AGATHE. — C'est à la place Royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les demoiselles de Saint-Félix, au premier.

JONAS. — Oh ! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours ; je ne monte jamais que tout à fait dans le haut de la maison.

SOPHIE. — C'en est assez ; ton père est peut-être inquiet sur ton compte, et le nôtre pourrait venir.

JONAS. — Comment ! monsieur votre père ? Est-ce que vous l'attendez tout à l'heure ?

SOPHIE. — Oui, va-t'en ; et puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir et ton argent pourrait encore t'enlever ceci.

JONAS. — Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

SAINT-FIRMIN. — Non ; ne crains rien. Adieu.

JONAS, en sortant. — Les bons petits cœurs !

SCÈNE XI

SOPHIE, CHARLOTTE, AGATHE, SAINT-FIRMIN

CHARLOTTE. — Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, monsieur de Saint-Firmin.

AGATHE. — Vous nous donnez là un bel exemple.

SAINT-FIRMIN. — C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avais pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirais d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

SCÈNE XII

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN JONAS

Les enfants s'assemblent en peloton. Sophie et Saint-Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas et se parlent à l'oreille.

M. DE MELFORT, aux demoiselles de Saint-Felix. — Bonjour, Mesdemoiselles ; je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à ma fille ; mais permettez-moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendait sur l'escalier, et il ne veut pas me quitter sans m'avoir parlé devant vous. (A Jonas.) Voyons, qu'as-tu à me dire ?

JONAS, à Sophie et à Saint-Firmin. — Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal ; mais je ne puis me taire ; et ce serait mal fait à moi si je gardais ce que vous m'avez fait prendre sans le consentement de votre père. Je sais que les enfants n'ont rien à donner.

M. DE MELFORT. — Qu'est-ce donc que ceci ?

JONAS. — Je vais vous le dire. Ce jeune monsieur m'appelle par la fenêtre pour amuser avec mon violon ces petites demoiselles. Il y avait encore un autre petit monsieur bien joli, mais un bien méchant coquin.

M. DE MELFORT. — Quoi ! mon fils ?

JONAS. — Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les

airs que je sais ; et ces bonnes petites personnes me font la grâce de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pièces : je ne sais pas ce qu'il y avait.

M. DE MELFORT. — Eh bien ?

JONAS. — Eh bien ! le méchant petit monsieur m'a pris le gâteau que je voulais porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette et, lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend mon mouchoir avec tout l'argent, et met mon violon en pièces. Tenez, le voyez-vous? (Il se met à pleurer.) Toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissais, moi et mon père !

M. DE MELFORT. — Dis-tu vrai ? Ce serait une effroyable méchanceté. Quoi ! mon fils... ?

CHARLOTTE. — Sa conduite dans tout le reste rend ceci très croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. DE MELFORT. — Va, mon ami, ne t'afflige pas ; je saurai te dédommager ; mais est-ce là tout ?

JONAS. — Non, Monsieur, écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étais, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avaient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie demoiselle qui me donne son dé d'or, et ce jeune monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvais pas les prendre : mon père aurait cru que je les aurais volés. Je savais que vous alliez revenir ; je vous ai attendu pour vous les rendre : les voici... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon ! ô mon pauvre père !

M. DE MELFORT. — Que viens-tu de me raconter ? Est-ce toi, est-ce vous, mes braves enfants, que je dois le plus admirer ? Excellente petite créature, dans une extrême indigence, tout perdre, et, dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes !

JONAS. — Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant ? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père et ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout serait réparé. Ce que le dé et les boucles m'auront valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. DE MELFORT. — Il faut que ton père et toi ayez une droiture bien extraordinaire pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes. Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de Saint-Firmin ; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

JONAS. — Quoi ! auprès de ce petit ange ? oh ! je suis transporté de joie. (Il baise la main de Saint-Firmin.) Mais non (avec tristesse), je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment ferait-il pour vivre ? Quoi ! je serais dans la richesse, et il mourrait de faim ! Oh ! non.

M. DE MELFORT. — Excellent enfant ! et qui est ton père ?

JONAS. — Un vieux paysan aveugle, que je nourrissais avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait cru. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée, et nous ne nous mettons pas en peine du lendemain : il y pourvoit aussi.

M. DE MELFORT. — Eh bien ! je veux prendre soin de ton père, et s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité où l'on a une attention extrême pour les vieillards et pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras. (Jonas pousse un cri de joie, et court tout autour de la chambre, comme hors de lui-même.)

JONAS. — Oh ! Dieu, mon pauvre père ! Non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus longtemps ; il faut que je l'aille chercher et que je vous l'amène ici. (Il court vers la porte. Sophie et Saint-Firmin prennent la main de M. de Melfort, et s'essuient les yeux.)

SCÈNE XIII

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, SAINT-FIRMIN

M. DE MELFORT. — O mes chers enfants ! que ce jour aurait été heureux pour moi si, en admirant la générosité de vos sentiments, la pensée de l'indignité de mon fils ne venait empoisonner mon bonheur ! Mais non, il ne doit point l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher Saint-Firmin : si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang et par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils.., Mais où est Charles? Va le chercher, et amène-le-moi tout de suite ici. (Saint-Firmin sort.)

SOPHIE. — Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisait danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

SAINT-FIRMIN, en rentrant. — On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. DE MELFORT. — Mes enfants, passez dans mon cabinet ; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

CHARLOTTE et AGATHE. — En ce cas, nous allons nous retirer.

M. DE MELFORT. — Non, mes enfants, je vais envoyer dire à vos parents que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas et son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur, et je n'en connais point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfants comme vous.

SOPHIE, prêtant l'oreille. — Je crois entendre venir Charles. (M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet ; les enfants s'y retirent.)

SCÈNE XIV

M. DE MELFORT

Il y a longtemps que je craignais cette affreuse découverte ; mais je ne l'aurais jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore temps de le guérir de ses vices. Hélas ! pourquoi faut-il y employer des remèdes désespérés ?

SCÈNE XV

M. DE MELFORT, CHARLES

CHARLES. — Que me voulez-vous, mon papa?

M. DE MELFORT. — D'où viens-tu? N'étais-tu pas dans ta chambre?

CHARLES. — Notre précepteur est sorti; Saint-Firmin était descendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me suis ennuyé d'être seul.

M. DE MELFORT. — Que n'es-tu allé joindre, comme Saint-Firmin, la petite société que j'ai trouvée chez ta sœur?

CHARLES. — C'est ce que j'ai fait aussi; mais ces demoiselles se sont si mal comportées envers moi...

M. DE MELFORT. — Comment donc? tu m'étonnes.

CHARLES. — D'abord elles ont pris du thé, mais sans vouloir m'en donner une goutte : elles m'ont fait au contraire toutes sortes de malices. Saint-Firmin a ramassé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avait servi; à moi, pas un morceau. On a dansé; aucune de ces demoiselles n'a voulu danser avec moi, quoiqu'elles fussent trois, et qu'il n'y eût d'autre cavalier que Saint-Firmin. Qu'aurais-je fait ici? je suis descendu sur la porte pour voir passer le monde.

M. DE MELFORT. — Sur la porte seulement? Que s'est-il donc passé au coin de la rue entre le petit musicien et toi? Certaines gens m'ont dit que tu l'avais battu, que tu avais brisé son violon, et qu'il s'en était allé en pleurant.

CHARLES. — Cela est vrai, mon papa; et, si je n'avais pas eu le cœur aussi bon, j'aurais appelé la garde pour le faire mettre au cachot. Écoutez-moi un peu. Lorsque je l'ai vu sortir d'ici, je me suis dit : Il faut que tu donnes aussi quelque chose à ce petit malheureux pour sa peine; car je sais que Saint-Firmin n'a rien à lui, et qu'un mendiant n'est pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourse quelque monnaie que je lui ai donnée; et il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'aperçois que c'est un mouchoir de ma sœur : voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grâce : il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet : nous avons lutté ensemble, et, par hasard, j'ai mis le pied sur son violon.

M. DE MELFORT, avec colère. — Cessez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

CHARLES s'approche de lui et veut lui prendre la main. — Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

M. DE MELFORT. — Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux, tu me fais horreur ! (Il fait sortir les enfants du cabinet.)

SCÈNE XVI

M. DE MELFORT, SOPHIE, AGATHE, CHARLOTTE, CHARLES, SAINT-FIRMIN

M. DE MELFORT. — Venez, mes enfants, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour ; et toi, sors pour jamais de ma présence ! Mais non, demeure ; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. (A Sophie et à Saint Firmin.) Vous avez entendu ses accusations contre vous ?

SOPHIE. — Oui, mon papa ; et, si cela n'était pas nécessaire pour notre justification, je ne dirais pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colère.

CHARLES. — Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. DE MELFORT. — Tais-toi : j'ai déjà la preuve que tu es un détestable menteur. Le mensonge conduit au vol et au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le second. Parle ma fille.

SOPHIE. — Premièrement, il ne s'est occupé de rien cet après-midi ; c'est Saint-Firmin qui lui a fait sa version.

M. DE MELFORT. — Cela est-il vrai?

SAINT-FIRMIN. — Je ne puis en disconvenir.

SOPHIE. — Ensuite il a jeté une tasse de thé sur la robe d'Agathe, et, tandis que nous étions occupés à

l'essuyer, il est resté à table et a vidé toute la théière; il ne nous en est pas resté une goutte. En voici des témoins (montrant les demoiselles de Saint-Félix.) A l'égard du gâteau...

M. DE MELFORT. — C'en est assez : toutes tes méchancetés sont découvertes. Monte dans ta chambre pour aujourd'hui : dès demain au matin je te chasse de la maison. Je te laisserai le temps de te corriger avant que tu y rentres; et, si cela ne te réussit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les scélérats qui troublent la société par leurs crimes. Saint-Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans sa chambre : tu recommanderas en même temps qu'on m'envoie le précepteur aussitôt qu'il sera de retour.

SOPHIE et SAINT-FIRMIN, intercédant pour lui. — Mon cher papa, mon cher oncle...

M. DE MELFORT. — Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, et de chercher à se justifier de ses atrocités par le mensonge et par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfants comme vous : c'est vous qui serez ma consolation, et c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.



La Petite Glaneuse

PERSONNAGES

M. DE BEAUVAL
MARCELLIN, son fils.
HENRIETTE, sa fille.

MADAME DE JOINVILLE.
ÉMILIE, sa fille.
HUBERT, garde-chasse de M. de Beauval.

La scène se passe dans un champ qu'on vient de moissonner, et sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château de M. de Beauval ; de l'autre, des cabanes de paysans, et en général tout ce qui peut décorer un séjour champêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉMILIE, seule.

Elle tient des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe

Allons, voilà qui n'est pas trop mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mère ! (Elle pose sa corbeille à terre, et regarde dedans d'un air satisfait.) Ce vieux moissonneur ! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille ! J'aurais eu beau courir çà et là tout le jour, je n'en aurais jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense ! Voici encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerais qu'une poignée ou deux. (Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.) Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; et puis, n'ai-je pas mon tablier ? (Elle se lève, prend d'une main les deux bouts de son tablier, et s'apprête de l'autre à y jeter les épis qu'elle ramasse, lorsqu'elle entend du bruit.) Mon Dieu ! voici un

homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. (Elle retourne à sa corbeille, la reprend et veut s'en aller.)



SCÈNE II

ÉMILIE, HUBERT

HUBERT, l'arrêtant par le bras. — Ah ! petite voleuse, je vous y prends !

ÉMILIE. — Que voulez-vous dire, Monsieur ? Je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

HUBERT. — Une honnête petite fille ! toi, une honnête petite fille !

(Il lui arrache la corbeille des mains.)

Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

ÉMILIE. — Des épis, comme vous voyez.

HUBERT. — Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

ÉMILIE. — Ah ! s'ils poussaient dans ma corbeille, je n'aurais pas besoin de prendre tant de peine à les ramasser dans les champs.

HUBERT. — C'est donc volé !

ÉMILIE. — Monsieur, ne me traitez pas si vilainement, je vous prie. J'aimerais mieux mourir de faim avec ma mère que de faire ce que vous dites là.

HUBERT. — Mais ils ne sont pas venus se jeter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables !

ÉMILIE. — Mon Dieu ! vous me faites peur avec vos jurements : écoutez-

moi. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas. Il y avait un bon vieillard qui me voyait faire. « La pauvre enfant ! a-t-il dit, qu'elle a de peine ! je veux la secourir. » Il y avait des gerbes couchées sur son champ ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jetés dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, disait-il, Dieu le rend, et...

HUBERT. — Ah ! j'entends. Le vieillard de ce champ là-bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'est-il pas vrai ?

ÉMILIE. — Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

HUBERT. — Que j'aille courir là-bas ! oh bien, tu n'as qu'à attendre : je t'ai prise ici, tout est dit.

ÉMILIE. — Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe ! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramassés à terre, parce que j'ai cru que cela était permis. Cependant, si vous y avez du regret, je suis prête à vous les rendre ; tenez, voilà les vôtres.

HUBERT. — Non, non, ceux-ci resteront avec ceux-là ; et où la corbeille restera il faudra que tu restes aussi. Allons, suis-moi dans le chenil.

ÉMILIE, avec effroi. — Comment ! que dites-vous, mon brave homme ?

HUBERT. — Oh ! oui ! ton brave homme ! je serais bien plus brave homme si je te laissais échapper, n'est-ce pas ? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons !

ÉMILIE. — Ah ! je vous supplie, pour l'amour de Dieu ! Je n'ai ramassé ici, je vous assure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que dirait ma pauvre mère si je ne rentrais pas de la journée, si elle apprenait que l'on m'a mise en prison ? elle est capable d'en mourir !

HUBERT. — Le grand malheur ! la paroisse en serait débarrassée.

ÉMILIE se met à pleurer. — Ah ! si vous saviez quelle bonne mère c'est, combien nous sommes pauvres, vous auriez pitié de nous.

HUBERT. — Je ne suis pas ici pour avoir pitié des gens, j'y suis pour les arrêter lorsqu'ils entrent sur les terres de monseigneur, et pour les fourrer en prison.

ÉMILIE. — Mais lorsqu'on n'a rien fait, lorsqu'on est innocent comme moi ?

HUBERT. — Oui, parle-moi de ton innocence ! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, et me faire ensuite mille menteries ! Allons, allons, qu'on me suive !

ÉMILIE. Elle tombe auprès d'une gerbe. — Ah ! mon cher Monsieur ! ayez pitié de moi. Prenez, si vous voulez, ma corbeille : hélas ! ma petite provision ne vous rendra guère plus riche ; mais laissez-moi aller, je vous en prie ; si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour ma pauvre mère ! je suis toute sa consolation, tout son secours.

HUBERT. — Si je te laisse aller, ce n'est pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis ; je voudrais la voir à cent lieues : c'est pour toi seule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te suive : je la confisque pour la justice ; et puis, c'est vendredi jour d'audience, M. le bailli prononcera une bonne amende ; si on ne la paie pas, en prison, et chassée du village. (Il charge la corbeille sur son épaule. Émilie pleure à chaudes larmes, et se jette à genoux.) Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne ! (Il s'éloigne en grommelant.) Mais voyez donc, si l'on n'était pas toujours à les épier, si petits qu'ils soient, ils nous enlèveraient, je crois, jusqu'à la terre de nos champs.

SCÈNE III

ÉMILIE, seule.

Elle s'assied à terre, et appuie sa tête sur une gerbe. Elle pleure quelques moments en silence ; enfin elle se lève et regarde autour d'elle.

Ah ! il s'en est allé, ce méchant homme ! il m'emporte toute ma joie : je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille : et qui sait encore ce qui nous en arrivera à ma mère et à moi ? (Après une petite pause.) Que ces petits oiseaux sont heureux ! il leur est au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, et moi... Mais qui sait si un méchant homme comme celui-ci n'est pas à les guetter pour les tuer avec son fusil ? Je vais les faire envoler, et je m'en irai ; car peut-être me punirait-on encore d'avoir reposé ma tête sur cette gerbe... Mais qui sont ces deux enfants qui s'avancent ?

SCÈNE IV

MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE, essuyant ses larmes.

MARCELLIN. — Ah! ah! c'est donc toi, petite fille, que le garde-chasse vient de surprendre à voler les épis de nos gerbes? (Les sanglots empêchent Émilie de répondre.)

HENRIETTE la regarde avec attention, et tire à part son frère. — Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramassés ne vaut pas la peine... (Elle va à elle.) Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

ÉMILIE. — C'est de voir que l'on m'accuse sans sujet, et que vous me croyez peut-être coupable.

MARCELLIN. — Tu ne l'es donc pas?

ÉMILIE. — Non, vous pouvez m'en croire. J'étais allée glaner dans ce champ là-bas... Un vieux moissonneur a eu pitié de ma peine, et m'a rempli ma corbeille d'épis... Je viens ici en ramasser quelques autres que je vois éparpillés çà et là. Votre méchant garde-chasse me trouve auprès de cette gerbe, et m'accuse de voler. Il me prend ma corbeille, et il m'aurait mise en prison si, par mes prières et par mes larmes pour ma mère, je n'avais tant fait, qu'il m'a laissée aller.



HENRIETTE. — Ah! j'aurais bien voulu voir qu'il t'arrêtât? Nous avons un bon papa qui ne souffre pas qu'on fasse du mal aux pauvres, et qui t'aurait fait bien vite relâcher.

MARCELLIN. — Oui, et qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

ÉMILIE, *avec joie.* — Oh ! le croyez-vous, mon cher petit Monsieur ?

HENRIETTE. — Marcellin et moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'est jamais si content de nous que lorsque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

ÉMILIE. — Ah ! que vous êtes heureuse, ma jolie petite Demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, et de pouvoir même secourir les autres !

MARCELLIN. — Tu es donc bien pauvre, ma chère enfant ?

ÉMILIE. — Il faut bien l'être, pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

HENRIETTE. — Quoi ! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? Je croyais, moi, que c'était [illegible] faire cuire les grains sur une pelle bien rouge et les manger ensui[illegible]nous le faisons quelquefois mon frère et moi, quand personne n[illegible]arde.

ÉMILIE. — Eh ! mon [illegible]ère et moi nous voulions battre ces épis et en donner les grai[illegible]unier, pour avoir de la farine et en faire du pain.

HENRIETTE. — Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, et cela ne vous durera pas longtemps.

ÉMILIE. — Et quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère et moi nous aurions à vivre.

MARCELLIN. — Eh bien, pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une pièce de douze sous que j'ai gardée la dernière, parce qu'elle est toute neuve.

ÉMILIE. — Ah ! mon cher petit Monsieur, tant d'argent ! Non, non, je n'ose le prendre.

HENRIETTE, *en souriant.* — Tant d'argent ! Prends, prends toujours. Si j'avais ma bourse sur moi, je t'en donnerais bien davantage. Mais je te le garde, et tu n'y perdras rien.

MARCELLIN, *lui présentant encore la pièce.* — Reçois-la comme une médaille. *(Émilie rougit, reçoit la pièce et lui serre la main sans lui répondre.)* Ce n'est pas assez. Je vais

courir à toutes jambes après notre garde-chasse, et il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement...

ÉMILIE. — Ah ! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

HENRIETTE. — Dis-moi, où loges-tu ?



ÉMILIE. — Ici, dans le village.

MARCELLIN. — Nous ne t'avions pas encore vue ; et cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa au temps de la moisson.

ÉMILIE. — Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille, qui s'appelle Marguerite, et qui a montré bien de l'amitié à ma mère. Oh ! une bien grande amitié !

HENRIETTE. — Quoi ! la vieille Marguerite ?

MARCELLIN. — Nous la connaissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avait pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

HENRIETTE. — Veux-tu me conduire chez ta mère ?

ÉMILIE. — Ce serait pour elle trop d'honneur. Une noble demoiselle comme vous...

HENRIETTE. — Va, va, notre papa ne veut point que nous nous croyions plus nobles que les autres ; et, si tu n'as pas d'autres raisons...

ÉMILIE. — Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille et de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées...

MARCELLIN. — Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui ; et sûrement... Reviendras-tu ici ?

ÉMILIE. — Si vous me l'ordonnez, mon cher petit Monsieur.

MARCELLIN. — Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

ÉMILIE. — Peut-être que je vous amènerai ma mère pour vous faire ses remerciements.

HENRIETTE. — Allons, allons, courons la trouver. (Elle prend Émilie par la main et sort avec elle.)

SCÈNE V

MARCELLIN

Que nous sommes heureux, ma sœur et moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre ! En vérité, cette petite parle comme si elle était née quelque chose : elle n'a point l'air malpropre et déguenillé des filles de nos paysans. Oh ! j'obtiendrai sûrement de mon papa... Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

SCÈNE VI

MARCELLIN, M. DE BEAUVAL, HUBERT

MARCELLIN, en courant à son père. — Ah ! que je suis aise, mon cher papa, de vous rencontrer ! (A Hubert.) Rends-moi cette corbeille...

HUBERT. — Doucement, doucement, Monsieur, vous allez m'arracher le cou.

M. DE BEAUVAL. — Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin ?

MARCELLIN. — Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avait donnés. Vous saurez tout, mon papa.

HUBERT. — Oh ! oh ! on est donc vilain pour faire son devoir et pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup ? Pourquoi donc monseigneur me donne-t-il des gages ?

M. DE BEAUVAL. — Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres et d'incommoder mes vassaux ; mais non pas pour arrêter et traîner en prison les pauvres, et encore moins d'honnêtes nécessiteux qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu et de quelques épis échappés à une riche moisson.

HUBERT. — Premièrement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ ; mais tant qu'il y reste une gerbe...

MARCELLIN, *ironiquement*. — Que ne dis-tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige ? Il y a grand'chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsque la moisson est rentrée ?

HUBERT. — Vous n'entendez rien du tout à cela, Monsieur. Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs ?

MARCELLIN. — Des voleurs, grand Dieu ! des voleurs ! La petite fille m'a dit qu'elle n'avait pris ici aucun épi, et que c'était un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avait rempli sa corbeille.

HUBERT. — Bon, elle vous l'a dit, comme s'il y avait un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent ! Je l'ai surprise ici sur une gerbe.

M. DE BEAUVAL. — Qui détachait des épis ?

HUBERT. — Je ne dis pas tout à fait cela. Mais sais-je, moi, ce qu'elle avait fait avant mon arrivée ? Et puis, n'est-ce pas un mensonge que cette histoire d'un vieux moissonneur qui lui remplit sa corbeille ? Oh ! je reconnais bien là nos paysans : ce sont des messieurs si charitables !

MARCELLIN. — Et moi je soutiens que ces épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; et une si bonne petite fille ne saurait mentir.

HUBERT. — Et vous, n'avez-vous jamais menti, Monsieur? cependant nous vous regardons comme un brave gentilhomme.

MARCELLIN. — Entendez-vous, mon papa, comme ce vilain Hubert me traite? (A Hubert en colère.) Non, si je mentais, je serais un méchant garçon : mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'est vous qui êtes un...

M. DE BEAUVAL. — Doucement, Marcellin ; je suis content jusque-là de ta défense. On doit croire tous les hommes honnêtes gens jusqu'à ce que l'on soit bien convaincu du contraire ; mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui sont d'une opinion différente ; et il faut chercher à les ramener avec douceur à des pensées plus consolantes et plus vraies.

HUBERT. — Non, non, Monseigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchants, jusqu'à ce que l'on voie, à n'en pouvoir douter, qu'ils sont honnêtes : c'est beaucoup plus sage. Lorsque je rencontre un bœuf sur ma route, je suppose toujours qu'il a la corne mauvaise, et je me retire de son chemin. Il peut se faire qu'il ne soit pas méchant : mais je ne cours aucun risque à prendre mes précautions. Le plus sûr est toujours le meilleur.

M. DE BEAUVAL. — Si tous les hommes avaient ta façon de penser, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre? Et qu'en serait-il résulté entre toi et moi, si, au lieu de te donner un service honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux soldat réformé, je t'avais livré à la justice comme un vagabond qui n'avait ni certificat ni passeport?

HUBERT. — Oui, cela est vrai; mais il est vrai aussi que je suis un honnête homme.

M. DE BEAUVAL. — Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en suis persuadé; mais je ne pouvais le croire d'abord que sur ta parole et sur ta physionomie.

MARCELLIN. — Oh! mon cher papa! si vous vous en rapportez à la parole et à la physionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

HUBERT. — Oui-da! Monsieur, regardez-moi en face. Votre papa sera certainement bien content de la physionomie de votre petite fille, si elle lui revient autant que la mienne.

MARCELLIN. — Vraiment oui, il te sied bien, avec ta figure d'ours...

M. DE BEAUVAL. — Fi donc, Marcellin! Hubert, connais-tu la petite fille?

HUBERT. — Oui, je la connais et je ne la connais pas. Je sais qu'elle est ici depuis dix à douze jours, avec sa mère; mais comment et pourquoi elles y sont venues, il n'y a que M. le bailli qui puisse vous en instruire. Vous le dirai-je, Monseigneur? C'est bien mal fait à lui de recevoir cette espèce de gens dans la paroisse, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

MARCELLIN. — Eh bien! c'est moi qui les nourrirai, oui, moi!

HUBERT. — Vous avez donc quelque chose à vous, Monsieur?

MARCELLIN. — Si je n'ai rien, mon papa en a assez.

HUBERT. — En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorsqu'on graisse la patte aux gens en place (il compte dans sa main), car j'imagine que M. le bailli...

MARCELLIN. — Ne voilà-t-il pas qu'il dit aussi des injures à M. le bailli? Je le lui dirai, va!

M. DE BEAUVAL. — Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il est impossible de guérir ton esprit soupçonneux; mais je conçois des soupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici sa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe; tu juges que M. le bailli s'est laissé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village. Eh bien! je juge aussi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent ou quelques prises de tabac à te donner, et qu'à ce prix tu l'aurais volontiers relâchée!

HUBERT. — Quoi! Monseigneur, vous pourriez croire?...

M. DE BEAUVAL. — Pourquoi ne veux-tu pas que je pense sur ton compte ce que tu te permets de penser sur le compte des autres?

HUBERT. — Tenez, Monseigneur, il vaut mieux que je me taise. Et quand je verrais ces mendiants charger sur leurs épaules vos champs, vos bois et vos prairies... Faut-il porter la corbeille chez M. le bailli?

MARCELLIN. — Oh ! non, non, mon cher papa, je vous en supplie.

M. DE BEAUVAL. — Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, et vous ferez vos excuses à la petite fille.

HUBERT. — Des excuses, Monseigneur, des excuses ! y pensez-vous ? Moi, lui aller faire des excuses, et pourquoi ?

MARCELLIN. — Pourquoi ? pour l'avoir affligée sans sujet et pour lui avoir fait l'affront de l'accuser d'une bassesse.



HUBERT. — Si elles n'ont pas d'autres excuses ni d'autre corbeille...

M. DE BEAUVAL. — Hubert, si j'avais commis une injustice envers vous, je ne balancerais pas à la réparer. Et, pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, et je ferai des excuses en votre nom.

HUBERT. — Chargez-vous-en plutôt, monsieur Marcellin.

MARCELLIN. — Oh ! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'instant avec Henriette, qui est allée consoler sa mère ; il faut l'attendre.

HUBERT. — En ce cas-là, je n'ai plus rien à faire ici. (Il s'éloigne en grommelant.) Je vois que nous allons avoir tant de mendiants dans ce village, qu'il faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCÈNE VII

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN

MARCELLIN. — Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit ?

M. DE BEAUVAL. — Oui, mon fils, et je lui pardonne volontiers son humeur.

MARCELLIN. — Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

M. DE BEAUVAL. — Il n'est pas méchant, mon ami. C'est un zèle outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'est très attaché, et il remplit exactement ses devoirs.

MARCELLIN. — Mais s'il est injuste?

M. DE BEAUVAL. — Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut est de suivre trop littéralement ce qui lui a été prescrit et de n'avoir pas assez d'intelligence pour faire de justes distinctions entre les personnes et les circonstances.

MARCELLIN. —Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. DE BEAUVAL. — Très volontiers, mon ami. En l'installant dans sa place, je lui ai ordonné d'écarter de ce village les vagabonds et d'amener devant le juge ceux qu'il y surprendrait. Cet ordre ne pouvait regarder que ces malheureux qui se nourrissent de vols et de brigandages, et qui viendraient piller ou assassiner.

MARCELLIN. — Ah ! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont, pour subsister, que les secours des autres ; et il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. DE BEAUVAL. — Très bien, mon fils, car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge et n'a pas dérobé effectivement ces épis à mes gerbes ?

MARCELLIN. — Non, mon cher papa, c'est impossible.

M. DE BEAUVAL. — Pourquoi cela serait-il impossible ? As-tu pris des éclaircissements ? Sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, et dans quel dessein elles sont venues ici ?

MARCELLIN. — Ah ! si vous l'aviez seulement vue ! si vous l'aviez seulement entendue ! son langage, sa figure, ses larmes !... Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'une poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage ? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance ?

M. DE BEAUVAL. — Embrasse-moi, mon fils ; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres et Dieu te bénira comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentiments, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice, et, si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, et non pas la nôtre.

MARCELLIN. — Mais, mon cher papa, il n'est guère prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. DE BEAUVAL. — Tu aurais raison, mon fils, si je lui avais laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagère, à laquelle il est facile de remédier ; et cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai dans mon bailli un homme plein de lumières, de droiture et de noblesse dans les sentiments. Il m'a rendu un témoignage favorable de la petite fille et de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village ; et il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très honnête femme.

MARCELLIN. — Mais si Hubert avait battu la petite fille, comme il l'en a menacée ?

M. DE BEAUVAL. — Il ne se serait jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendrait en faute ; et il suit à la rigueur les ordres que je lui donne.

MARCELLIN. — Ah ! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCÈNE VIII

M. DE BEAUVAL, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE

MARCELLIN, courant avec la corbeille vers Émilie. — Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi.

ÉMILIE. — Oh ! ma chère corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit Monsieur ! (Elle aperçoit M. de Beauval.) Qui est ce monsieur-là ?

HENRIETTE, courant vers son père et lui sautant au cou. — C'est notre bon papa.

MARCELLIN, à Émilie. — Oh ! c'est un bon père, je t'assure ; tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui (En s'avançant.) Il a bien rabroué le vieux père Hubert, pour t'avoir maltraitée.

ÉMILIE s'avance timidement vers M. de Beauval et lui baise la main. — Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ? Oh ! que vous avez de braves enfants !

M. DE BEAUVAL. — Marcellin a raison ; en la voyant, on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

ÉMILIE, bas à Marcellin et à Henriette. — Est-ce que j'aurais fâché votre papa ? il parle tout seul...

M. DE BEAUVAL, qui l'a entendue. — Non, ma chère fille. Si mes enfants ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paraisses mériter.

HENRIETTE. — Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! si vous aviez vu sa mère !

M. DE BEAUVAL. — Qui est ta mère, mon enfant ? qui vous a engagées à venir dans ma terre, et quelles ressources avez-vous pour vivre ?

ÉMILIE. — Nous vivons... Ah ! grand Dieu, je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour et quelquefois la nuit à coudre et à filer, pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère ; elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas ! mon apprentissage ne m'a pas trop bien réussi.

MARCELLIN, bas, à Émilie. — Pas si mal que tu penses. Ma sœur et moi, nous voulons obtenir de mon papa qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. DE BEAUVAL. — Mais où demeuriez-vous auparavant ?

ÉMILIE. — Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y était trop chère ; la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, et lui offrit un logement pour rien.

M. DE BEAUVAL, à part. — Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! (A Émilie.) Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

MARCELLIN. — Je gagerais bien que ce n'est pas un paysan.

HENRIETTE. — Je le parierais aussi, surtout depuis que j'ai vu sa mère.

ÉMILIE, embarrassée. — Mon père ?... je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il était mort quand je suis née. Ah ! s'il vivait encore !

M. DE BEAUVAL. Et tu ne sais pas qui il était ? comment il s'appelait ?

ÉMILIE. — Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. DE BEAUVAL. — Ne pourrais-je pas lui parler ?

HENRIETTE. — Oh ! oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. DE BEAUVAL. — Et qui t'a élevée ?

ÉMILIE. — Elle seule, Monsieur. Elle m'a appris à lire et à écrire. Elle m'instruit dans ma religion et me donne quelques leçons de dessin.

M. DE BEAUVAL. — De dessin ? Je n'en doute plus, c'est un rejeton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont réduite à l'indigence.

HENRIETTE. — Ah ! la voici qui vient.

MARCELLIN. — Est-ce elle ?

M. DE BEAUVAL, à part. — Je brûle d'éclaircir ce mystère. Cette enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler...

SCÈNE IX

M. DE BEAUVAL, MADAME DE JOINVILLE, MARCELLIN, HENRIETTE, ÉMILIE

ÉMILIE, courant au-devant de sa mère, qui paraît embarrassée en voyant M. de Beauval. — Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfants qui nous montrent tant d'amitié, et il est bon, aussi bon que ses

enfants. (Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, et l'entraîne vers son père.)

HENRIETTE. — Oh ! notre bon papa est instruit de tout.

MADAME DE JOINVILLE. — J'ose me flatter, Monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Émilie.

M. DE BEAUVAL. — On n'a besoin, Madame, que de vous voir, vous et votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

MARCELLIN. — Elle s'appelle Émilie. Oh ! mon papa, on voit bien qu'elle n'était pas née pour glaner.

MADAME DE JOINVILLE. — La nécessité impose quelquefois des lois cruelles ; et, pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant...

M. DE BEAUVAL. — On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserais-je vous demander, Madame, qui vous êtes ?

HENRIETTE. — Elle s'appelle madame Laborie.

MADAME DE JOINVILLE. — Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans lequel vous me voyez descendue. Cependant je voudrais (Elle regarde les enfants.) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement ; mais si mon nom était connu, je craindrais de trouver parmi les gens du peuple des âmes peu généreuses qui se feraient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

MARCELLIN. — Eh bien, je n'écouterai point.

HENRIETTE. — Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure, et, qui que vous soyez, Émilie sera toujours ma bonne amie.

M. DE BEAUVAL. — Croyez, Madame, que je ne vous aurais pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, et si je n'étais pas dans la résolution de réparer les injustices du sort.

MADAME DE JOINVILLE. — Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une dame de condition, en qualité de demoiselle de compagnie. Il y a huit ans que je fis

connaissance avec M. de Joinville, lieutenant-colonel de cavalerie, qui était venu passer quelques mois dans la capitale.

M. DE BEAUVAL, *avec transport.* — Joinville ! Joinville !

MADAME DE JOINVILLE. — Il prit de l'inclination pour moi ; ses vertus m'avaient prévenue en sa faveur, je lui donnai ma main ; et, quelques jours après notre mariage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédait en Provence.

M. DE BEAUVAL. — Oh ! c'est lui ! c'est lui ! je retrouve tous ses traits dans la figure de cette enfant !...

MADAME DE JOINVILLE. — Que dites-vous, Monsieur ?



M. DE BEAUVAL. — Poursuivez, Madame, je vous en conjure.

MADAME DE JOINVILLE. — J'abrégerai autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas ! les fatigues de la guerre avaient altéré la santé de mon époux ; et une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (Elle laisse couler des larmes.)

HENRIETTE, à Émilie. — Pauvre enfant ! tu as été orpheline bien jeune.

ÉMILIE. — Hélas ! même avant d'être née.

MADAME DE JOINVILLE. — Il me laissa enceinte de cette enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussitôt que les frères de mon mari, gens durs et intéressés, virent qu'il n'y avait point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs ; et, comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille et pour moi.

M. DE BEAUVAL. — Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique et ne put vous suffire longtemps.

MADAME DE JOINVILLE. — Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un léger douaire que je me flattais d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de mon ancienne bienfaitrice. J'appris à mon arrivée que cette dame venait de mourir. Je n'eus pour lors d'autre ressource que de vendre ce qui me restait de mes bijoux et de mes habits et de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre pour y vivre inconnue. Il y a quelque temps que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avais connue autrefois, et qui demeure dans ce village.

HENRIETTE. — Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

MADAME DE JOINVILLE. — Elle avait servi chez la dame dont je vous ai parlé. Je lui avais donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation ; elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrais vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité ; et, comme elle n'a personne

pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterais à sa mort de sa petite chaumière. Vous voyez...

M. DE BEAUVAL. — C'en est assez, Madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

MADAME DE JOINVILLE. — Comment, Monsieur, est-ce que vous l'auriez connu ?

MARCELLIN. — Le père de cette bonne Émilie?

HENRIETTE. — O ma chère Émilie ! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi ! tu pleures ?

ÉMILIE. — Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir.

M. DE BEAUVAL. — C'est à lui que je dois la vie ; quel bonheur pour moi de pouvoir reconnaître ce bienfait envers son épouse et son enfant ! J'ai servi sous lui pendant la dernière guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étais épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avait le sabre levé sur ma tête. C'en était fait de moi, si mon digne lieutenant-colonel ne m'eût sauvé en se précipitant sur lui.

MADAME DE JOINVILLE. — Je le reconnais bien à ces traits ; il était aussi brave que généreux.

M. DE BEAUVAL. — Quelques jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fûmes enveloppés et forcés de nous rendre après une longue résistance. Mes équipages avaient été pillés. J'étais dénué d'habits et d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort et me fit recommander au général ennemi. J'obtins, grâce à lui, tous les secours dont j'avais besoin dans le traitement d'une blessure profonde que j'avais reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir ; et lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le temps de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussitôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposais à voler dans ses bras lorsque j'appris qu'il ne vivait plus. Que j'étais loin de penser que son épouse et sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

MADAME DE JOINVILLE. — Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici?

MARCELLIN. — Quoi! ton père a sauvé la vie au nôtre!

HENRIETTE. — Combien nous devons t'aimer!

M. DE BEAUVAL. — Viens, mon Émilie! tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfants ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donné à votre aimable fille (Émilie s'avance vers lui et lui baise la main.) me fait voir, Madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires pour que vous n'ayez plus à craindre une seconde fois les coups imprévus de la fortune. (A Émilie, qui lui tient toujours la main.) Oui, ma chère fille, je ne mettrai plus de différence entre toi et mes enfants. Tu es la vivante image de ton généreux père, et tu es aussi digne de ma tendresse qu'il l'était de ma reconnaissance.



MADAME DE JOINVILLE, saisissant avec transport la main de M. de Beauval. — Comment pourrai-je répondre à tant de bienfaits, Monsieur? Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

HENRIETTE, l'embrassant. — O ma nouvelle maman! vous serez donc toujours auprès de nous avec Émilie? Vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir!

MARCELLIN. — Oui, Émilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi!

MADAME DE JOINVILLE. — Mon cher petit troupeau! de quelle joie vous remplissez mon âme! Au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois! Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins et pour la tendresse. (A M. de Beauval.) Permettez-vous, Monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite? Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. DE BEAUVAL. — Rien de plus juste, Madame; et moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

HENRIETTE. — Mon papa, me permettez-vous de suivre Émilie et ma nouvelle maman?

MARCELLIN. — Et moi aussi, je voudrais bien aller avec elles.

M. DE BEAUVAL. — Je le veux bien, mes enfants. Vous ramènerez ensuite au château Madame de Joinville et sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

MARCELLIN, à Émilie, qui veut emporter la corbeille. — Non, Émilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

ÉMILIE. — Ah ! Monsieur pour rien au monde je ne donnerais cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie et notre bien-être. Non, ma chère petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi. (Elle la relève et s'en charge avec beaucoup de peine.)

HENRIETTE. — Du moins ôtes-en les épis, elle sera plus légère.

ÉMILIE. — Non, non. Ces épis sont à moi ; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoi qu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. DE BEAUVAL. — Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; et, dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

MADAME DE JOINVILLE. — Que le ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfants !



La Levrette et la Bague

PERSONNAGES

M. DE CALVIÈRES.
SÉRAPHINE, sa fille.
EUSTACHE, son fils.

LÉON, } amis d'Eustache.
RUFIN, }

La scène est dans l'appartement des enfants de M. de Calvières

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SÉRAPHINE, seule

Ah! ma chère Diane, je ne saurais plus sans toi faire un seul point de broderie. C'était là, dans cette petite corbeille, que tu étais couchée à mon côté, pendant mon travail. Quelle joie pour nous deux, lorsque tu te réveillais! Tu courais, en secouant ton grelot, sous le sofa, sous les chaises et sous la table; puis tu sautais de fauteuil en fauteuil. Combien tu paraissais heureuse, quand je te prenais dans mes bras! comme tu me léchais les mains et les joues! Comme tu me caressais! Oh! quel chagrin ce serait pour moi de ne plus te revoir! Ce n'est pas ma faute; c'est cet étourdi...

SCÈNE II

SÉRAPHINE, EUSTACHE

EUSTACHE, qui a entendu les derniers mots. — Je vois qu'il est ici question de moi.

SÉRAPHINE. — Et de qui serait-ce donc? si tu ne t'étais pas obstiné à la prendre hier en sortant, elle ne serait pas perdue.



EUSTACHE. — Cela est vrai, et j'en souffre bien autant que toi. Mais que puis-je y faire à présent?

SÉRAPHINE. — Ne t'avais-je pas prié de me la laisser? mais tu ne pouvais faire un pas sans l'avoir sur tes talons.

EUSTACHE. — J'en conviens. J'avais tant de plaisir lorsqu'elle m'accompagnait, quand je la voyais aller tantôt devant, tantôt derrière moi! Quelquefois elle s'échappait, comme si je la poursuivais; puis elle revenait de toutes ses jambes se jeter en caracolant dans les miennes.

SÉRAPHINE. — Tu devais donc y faire plus d'attention.

EUSTACHE. — Oui, je l'aurais dû. Mais, comme elle était accoutumée à s'éloigner et à revenir d'elle-même sans que j'eusse besoin de l'appeler, je croyais...

SÉRAPHINE. — Tu croyais !... Tu ne doutes jamais de rien, et voilà pourquoi Diane est perdue.

EUSTACHE. — Une autre fois, ma sœur, je te promets...

SÉRAPHINE. — Oui, une autre fois, quand nous n'avons plus rien à perdre. Je n'ai pu dormir un quart d'heure tranquille de toute la nuit. Je n'ai fait que rêver à elle. Il me semblait l'entendre m'appeler de loin en jappant. Je courais du côté d'où paraissaient venir ses cris. Je me réveillais, et je me trouvais seule. Ah ! je suis sûre qu'elle est aussi bien triste de son côté.

EUSTACHE. — Cela me fait doublement de la peine, ma petite sœur, en voyant tes regrets. Si je pouvais la ravoir pour tout ce que je possède !

SÉRAPHINE. — Tu m'affliges encore plus. Mais ne sais-tu pas au moins dans quel endroit tu l'as égarée? On pourrait s'informer chez toutes les personnes du quartier.

EUSTACHE. — Je parierais qu'elle m'a suivie jusque dans notre rue, et même tout près de la maison. Comme elle va furetant dans toutes les allées, il faut qu'on l'ait retenue en fermant la porte sur elle.

SÉRAPHINE. — Oui, je crois que cela est comme tu dis ; car elle serait revenue à son gîte. Elle en sait bien le chemin.

EUSTACHE. — Léon, qui était alors avec moi, m'a protesté qu'il l'avait vue un instant avant qu'elle ne se perdît. C'est lui qui en est cause. Il faisait de si drôles de polissonneries, que j'ai oublié un moment de prendre garde à Diane.

SÉRAPHINE. — Il aurait bien dû au moins t'aider à la chercher !

EUSTACHE. — C'est ce qu'il a fait aussi tout hier au soir, et encore aujourd'hui de bonne heure. Nous avons parcouru toutes les places et tous les carrefours. Nous avons visité la halle et tous les marchés. Nous sommes allés chez tous nos amis, chez tous les gens de notre connaissance, nous n'en avons eu aucunes nouvelles. Je n'ose te regarder, ma sœur. Tu dois être bien en colère contre moi.

SÉRAPHINE, lui tendant la main. — Je ne suis plus fâchée ; ton intention n'était pas de me faire de la peine ; et tu es toi-même si affligé ! Mais j'entends quelqu'un sur l'escalier. Vois qui c'est.

SCÈNE III

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON

LÉON, ouvrant la porte. — C'est moi, c'est moi, mon ami. Bonjour, mademoiselle Séraphine.

SÉRAPHINE. — Bonjour, monsieur Léon.

LÉON. — Je suis à la piste de Diane, et j'espère bientôt...

SÉRAPHINE. — Que dites-vous ? La retrouver ?

LÉON. — Écoutez un peu. Vous savez cette vieille qui est au coin de la rue, et qui vend du pain d'épice et des marrons ?

SÉRAPHINE. — Comment ! elle a ma chienne ?

LÉON. — Non, non ; c'est une honnête femme, et la meilleure de mes amies. Tu sais bien, Eustache, que Diane voulait aussi, l'autre jour, faire connaissance avec elle, en mettant les deux pattes de devant sur sa table et en flairant ses biscuits ?

EUSTACHE. — Hélas ! oui. Cette gentillesse ne lui réussit guère. Elle n'y gagna qu'un bon coup de gant fourré sur le museau.

SÉRAPHINE. — Laissons cela. Achevez, achevez, monsieur Léon.

LÉON. — Eh bien, tout à l'heure, en allant déjeuner à sa boutique, je lui ai raconté notre malheur. « Quoi ! m'a-t-elle dit, cette petite doguine ?... »

SÉRAPHINE. — Doguine, monsieur Léon ? N'appelez pas ainsi ma Diane ; j'aimerais mieux ne pas en entendre parler.

LÉON. — Je ne fais que vous rapporter ses paroles. « Cette petite doguine, m'a-t-elle dit, qui appartient à ce joli petit monsieur qui est de vos amis ? — Oui, lui ai-je répondu. — Eh bien, a-t-elle repris, vous connaissez un autre petit monsieur, qui demeure là-bas à ce grand balcon ? C'est lui qui l'a détournée. »

EUSTACHE. — Comment ! ce serait Rufin ?

LÉON. — Ne te souviens-tu pas qu'il était arrêté hier à la boutique de cette vieille, lorsque nous passâmes, et qu'il ne fit pas semblant de nous voir, de peur d'être obligé de nous offrir de ses marrons ?

EUSTACHE. — Cela est vrai ; je me le rappelle à présent.

LÉON. — Eh bien, lorsque nous fûmes éloignés de quelques pas, il appela Diane, qui nous suivait, lui présenta un marron, dans lequel il avait mordu, et lorsque la pauvre bête ne songeait qu'à se régaler, il la saisit, la serra sous son bras et l'emporta à sa maison. C'est la bonne femme qui m'a dit tout ce manège.

SÉRAPHINE. — Oh ! le méchant ! Mais enfin, nous savons où elle est. Mon frère, tu n'as qu'à y aller tout de suite.

LÉON. — Je crains bien qu'il ne l'y trouve plus. Rufin ne l'a prise que pour la vendre, comme il fait de ses livres et de tout ce qu'il peut attraper chez son père. Il est capable de tout. Nous avons joué l'autre jour à la paume ; il a triché.

EUSTACHE. — Que me dis-tu ? J'y cours à l'instant.

LÉON. — Tu ne le trouverais pas chez lui. J'en viens : il était sorti.

SÉRAPHINE. — Il a peut-être fait dire qu'il n'y était pas.

LÉON. — Non ; j'ai parcouru toute la maison. J'ai dit à une servante que j'étais venu proposer à son maître une revanche qu'il me doit à la paume, et que j'allais l'attendre chez vous.

SÉRAPHINE. — Il n'oserait jamais se présenter devant nos yeux, s'il est vrai qu'il ait pris Diane.

LÉON. — Oh ! vous ne connaissez pas son effronterie. Il viendra tout exprès pour détourner les soupçons ; mais je vais vous le démasquer.

SÉRAPHINE. — Il faut agir avec prudence et le questionner adroitement pour lui faire avouer son secret.

LÉON. — Tenez, toute l'adresse est de lui faire voir, au premier mot, qu'il est un fripon et un voleur.

EUSTACHE. — Non, non, mon ami, cela ne servirait qu'à faire une querelle ; et mon papa ne veut pas qu'il y en ait dans sa maison. Des paroles de douceur seront peut-être plus propres à le toucher que des reproches violents.

SÉRAPHINE. — Peut-être aussi ne sait-il pas que la petite chienne nous appartient ?

LÉON. — Bon ! ne la voit-il pas tous les jours sortir avec votre frère ? Il a joué cent fois avec elle, et il la dérobe aujourd'hui pour la vendre. Voilà bien de ses traits.

EUSTACHE. — Chut ! le voici.

SCÈNE IV

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN

RUFIN. — On m'a dit, Léon, que tu étais venu me demander pour une revanche à la paume. Je suis prêt à te la donner. Ah ! bonjour, Eustache. Votre serviteur très humble, Mademoiselle.

SÉRAPHINE. — Vous allez vous divertir, monsieur Rufin, rien ne vous chagrine ; et nous, nous restons ici à nous désoler.

RUFIN. — Quel est donc le sujet de votre peine ?

SÉRAPHINE. — Notre petite levrette, que nous avons perdue !

RUFIN. — Ah ! C'est bien dommage ! Elle était gentille, vraiment. Le corps gris de cendre, la poitrine, les pattes et la queue blanches, avec de petites taches noires par-ci par-là. Elle vaut deux louis comme un liard.

SÉRAPHINE. — Vous vous la remettez si bien ! Ne pourriez-vous pas nous aider à la retrouver ?

RUFIN. — Est-ce que je suis inspecteur des chiens ? ou m'avez-vous donné le vôtre à garder ?

EUSTACHE. — Ma sœur n'a pas voulu te fâcher, mon ami.

SÉRAPHINE. — Mon Dieu, non. Ce n'était qu'une question d'amitié. Vous demeurez dans notre voisinage. C'est ici tout près qu'elle s'est perdue. J'ai pensé que vous auriez pu nous en donner des nouvelles.

LÉON. — Certainement, on ne pouvait pas mieux s'adresser.

RUFIN. — Que voulez-vous dire par là, monsieur Léon ?

LÉON. — Ce que vous devez entendre encore mieux que moi-même, quoique je sois parfaitement instruit.

RUFIN. — Si ce n'était par considération pour mademoiselle...

LÉON. — Rendez-lui grâces vous-même de ce que je ne vous châtie point de votre impudence !

EUSTACHE, écartant Léon. — Doucement donc, mon ami, ou notre chienne est perdue.

SÉRAPHINE, retenant Rufin. — Si, comme vous le dites, vous avez quelque considération pour moi, monsieur Rufin, faites-moi la grâce de m'écouter attentivement et de me répondre par un oui ou un non.



LÉON. — Et sans barguigner.

SÉRAPHINE. — N'avez-vous point notre levrette ? ou ne savez-vous pas où elle est ?

RUFIN, déconcerté. — Moi, moi ?... votre levrette ?...

LÉON. — Vous vous troublez, vous l'avez ! Aussi bien j'en sais toutes les circonstances. Vous l'avez prise en traître, en l'affriandant d'un marron.

RUFIN. — Qui vous a dit cela ?

LÉON. — Qui vous a vu faire.

SÉRAPHINE. — Je vous le demande en grâce, monsieur Rufin, cela est-il vrai ou faux ?

RUFIN. — Et quand j'aurais régalé votre chienne de marrons, quand je l'aurais prise un moment pour la caresser, s'ensuit-il que je l'aie ou que je sache ce qu'elle est devenue ?

SÉRAPHINE. — Nous ne le disons pas non plus. Nous vous demandons seulement si vous ne savez pas où elle est dans ce moment-ci.

EUSTACHE. — Ou si, par espièglerie, tu ne l'aurais pas gardée cette nuit chez toi, pour nous mettre un peu en peine et nous causer ensuite le plus grand plaisir ?

RUFIN. — Est-ce que vous prenez ma maison pour une auberge de chiens ?

LÉON. — Il faut être bien effronté !...

RUFIN. — Ce n'est pas à vous que j'ai affaire. Soyez, tant qu'il vous plaira, l'avocat des levrettes, je n'ai rien à vous répondre.

LÉON. — Parce que je vous ai confondu.

SÉRAPHINE. — Doucement, monsieur Léon ; il faut que vous vous soyez trompé. Je ne puis soupçonner M. Rufin de tant de bassesse, que, s'il avait trouvé notre chienne, il voulût la garder.

EUSTACHE. — S'il avait perdu quelque chose et que je puisse lui en donner des indices, je me ferais une joie de les lui procurer. Ainsi il ne doit pas s'offenser de nos questions.

RUFIN. — J'en suis très offensé, et je vais m'en plaindre à votre père.

LÉON. — Venez plutôt chez la marchande de marrons, qui vous accuse. Je vous y accompagne.

RUFIN. — C'est bon à vous d'en croire les caquets de femmes du peuple, et non à moi.

LÉON. — Les femmes du peuple ont des yeux et des oreilles ; et, tant qu'il s'agira d'honnêteté, je m'en rapporterai plutôt à elles qu'à vous.

RUFIN. — Je ne souffrirai pas cette insulte, et vous me la payerez. (Il sort.)

SCÈNE V

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON

LÉON. — Voilà un menteur bien impudent ! Je gagerais ma tête qu'il a la chienne. N'avez-vous pas vu comme il avait l'air embarrassé quand je lui ai dit positivement qu'il l'avait ?

SÉRAPHINE. — Je ne puis le croire encore ; ce serait aussi trop coquin.

LÉON. — Vous ne pouvez le croire, parce que vous avez une âme si belle ; mais, de sa part, je crois toutes les noirceurs.

SÉRAPHINE. — Je conviendrai toujours qu'il est bien grossier de n'avoir pas répondu poliment à nos questions.

LÉON. — Si vous n'aviez pas été là, je l'aurais un peu secoué par les oreilles.

EUSTACHE. — Bon ! il est plus grand que toi de toute la tête.

LÉON. — Quand il le serait deux fois plus ; je parie qu'il est sans courage. N'avez-vous pas observé qu'il devenait plus impudent à mesure que nous étions plus polis, et qu'il prenait un ton plus honnête à mesure que je lui serrais le bouton ? Mais je vais le suivre, et j'irai lui prendre Diane en quelque endroit qu'il l'ait mise.

SÉRAPHINE. — Votre peine serait inutile, monsieur Léon. Encore une fois, je ne puis le croire. Nous demeurons trop près l'un de l'autre pour qu'il ait pu espérer de nous cacher son vol.

EUSTACHE. — Pourvu qu'il n'aille pas la tuer, s'il l'a prise, de peur d'être convaincu de mensonge !

LÉON. — Il ne la tuera pas, mon ami ; c'est pour la vendre qu'il l'a dérobée.

SÉRAPHINE. — Oh ! mon Dieu ! quelle idée avez-vous donc de lui ?

LÉON. — Celle que je dois avoir ; et je vais vous en convaincre. (Il sort.)

SCÈNE VI

SÉRAPHINE, EUSTACHE

EUSTACHE. — Léon prend aussi trop vivement les choses. Il fait une grande bataille du moindre différend. S'ils ont à se chamailler, je suis bien aise que ce ne soit pas ici.

SÉRAPHINE. — Nous aurions été joliment tancés par notre papa ! Léon a, je crois, un caractère officieux ; mais je suis fâchée qu'il ait encore plus envie de se venger que de nous servir.

EUSTACHE. — Il ne demande qu'à se fourrer dans toutes les querelles ; et il nous a fait plus de tort que de bien. S'il est vrai que Rufin ait dérobé Diane, il me l'aurait plutôt rendue pour de bonnes paroles que pour des menaces. Mais voici papa.

SCÈNE VII

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE

M. DE CALVIÈRES. — Qu'avez-vous donc fait à Rufin ? Il est venu tout échauffé me trouver dans mon appartement. Il se plaint beaucoup de vous, et surtout

de Léon. Il dit que vous l'accusez de vous avoir dérobé Diane. Est-ce qu'elle est perdue ?

EUSTACHE. — Hélas ! oui, mon papa. Je n'ai pas voulu vous le dire parce que j'espérais à chaque instant la retrouver. C'est moi qui l'ai égarée hier au soir.

SÉRAPHINE. — Ah ! vous ne sauriez imaginer combien je la regrette ! J'ai pleuré toute la nuit de ne pas la sentir à mes côtés.

M. DE CALVIÈRES. — Heureusement, ce n'est qu'un chien. On fait tous les jours, dans la vie, des pertes plus importantes. Il faut s'accoutumer de bonne heure à les soutenir. Mais toi (à Eustache), que n'y faisais-tu plus d'attention ?

EUSTACHE. — Vous avez raison, mon papa, c'est ma faute. J'aurais dû la laisser à la maison ou ne pas la perdre de vue, puisque je m'en chargeais. Cela me fait surtout de la peine par rapport à ma sœur, parce que Diane lui appartenait encore plus qu'à moi.



SÉRAPHINE. — Oh ! je ne saurais en prendre de l'humeur contre mon frère. Je lui ai fait quelquefois de la peine sans le vouloir, et il me l'a pardonné.

M. DE CALVIÈRES. — Embrasse-moi, ma fille. J'aime à voir que tu sais supporter un malheur avec courage ; mais j'aime bien plus encore à te voir, dans tes chagrins, sans aigreur contre celui qui te les cause.

SÉRAPHINE. — Mon pauvre frère est assez puni de sa négligence. Diane lui était aussi chère qu'à moi ; elle faisait tous ses plaisirs. Il a encore de plus le regret de causer ma peine.

M. DE CALVIÈRES. — Conservez toujours ces sentiments l'un pour l'autre, mes chers enfants. Prenez-les pour tous vos semblables ; ils sont aussi vos frères. Je connais des personnes qui, pour une pareille bagatelle, auraient chassé un honnête domestique de leur maison.

SÉRAPHINE. — Oh ! que le ciel m'en préserve ! Préférer un chien à un domestique, une créature sans raison à une personne de notre espèce !

M. DE CALVIÈRES. — Pourquoi tous les hommes ne font-ils, comme toi, ma chère fille, cette différence ? On n'en verrait pas qui aimeraient mieux voir souffrir la faim et le froid à un pauvre enfant qu'à leur chien favori ; qui pleurent sur une indisposition de leur épagneul, et qui voient sans pitié le sort d'un malheureux orphelin abandonné de toute la nature.

SÉRAPHINE. — Oh ! mon papa !

M. DE CALVIÈRES. — En récompense du sentiment qui t'arrache ce soupir généreux, je te promets, ma fille, une chienne aussi jolie que celle que tu as perdue, si tu as le malheur de ne pas la retrouver.

SÉRAPHINE. — Non, mon papa, je vous en remercie. J'ai trop souffert de la perte de Diane. Si elle ne revient pas, je n'en veux plus d'autre. Je ne veux pas m'exposer davantage aux mêmes chagrins.

M. DE CALVIÈRES. — Tu vas trop loin, ma chère Séraphine. Nous devrions donc renoncer au plus doux plaisir de la vie, en craignant de nous choisir un ami, parce que la mort ou l'absence pourrait un jour nous en séparer ? Si tu compares le plaisir que Diane, depuis qu'elle est née, t'a fait sentir par son attachement, avec le chagrin passager que te cause sa perte, tu verras que le premier excède de beaucoup le second. Rien n'est plus naturel que de prendre de l'attachement pour une charmante petite bête comme Diane, et ce serait même de ta part un trait d'ingratitude...

SÉRAPHINE. — Oui, si je cessais de penser à elle, parce qu'elle n'est plus là pour me caresser.

M. DE CALVIÈRES. — Ce qui me console un peu dans ce malheur, c'est la force que tu dois en retirer, pour en soutenir, s'il le faut, de plus grands. Tout ce que nous possédons sur la terre peut échapper de nos mains avec la même rapidité ; et il est sage de s'accoutumer de bonne heure aux privations les plus sensibles. Mais, pour en revenir à notre premier sujet, vous avez donc maltraité Rufin ?

SÉRAPHINE. — Ce n'est pas nous, mon papa : nous ne lui avons parlé qu'avec douceur. C'est Léon qui l'a poussé un peu vivement.

M. DE CALVIÈRES. — Et quelle a été sa réponse ?

EUSTACHE. — Il s'est assez mal défendu. Il a été même tout décontenancé à la première question.

SÉRAPHINE. — Mais vous, mon papa, croyez-vous qu'il pût être assez effronté pour nier d'avoir pris ma levrette, s'il l'a effectivement dérobée ?

M. DE CALVIÈRES. — Je ne puis rien affirmer là-dessus ; cependant ce trouble ne vient pas d'une conscience bien pure. Au reste, pour n'avoir rien à nous reprocher au sujet de Diane, il faut la réclamer, dès demain, dans les annonces publiques.

EUSTACHE. — Mais, mon papa, si elle est réellement en son pouvoir, ce soin devient inutile.

M. DE CALVIÈRES. — Il peut ne pas l'être. Un chien demande à être nourri, et ce n'est pas un animal si petit et si tranquille, qu'on puisse le cacher aux yeux de tout le monde. Il se trouvera peut-être dans sa maison quelqu'un d'assez honnête pour nous en donner des nouvelles. Je ne veux faire aucune démarche auprès de son père ; je connais trop sa grossièreté. D'ailleurs, il est piqué contre moi de ce que je vous ai défendu une liaison étroite avec son fils. Il faut attendre l'effet de nos réclamations.

SÉRAPHINE. — J'en espérerais quelque chose, si je pouvais promettre une récompense à celui qui me rapporterait la chienne.

M. DE CALVIÈRES. — C'est moi qui me charge de ce point. Viens, Eustache, je vais dans mon cabinet dresser le signalement de Diane, et tu le porteras au bureau des *Petites Affiches*.

SÉRAPHINE. — Oh ! quelle joie ce serait pour la pauvre petite bête et pour moi de nous revoir !

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

EUSTACHE, puis SÉRAPHINE

EUSTACHE, entrant dans le salon et sautant de joie. — Ma sœur ! ma sœur !

SÉRAPHINE, accourant d'un autre côté. — Qu'est-ce donc ? Te voilà bien joyeux ! Est-ce que Diane est retrouvée ?

EUSTACHE. — Diane ? Oh ! je suis bien plus heureux ! Tiens, regarde ce que j'ai trouvé au coin de notre porte.

(Il lui donne un étui de bague.)



SÉRAPHINE, ouvrant l'étui. — Oh ! la belle bague ! Mais la pierre du milieu, où est-elle ?

EUSTACHE. — Elle s'était apparemment détachée. La voici dans un papier. Regarde ce diamant au grand jour. Vois comme il brille ! Celui de mon papa n'est pas si gros.

SÉRAPHINE. — Je plains bien celui qui l'a perdu !

EUSTACHE. — C'est encore plus triste que de perdre une levrette.

SÉRAPHINE. — Oh ! je ne sais pas. Ma petite Diane était si jolie ! Elle nous aimait tant ! Nous l'avions vue naître. Ah ! quand je pense à la joie que nous avions de la voir profiter

tous les jours, de lui faire des caresses, de recevoir les siennes! la plus belle bague à mon doigt ne m'aurait jamais donné tant de plaisir.

EUSTACHE. — Mais, de cette bague, tu pourrais acheter cent levrettes comme elle.

SÉRAPHINE. — Ce ne serait pas la mienne. Celui qui a perdu la bague en a d'autres, peut-être; et moi, je n'avais que ma Diane. Je suis bien plus à plaindre que lui.

EUSTACHE. — Elle doit appartenir à un homme riche. Les pauvres n'ont pas de ces bijoux.

SÉRAPHINE. — Cependant, si c'était un malheureux domestique qui l'eût perdue en la portant au joaillier! Si c'était le joaillier lui-même! Le diamant détaché me le fait craindre. Quel malheur ce serait pour ces honnêtes gens!

EUSTACHE. — Tu as raison. Tiens, me voilà à présent tout fâché de ma trouvaille. Il faut aller consulter notre papa. Bon! le voici qui vient.

SCÈNE II

M. DE CALVIÈRES, EUSTACHE, SÉRAPHINE

M. DE CALVIÈRES. — Eh bien, l'article de ta chienne sera-t-il dans les *Affiches* de demain?

EUSTACHE. — Mon papa, je ne suis pas encore allé au bureau. Voyez ce qui m'a retenu, c'est une bague que j'ai trouvée. (Il lui donne l'étui.)

M. DE CALVIÈRES. — Voilà un superbe diamant!

EUSTACHE. — N'est-il pas vrai? Il vaut bien la peine qu'on oublie un moment une petite chienne.

M. DE CALVIÈRES. — Oui, s'il t'appartenait. Est-ce que tu te proposes de le garder?

EUSTACHE. — Mais, si personne ne le réclame?

M. DE CALVIÈRES. — Quelqu'un te l'a-t-il vu ramasser?

EUSTACHE. — Non, mon papa.

SÉRAPHINE. — Pour moi, je n'aurais pas de repos avant de savoir à qui il appartient.

EUSTACHE. — Que le maître se montre, la bague ne restera pas sûrement entre mes mains. Fi donc! ce serait comme si je l'avais volée. Il faut rendre à chacun ce qui est à lui.

M. DE CALVIÈRES. — Tu ne seras peut-être pas alors si joyeux?

EUSTACHE. — Pourquoi donc, mon papa? Je vous avouerai que je n'ai d'abord pensé qu'à mon bonheur de trouver un si beau bijou. Je le regardais déjà comme mon bien. Mais ma sœur m'a fait sentir quelle devait être la peine de celui qui l'a perdu. Je me réjouirais bien plus encore de finir son chagrin que de garder cette bague, qui me ferait rougir toutes les fois que j'y jetterais les yeux.

SÉRAPHINE. — Il y a tant de plaisir à soulager ceux qui souffrent! Aussi je ne puis me figurer que Rufin, ou quelque autre, soit assez méchant pour retenir ma Diane, quand il saura combien je la regrette.

M. DE CALVIÈRES, les embrassant. — Ames pures et innocentes! O mes enfants! combien je me réjouis d'être votre père! Nourrissez et fortifiez tous les jours dans vos cœurs ces sentiments généreux. Ils feront votre bonheur et celui de vos semblables.

SÉRAPHINE. — Vous nous en donnez l'exemple, mon papa, comment pourrions-nous sentir différemment?

EUSTACHE. — Oh! je vais montrer ma trouvaille à tout le monde; et je cours faire annoncer tout à la fois dans les *Affiches* que nous avons perdu une levrette et trouvé une bague.

M. DE CALVIÈRES. — Doucement, mon fils; il y a des précautions à prendre. Il pourrait se trouver des gens qui voulussent s'approprier la bague sans qu'elle leur appartînt.

SÉRAPHINE. — Oh! je serais aussi fine qu'eux; je leur demanderais d'abord comment elle est faite; et je ne la rendrais qu'à celui qui me le dirait bien exactement.

M. DE CALVIÈRES. — Ce moyen n'est pas encore trop sûr. On peut l'avoir vue au doigt de celui qui l'a perdue, et venir ici avant lui la réclamer.

SÉRAPHINE. — Je vois que vous en savez plus que nous, mon papa.

M. DE CALVIÈRES. — L'objet est d'un assez grand prix pour qu'on fasse toutes les recherches propres à le faire retrouver. Ainsi il faut attendre.

EUSTACHE. — Et si l'on ne songe pas à ce moyen ?

SÉRAPHINE. — Nous y avons pensé pour Diane, on s'en avisera bien pour un diamant.

M. DE CALVIÈRES. — En attendant, je le garde entre mes mains ; et vous, gardez-vous d'en parler à personne au monde.

SCÈNE III

EUSTACHE, SÉRAPHINE

EUSTACHE. — C'est pourtant bien triste de ne pouvoir parler, lorsqu'on a des choses agréables à dire. J'aurais eu tant de plaisir de montrer ma bague à tous les passants !

SÉRAPHINE. — Et pourquoi donc, puisque tu ne peux ni ne veux la garder ? Il n'y a pas grand mérite à trouver au pied d'une borne quelque chose de précieux.

EUSTACHE. — Cela est vrai : mais ce que je dis est bien vrai aussi.

SÉRAPHINE. — On reproche aux femmes de ne savoir pas se taire. Voyons qui de nous deux sera le plus discret.

EUSTACHE. — De peur que mon secret ne cherche à s'échapper, je vais ne m'occuper que de Diane ; et je cours au bureau des *Affiches* donner son portrait.

SÉRAPHINE. — Va, va, mon frère ; et ne perds pas un moment. Mais que nous veut Léon ?

SCÈNE IV

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LEON

LÉON, à Eustache qui veut sortir. — Où vas-tu donc, mon ami ?

EUSTACHE. — J'ai des affaires très pressées.

LÉON. — Oh ! avant de t'en aller, il faut que tu écoutes une histoire que j'ai à te faire. C'est à mourir de rire. (Il rit.) Ha ! ha ! ha ! ha !

EUSTACHE. — Je n'ai pas le temps de m'égayer.

LÉON, le retenant. — Oh ! tu t'égayeras malgré toi. Écoute, écoute seulement. Nous sommes bien vengés !

SÉRAPHINE. — Vengés ? et de qui ?

LÉON. — De Rufin. Il a perdu la bague de son père. (Il rit.) Ha ! ha ! ha ! ha ! (Eustache et Séraphine se regardent d'un air de surprise.)

SÉRAPHINE. — La bague de son père ?

LÉON. — Oui, vous dis-je. Il la lui avait donnée ce matin à porter au joaillier pour remettre le diamant du milieu, qui s'était détaché. (Eustache pousse du coude Séraphine. Elle lui fait signe de se taire.) Il l'avait encore lorsqu'il est venu ici ; mais, comme il s'en est allé en trépignant de colère, l'étui de la bague sera tombé de sa poche dans ses mouvements.

SÉRAPHINE. — Et l'avez-vous vu depuis sa perte ? Quel air a-t-il ?

LÉON. — L'air d'un déterré.

EUSTACHE. — Ah ! ma sœur !

SÉRAPHINE, lui imposant silence. — Écoute donc jusqu'au bout, mon frère. (A Léon.) Son père en est-il instruit ?

LÉON. — Il s'est jeté dans un nouvel embarras par un gros mensonge. Lorsque son père lui a demandé s'il avait remis la bague au joaillier, il lui a répondu effrontément qu'il l'avait remise.

SÉRAPHINE. — Le pauvre malheureux !

LÉON. — Vous le plaignez, je crois ?

EUSTACHE. — Ah ! il est bien digne de pitié !

LÉON. — De pitié ? J'aurais voulu que vous vissiez comme je me moquais de lui.

SÉRAPHINE. — Que trouviez-vous donc là de plaisant ?

LÉON. — Comment ! vous ne le sentez pas ? Il fallait le voir courir de boutique en boutique, pour avoir des nouvelles de sa bague, et s'accrocher à tous les passants. Je le suivais, pour jouir de son embarras. Il revenait à moi : « Ne l'as-tu pas trouvée ? N'en as-tu rien entendu dire ? — Que m'importe ? lui répondis-je, est-ce que je suis le gardien de vos bagues ? — Si tu savais combien elle vaut ! — Tant mieux pour celui qui l'a trouvée. — Et mon père, que dira-t-il ? — C'est d'un bâton qu'il vous parlera. »

SÉRAPHINE. — Fi ! monsieur Léon ! C'est bien cruel de votre part.

LÉON. — Il n'a pas eu plus de compassion pour vous.





EUSTACHE. — Est-ce qu'il faut être méchant, même envers ceux qui le sont ?

LÉON. — Oh ! la vengeance est douce, et je ne sais pas m'attendrir pour ceux qui m'ont offensé. Si j'avais eu le bonheur de trouver sa bague, il ne l'aurait pas de sitôt.

SÉRAPHINE. — Est-ce que vous la garderiez pour vous ?

LÉON. — Oh ! non ; mais je ne la rendrais que lorsque son père l'aurait bien rossé.

EUSTACHE. — Je ne t'aurais jamais cru si méchant, Léon.

SÉRAPHINE. — Et moi, je ne puis le croire, quoique je l'entende de sa propre bouche. Vous vous intéressiez si vivement pour ma pauvre levrette ! Ce n'était donc pas sincère ?

LÉON. — C'était du fond du cœur. Ceux que j'aime, je les aime bien ; mais, en revanche, je hais bien ceux que je hais !

SCÈNE V

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN

LÉON. — Ah ! le voici. (Il rit, en le montrant du doigt.) Ha ! ha ! ha !

RUFIN, pleurant. — Ah ! pour l'amour de Dieu, pardonnez-moi. Je suis le plus méchant, mais aussi le plus malheureux enfant de la terre. Me voilà puni, et bien puni de...

LÉON. — Avez-vous fait des placards pour afficher votre bague ?

RUFIN. — Je n'ose plus paraître devant mon père ; et je ne sais où me cacher.

LÉON. — Je gagerais que la bague est allée s'enfiler à la queue de Diane. Nous les trouverons toutes deux à la fois.

RUFIN. — J'ai mérité vos moqueries ; mais, par pitié...

EUSTACHE. — Tranquillisez-vous, monsieur Rufin, votre bague est ici.

RUFIN, étonné. — Vous l'avez ? vous ? ma bague ? (Lui sautant au cou.) Ah ! mon ami, tu me rends la vie.

LÉON, bas à Séraphine. — Il se moque de lui. C'est bien fait.

RUFIN. — Mais c'est-il bien vrai? Oh! je veux à genoux... Mais non... il faut que vous sachiez auparavant toute ma méchanceté. (Il sort.)

SCÈNE VI

SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON

SÉRAPHINE. — Que veut dire cela? il s'échappe.

EUSTACHE. — Je crains que le pauvre garçon n'ait perdu l'esprit.

LÉON. — C'est pourtant un badinage qui peut te coûter cher. S'il va trouver son père, et que celui-ci vienne te demander la bague.

EUSTACHE. — Crois-tu donc que je veuille la retenir?

LÉON. — Réellement, est-ce que tu l'aurais?

EUSTACHE. — Certainement, je l'ai; autrement je ne l'aurais pas dit. Je l'ai ramassée au coin de notre porte.

LÉON. — Oh! tu es trop bon, en vérité. Il ne méritait pas tant de bonheur. Tu aurais dû au moins le laisser plus longtemps en peine.

SÉRAPHINE. — Comment, monsieur Léon, l'exemple de mon frère ne vous touche pas? Savez-vous bien que vous perdez beaucoup aujourd'hui de son amitié et de la mienne?

SCÈNE VII

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON

M. DE CALVIÈRES. — Que voulait donc Rufin? Je l'ai vu de ma fenêtre entrer ici tout éploré.

SÉRAPHINE. — Le pauvre garçon était à demi mort.

EUSTACHE. — C'est lui qui a perdu la bague que j'ai trouvée. Elle est à son père.

M. DE CALVIÈRES. — Lui avez-vous fait sentir l'indignité de sa conduite envers vous?

LÉON. — Eh! mon Dieu, non, Monsieur! Il n'a pas été seulement ques-

tion de Diane. J'aurais du moins exigé qu'il me la fît retrouver. Il n'aurait pas eu sa bague sans cela.

EUSTACHE. — Ah ! mon cher papa, je n'ai pu prendre cela sur mon cœur. Je voyais Rufin si affligé !

SÉRAPHINE. — Quoique j'aime bien Diane, il m'aurait été impossible de m'en occuper dans ce moment. Je ne sentais que la douleur de ce pauvre malheureux.

M. DE CALVIÈRES. — Vous vous êtes noblement comportés l'un et l'autre. Vous êtes, mes chers enfants, mes bons amis, toute ma joie et tout mon bonheur. Il n'y a que les âmes basses qui puissent insulter au désespoir d'un ennemi accablé. Mais où est donc Rufin ? Pourquoi n'a-t-il pas demandé la bague en s'en allant ?

EUSTACHE. — Il était si transporté de joie. Il ne savait ce qu'il faisait.

SÉRAPHINE. — Il a couru vers la porte, et s'en est allé comme un fou.

EUSTACHE. — O mon papa ! si vous saviez combien je me réjouis de vous voir approuver ma conduite et celle de ma sœur !

M. DE CALVIÈRES. — Pourrais-tu me croire insensible à une action généreuse ?

EUSTACHE. — C'est que vous m'aviez défendu...

M. DE CALVIÈRES. — Je t'avais défendu de parler de la bague indiscrètement ; mais je ne t'avais pas dit de la retenir lorsque celui à qui elle appartient se serait fait connaître.

SCÈNE VIII

M. DE CALVIÈRES, SÉRAPHINE, EUSTACHE, LÉON, RUFIN,
qui porte la levrette sous son bras.

SÉRAPHINE, avec un cri de joie. — Ah ! Diane, ma chère Diane ! (Elle court à elle, la prend sur son sein et la caresse.)

RUFIN. — Vous voyez combien j'étais coupable et combien peu je méritais votre générosité. Oh ! pourriez-vous me pardonner ce vol et mon indigne conduite ? (Apercevant M. de Calvières.) Ah ! Monsieur quel monstre vous avez devant les yeux !

M. DE CALVIÈRES. — On cesse de l'être lorsqu'on reconnaît ses fautes, et qu'on cherche, comme vous faites, à les réparer. Voici la bague de M. votre père.

RUFIN. — Je meurs de honte d'avoir offensé de si braves enfants. Quelle différence entre eux et moi ! Comme je suis méchant, et comme ils sont généreux !

SÉRAPHINE. — Ce n'est qu'une petite espièglerie de votre part, monsieur Rufin, et vous n'auriez pas laissé passer la journée sans me rendre Diane.

RUFIN. — Vous pensez trop bien sur mon compte. Je l'avais cachée dans un grenier, et...

M. DE CALVIÈRES. — Nous ne voulons pas en savoir davantage. C'est assez que vous ayez des remords de ce que vous avez fait : vous voyez, par vous-même, que les mauvaises actions nous font des ennemis de Dieu et des hommes, et qu'elles sont tôt ou tard découvertes. J'ose aussi vous proposer pour modèle la conduite de mes enfants. O généreuses petites créatures ! que j'ai de grâces à rendre à Dieu du présent qu'il m'a fait en vous ! Vous voyez que la plus noble et la plus sûre vengeance est celle des bienfaits, et qu'il n'est rien de si digne d'un grand cœur que de répondre à la méchanceté par de bons offices.

RUFIN. — Ah! je le sens moi-même; et c'est avec une vive et amère douleur. (A Eustache et à Séraphine.) Me pardonnerez-vous jamais?

EUSTACHE, l'embrassant. — Dès ce moment, et de toute mon âme.

SÉRAPHINE, lui tendant la main. — J'ai retrouvé ma Diane; tout est oublié.

RUFIN, à Léon. — Voilà un exemple dont nous serions indignes si nous ne le suivions pas.

LÉON. — Oh! je suis aussi confus que vous; et cette leçon ne sera pas perdue pour moi.

RUFIN. — Je viens d'avouer tout à mon père. Autant il était indigné contre moi, autant il a été touché de votre générosité. Il demande la permission de venir vous remercier dans une heure, et de vous apporter un gage léger de sa reconnaissance.

M. DE CALVIÈRES. — Non, non, qu'il garde ses présents. Mes enfants, pour faire le bien, n'attendent de récompense que d'eux-mêmes. D'ailleurs, rendre à chacun ce qui lui appartient est un devoir rigoureux, et rien de plus.

EUSTACHE. — Combien il est doux de remplir ce devoir! Je me suis fait un ami pour la vie, n'est-il pas vrai, Rufin?

RUFIN. — Si je pouvais répondre à cet honneur! Je vais du moins faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour m'en rendre digne.

LÉON. — Ne me rejetez pas de votre amitié. Je n'étais pas meilleur que Rufin, mais je viens de sentir combien la vengeance peut devenir une noble passion.

SÉRAPHINE, caressant la levrette. — Ah! petite volage! cela t'apprendra, une autre fois, à t'écarter de tes maîtres. Tu as passé une nuit en prison. Avise-t'en encore pour voir... Eh bien, qu'en arriverait-il? Non, non, quoi que tu fasses, je sens bien que je t'aimerai toujours.



Les Étrennes

PERSONNAGES

M. DUFRESNE.
ÉDOUARD, son fils.
VICTORINE, sa fille.
CHARLES, ami d'Édouard.
ALEXIS, jeune orphelin.
COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXIS, CHARLES

ALEXIS. — Eh quoi ! de si bonne heure ici, monsieur Charles ?

CHARLES. — Ah ! c'est vous que je cherchais, Alexis.

ALEXIS. — Moi, Monsieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES. — Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS. — O mon Dieu, que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contents.

CHARLES. — Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine ?

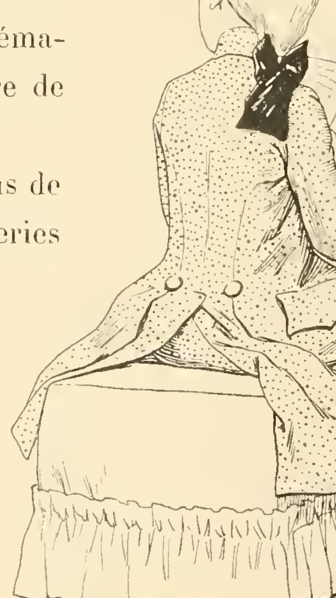
ALEXIS. — Il est vrai que nous devons tout à ses bontés. Il continue sur

nous l'amitié qu'il avait pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Édouard que je le tiens. Il avait été acheté pour lui, son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons, pour ma sœur; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES. — C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

ALEXIS. — Oh! sûrement. Son papa est si riche! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES. — J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présents qu'on lui a faits?



ALEXIS. — Oui; mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES. — Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir : ce sont les friandises et les autres petites drôleries qu'on nous donne à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS. — Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac; et, à l'égard des joujoux, qu'Édouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES. — Et quoi, par exemple?

ALEXIS. — Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb avec leur uniforme en couleur; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

CHARLES. — Je sais bien ce que je fais. J'avais mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche avant de monter chez lui.

ALEXIS. — Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

CHARLES. — Je ne les dis à personne. Cependant, si vous me promettiez d'être discret...

ALEXIS. — Je ne fais jamais de rapports.

CHARLES. — Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS. — Voilà ma main.

CHARLES. — Eh bien, je vous dirai en confidence qu'Édouard a été bien attrapé.

ALEXIS. — Mon bon ami ! je ne le souffrirai pas.

CHARLES. — En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS. — Comment ! vous pourriez faire tort à mon cher Édouard ?

CHARLES. — Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS. — Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES. — Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS. — Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES. — Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être ; ce qui sera partageable s'entend.

ALEXIS. — Eh bien, comment pourrait-il perdre à ce marché? son papa n'est pas aussi riche que le vôtre, et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES. — Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici; mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS. — Et vous n'avez eu rien de plus?

CHARLES. — Rien absolument, qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'était une autre affaire ; c'est alors que j'avais des bonbons et des colifichets de toute espèce. Édouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; et, avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi vous voyez...

ALEXIS. — Oui, je vois clairement que ce pauvre Édouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, monsieur Charles? Je ne puis guère vous croire.

CHARLES. — Que voulez-vous dire, monsieur Alexis ? Je vais vous jurer tout ce que vous voudrez...

ALEXIS. — Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire, et, si vous trompez Édouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES. — Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'est à Édouard de prendre son parti. Et s'il n'avait eu rien pour ses étrennes ?

ALEXIS. — Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose ! Il serait malhonnête à vous de prétendre qu'Édouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire...

CHARLES. — Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS. — Quoi donc, est-ce que vous persistez encore ?...

CHARLES. — Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

ALEXIS. — Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner, et je lui rendrais sa parole.

CHARLES. — Votre serviteur très humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure ; et, lorsqu'on parie, c'est pour avoir

quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais, pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, monsieur Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre...

ALEXIS. — Encore jurer, monsieur Charles! Fi de vos serments! Je suis bien pauvre ; mais, quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusqu'à votre montre, je ne voudrais pas faire un serment inutile.

CHARLES. — Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment serait-on lié à sa promesse?

ALEXIS. — Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensez différemment, je ne saurais que penser de vous.

CHARLES. — Vous croyez donc qu'Édouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, avec chaleur. — Si je le crois? Il n'aurait qu'à y manquer, je ne le regarderais plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES. — C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS. — Je n'ai rien à lui rappeler ; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES. — Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS. — Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine !

CHARLES. — Je me moque de lui comme il se serait moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien, une autre fois, prendre sa revanche.

ALEXIS. — Non, non, Monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, en sortant. — A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCÈNE II

ALEXIS, seul.

Je n'aurais jamais cru Charles si intéressé ! S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenait si dure pour son ami ? Quelle avarice ! quelle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Édouard ; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III

ALEXIS, ÉDOUARD

ÉDOUARD, tenant un billet à la main. — Ah ! mon cher Alexis ! je mériterais de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (Il le lui donne.)

ALEXIS. — Je sais tout ce qu'il contient, mon ami ; mais aussi, qui t'engageait à faire ce marché ? Il me semble que tu aurais dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parents n'est pas tellement à nous que nous puissions en disposer sans leur aveu.

ÉDOUARD. — D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS. — Eh bien, il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

ÉDOUARD. — Parce que, l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avait eu de plus belles étrennes que moi. Je croyais...

ALEXIS. — Oui, tu croyais en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

ÉDOUARD. — Ah ! si j'avais su me contenter de ce qui devait m'appartenir !

ALEXIS. — Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié ?

ÉDOUARD. — Tu crois donc...

ALEXIS. — N'achève pas. Édouard me demande s'il doit tenir sa parole!

ÉDOUARD. — Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part ?

ALEXIS. — Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

ÉDOUARD. — Mais comment son père l'aurait-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS. — C'était de sa maman : elle n'est plus. Son père pense comme le tien : au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

ÉDOUARD. — Oh ! je le connais. Charles niera ce qu'il devait partager avec moi ; et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS. — S'il agissait de cette manière, ce serait un fripon.

ÉDOUARD. — Et, dans ce cas, serais-je obligé de lui tenir parole ?

ALEXIS. — Pourquoi non ? C'est comme si tu disais que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

ÉDOUARD. — Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas ?

ALEXIS. — Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

ÉDOUARD. — Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante.

ALEXIS. — As-tu fait cette exception dans votre traité ?

ÉDOUARD. — Hélas ! non, vraiment.

ALEXIS. — Ainsi cela s'entendait de tout ce que tu pourrais recevoir?

ÉDOUARD, *frappant du pied.* — Mais que ferai-je donc ?

ALEXIS. — Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

ÉDOUARD. — Si je le veux toutefois. Qui pourrait m'y forcer ?

ALEXIS. — L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer partout pour un fripon.

ÉDOUARD. — Oh ! cela ne m'embarrasse guère ; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourrait-il me convaincre ?

ALEXIS. — Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

ÉDOUARD. — Quoi! tu aurais pu me trahir? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS. — J'en aurais la mort dans le cœur, mon cher Édouard. Il me serait bien facile de me justifier en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention ; mais, s'il m'avait appelé en témoignage, il aurait toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

EDOUARD. — Tu aurais pris son parti contre moi et je serais ton ami? Non, je ne le suis plus.

ALEXIS. — Tu en es le maître, mon cher Édouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter : ton amitié était pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille ; mais, au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner ; et, si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

ÉDOUARD. — Un bon ami, vraiment, qui voudrait me voir dépouiller!

ALEXIS. — Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse par laquelle tu t'exposais à perdre ?

ÉDOUARD. — Mais aussi je pouvais y gagner.

ALEXIS. — Et alors aurais-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi?

ÉDOUARD. — Belle question.

ALEXIS. — Pourquoi donc ne remplirais-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

ÉDOUARD. — Oui, pour la moitié de tout ce que je possède!

ALEXIS. — L'autre moitié te reste. Eh bien, imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense surtout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Édouard, com-

portons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étais riche, tu ne gémirais pas longtemps de cette perte : je voudrais te donner tout, tout ce que j'aurais, pour t'en dédommager.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* — Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étais un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS. — Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connaissais ton cœur, et je savais le parti que tu allais prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serais dégoûté, et tu l'aurais donné au premier venu.

ÉDOUARD. — Oui, tu me connais bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.* — M'aimer toujours, Édouard.

ÉDOUARD. — Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présents; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrais encore qu'il me vînt des regrets.

ALEXIS. — Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV

ALEXIS, *seul.*

Non, quand tout cela serait pour moi-même, je n'en aurais pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son âme d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien, il n'en est que plus glorieux! J'étais sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V

ALEXIS, ÉDOUARD

ÉDOUARD, portant par les deux anses une grande corbeille. — Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il sera temps. Voici toujours la boîte de confitures. (Il l'ouvre et la donne à Alexis.) Tiens, c'est ici le milieu ; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS. — Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croirait peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits ; deux pour l'un et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles ; trois pour chacun. (Il fait deux parts qu'il place aux deux bouts de la table.) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

ÉDOUARD. — Deux cents.

ALEXIS, après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix. — Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres jetons.

ÉDOUARD. — Et ces quatre compagnies de soldats? Ah! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regrets, Alexis ?

ALEXIS. — J'en aurais si tu les gardais. Je te donne les uniformes rouges ils sont plus brillants que les bleus. Un jeu de loto et un microscope.

ÉDOUARD. — Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS. — Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire en nous faisant connaître mille beautés de la nature qui se déroberaient à nos regards.

ÉDOUARD. — Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS. — Tu n'aurais jamais pu les placer ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

ÉDOUARD. — Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS. — Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part, et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.) Les voilà dans son lot.

ÉDOUARD. — Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS. — Ce que j'aurais fait moi-même à ta place. Ha, ha ! des estampes encadrées ! J'avais oublié de lui en parler.

ÉDOUARD, avec joie. — Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, d'un air sévère. — Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savait ? Combien y en a-t-il ? Voyons ! Une, deux, trois. (Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.) Ici les princes régnants de l'Europe, et là les grands hommes de France.

ÉDOUARD. — Eh bien, lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS, lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot. — Ah ! mon cher Édouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine, Fénelon. Gardons les amis de notre enfance. (Il baise les deux portraits ; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Édouard.) Voilà tout, je crois ?

ÉDOUARD, tristement. — Hélas ! oui.

ALEXIS. — Pourquoi cet air triste ?

ÉDOUARD. — C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS. — Non, mon cher Édouard, ce n'est pas moi qui le veux ; c'est toi qui l'as voulu et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours ?

ÉDOUARD. — Oui, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS. — N'y pense plus, mon ami ; tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (Il sort.)

SCÈNE VI

ÉDOUARD, seul.

Oh ! oui, mourir de honte ? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avait eu honte, il ne m'aurait pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (Il s'approche de la table en la parcourant d'un œil triste.) Et il faut que je me prive de tant de jolies choses, pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerais mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens. Et ce loto, que j'avais tant désiré pour amuser mes amis ! ces soldats qui m'auraient fait une armée ! tout cela était à moi, je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ! (Il rêve un moment.) Mais non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCÈNE VII

ÉDOUARD, VICTORINE

VICTORINE, regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table. — Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y aurait une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce serait une fort aimable galanterie ?

ÉDOUARD. — Ah ! ma sœur, je le voudrais, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE. — Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends : c'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres, et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

ÉDOUARD. — Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrais pour tout ce que je possède avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE. — Mais, enfin, que veut dire ce déménagement ?

ÉDOUARD. — Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cède à Charles la moitié des présents que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE. — Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?



ÉDOUARD. — Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur, j'ai eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE. — Il n'aurait donc rien de moi : c'est la justice.

ÉDOUARD. — Que veux-tu ? nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole, il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE. — Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours !

ÉDOUARD. — Mais n'a-t-il pas raison ?

VICTORINE. — Lui ? jamais. Et je parierais même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

ÉDOUARD. — Sérieusement, tu le croirais, ma sœur ? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE. — C'est toi qui es trop faible. Il prendrait bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y était intéressé.

ÉDOUARD. — Je suis son ami : il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE. — Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas fripon, tu te laisses friponner.

ÉDOUARD. — Cela vaudrait toujours mieux.

VICTORINE. — Et d'une manière si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha, ha, ha !

ÉDOUARD. — Alexis se moquerait de moi ?

VICTORINE. — S'il aide à te tromper.

ÉDOUARD. — Mais j'ai donné ma parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE. — Eh bien, qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes lorsqu'ils pensent t'attraper.

ÉDOUARD. — Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères.

VICTORINE. — Mais si je te les conserve avec ton honneur?

ÉDOUARD. — Et par quel moyen ?

VICTORINE. — Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui serait plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présents. Je me charge de la mission.

ÉDOUARD. — Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE. — A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer ; je le veux aussi. Je ne perds rien à cela : tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne serait que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, seul.

Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne serait pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devais tout prévoir avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis était ici pour me décider ! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCÈNE IX

ÉDOUARD, ALEXIS

ALEXIS. — Charles ne tardera pas à venir. Il en est allé demandé la permission à son père. Courage, mon cher Édouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

ÉDOUARD. — Il me trompe, j'en suis sûr ; et il faut encore que je paraisse content.

ALEXIS. — N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

ÉDOUARD. — Eh bien, je tâcherai de me vaincre et de faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disait tout à l'heure ma sœur ? qu'il fallait prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présents; que, de cette manière, je conserverais mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS. — Et le repos de ta conscience, le conserverais-tu aussi par ce moyen ?

ÉDOUARD. — Hélas ! non : je sentais déjà en moi qu'il serait malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS. — Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Édouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentiments de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusements. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

ÉDOUARD. — Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil, et je le suivrai, quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères ! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS. — Bien comme cela, mon ami ! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

ÉDOUARD. — Prends toujours soin de ma faiblesse ; et, si tu me voyais fléchir, parle pour moi.

ALEXIS. — Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement : c'est Charles qui s'avance.

SCÈNE X

CHARLES, ÉDOUARD, ALEXIS

CHARLES, avec l'air un peu embarrassé. — Bonjour, Édouard. Alexis est venu me dire que tu me demandais. Me voici. Je suis cependant fâché...

ÉDOUARD. — De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES. — De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je...

ÉDOUARD. — N'est-ce que cela ? Sois tranquille.

ALEXIS. — Édouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. N'est-ce pas, Édouard ?

ÉDOUARD. — C'est de tout mon cœur. (Il prend Charles par la main et le conduit vers la table.) Tiens, voilà tous mes présents que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS. — Il y avait deux choses qui n'étaient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Édouard, suivant vos conventions, pouvait les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

ÉDOUARD. — J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muses ; mais, pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenait. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES. — Eh non, mon ami, je suis content.

ÉDOUARD. — Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un



gâteau dont la moitié m'appartient ; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (Il s'éloigne.)

CHARLES veut courir après lui pour le rappeler. — Où vas-tu donc ? Ce n'est pas la peine !

ALEXIS, l'arrêtant. — Laissez-le faire, monsieur Charles. (A Édouard.) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE XI

CHARLES, ALEXIS

ALEXIS. — Eh bien ! Monsieur, convenez-en, Édouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES, confus. — Est-il vrai ? Vous me faites rougir, et je ne sais comment...

ALEXIS. — Ce n'est pas votre faute, si vos parents ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, en se détournant. — Le pauvre Édouard !

ALEXIS. — Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'aurait rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCÈNE XII

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS

ÉDOUARD, revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles. — Tiens, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

CHARLES, le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage. — Non, non, c'en est trop.

ÉDOUARD. — Prends-le, je te le donne ; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir célé quelque chose ! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, en regardant fixement Charles. — Oui, je le suis à la face de tout l'univers. (Charles s'essuie les yeux.) Mais je crois que vous pleurez, monsieur Charles. Qu'avez-vous donc ?

CHARLES. — Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux qui... qui vous a trompé.

ÉDOUARD. — Toi, me tromper ! Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance ? fils de bons voisins et de bons amis ?

CHARLES. — Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (Il prend la main d'Edouard.) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout à fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais... mais... (Il fouille dans sa poche) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étais un trompeur, tandis que tu étais si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie et reste mon ami.

ÉDOUARD, lui sautant au cou. — Oh ! toujours, toujours ! toute ma vie ! Comme tu me ravis de plaisir ! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCÈNE XIII

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE

VICTORINE. — Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa.

ALEXIS. — O ma chère Victorine, ne pourrait-il attendre un moment ? Ce serait me dérober un plaisir, un plaisir...

VICTORINE. — Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère ! Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (Elle le prend par la main et l'entraîne.)

ÉDOUARD. — Ma sœur, ma sœur, quelques minutes encore !

VICTORINE, en se retournant d'un air moqueur. — Mon frère, mon frère ! Non, cela n'est pas possible. (Elle sort avec Alexis.)

SCÈNE XIV

CHARLES, ÉDOUARD

ÉDOUARD, prenant la main de Charles. — O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour ! Je n'étais pas en droit de l'espérer.

CHARLES. — Comment ! lorsque tu me donnais la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi ?

ÉDOUARD. — Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtait. Non, jamais je n'aurais eu la force de tenir ma parole sans les encouragements d'Alexis.

CHARLES. — Eh ! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité ! Lorsque ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avais mis dans le partage...

ÉDOUARD. — Moi, le partage? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre; mais il me faisait trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnais et je croyais m'enrichir.

CHARLES. — Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids ! Toi, mon meilleur ami, je n'aurais plus osé te regarder en face. J'étais loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

ÉDOUARD. — Et moi donc, comme j'étais tourmenté ! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux ! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

CHARLES. — Lui, mon cher Édouard ! D'où te viendrait ce vilain soupçon ?

EDOUARD. — C'est ma sœur, qui, par jalousie, voulait me le faire accroire.

CHARLES. — Ah ! si tu l'avais entendu parler de toi ! Comme il soutenait vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser.

Oui, dès ce moment, il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

ÉDOUARD. — Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES. — Que dis-tu? moi! jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devait entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre et lui de le gagner.

ÉDOUARD. — Oh ! de tout mon cœur! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES. — Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD. — Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (Il sort en courant.)

SCÈNE XV

CHARLES, seul, remplissant la corbeille.

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter. Ah! je ne la céderais pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurais encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré qu'à le garder pour moi? Je voudrais être mon papa pour l'enrichir. Grâce à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCÈNE XVI

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS

ÉDOUARD, à Comtois qui le suit. — Entrez, entrez, Comtois. (Il ferme la porte au verrou.) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS. — Oh ! de grand cœur, Monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD, à Charles. — As-tu fini, mon ami?

CHARLES. — J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

ÉDOUARD. — C'est bien pensé; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES. — Voilà qui est fini.

ÉDOUARD, à Comtois. — Bon, vous n'avez qu'à prendre la corbeille et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et surtout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES. — Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons. (On entend la voix d'Alexis, qui frappe à la porte, et qui dit :) Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

ÉDOUARD. — O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? (En se retournant vers la porte.) — Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois. — Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

ÉDOUARD, en lui présentant la corbeille. — Prenez-la sous le bras et tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES. — Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver sans qu'il vous voie.

COMTOIS. — Laissez-moi faire.

ALEXIS, de derrière la porte. — Eh bien, m'ouvrirez-vous ? Édouard, ton papa me suit de près.

ÉDOUARD, à Charles. — Je peux lui ouvrir, maintenant?

CHARLES. — Oui, c'est fait. (Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.)

SCÈNE XVII

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS

ÉDOUARD, ouvrant la porte à Alexis. — Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. (Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.)

ALEXIS. — Et à quoi donc? (Il surprend Charles, qui fait signe à Comtois de sortir.) A qui en veut-il avec ses mines? (Il se retourne et aperçoit le domestique.) Ah ! ah ! qu'est-ce qu'il porte là ? (Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.)

COMTOIS, lui retenant le bras. — Doucement, monsieur Alexis : c'est un secret.

ALEXIS. — Comment, du mystère?

COMTOIS. — Vous l'apprendrez tantôt chez vous. (Il veut sortir. Alexis l'arrête.)

ALEXIS. — Je veux le savoir en ce moment. Ah ! si j'avais deviné ! me feriez-vous cet outrage, mes chers amis ?

ÉDOUARD. — Qu'appelles-tu un outrage? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre. (Il reprend la corbeille, et la lui présente.) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet. — Et ceci encore. (Alexis le repousse, Charles le jette dans la corbeille qu'Édouard continue de lui offrir.)

ALEXIS. — Que faites-vous? Non, non, jamais !

ÉDOUARD. — Je le veux.

CHARLES. — Je vous le demande en grâce. Soyez seulement mon ami comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS. — Si j'osais joindre ma prière à celle de ces messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrais bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il serait petit, mais je vous le donnerais de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS. — O mon cher Édouard ! mon généreux Charles ! (Il les embrasse.) Et vous, mon brave Comtois ! (En le regardant d'un air attendri.) Vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi : je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD. — Veux-tu me chagriner ?

CHARLES. — Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCÈNE XVIII

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS

M. DUFRESNE, qui est entré depuis un moment sans être aperçu, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel : ensuite il s'avance comme s'il n'avait rien entendu, et dit : — Eh bien, vous trouverai-je toujours en querelle?

ÉDOUARD, courant à lui. — Ah! mon papa, venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole...

CHARLES. — Il me rend à l'honneur...

ÉDOUARD. — Et il méprise notre reconnaissance.

ALEXIS, se jetant dans les bras de M. Dufresne. — O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on voulait vous inspirer sur mon compte, et j'irais maintenant me démentir! Non, non, je me rendrais suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE. — Mes chers enfants, que vous me ravissez! Non, mon brave Alexis, ces présents ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (A Édouard et à Charles.) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnaissance.

ÉDOUARD. — Ah! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver!

CHARLES. — Vous me punissez, Monsieur, comme je le méritais peut-être tout à l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis...

ALEXIS, à M. Dufresne. — Non, non, de grâce, ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE. — Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y aurait que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS. — Vous m'y forcez, Monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais au moins, qu'Édouard garde ses présents.

M. DUFRESNE, tirant sa bourse. — Eh bien, qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS. — Ah ! mon cher monsieur Dufresne ! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnaissance... Ma pauvre mère ! il y a bien longtemps qu'elle ne se sera vue si riche ! O mes bons amis ! (Il embrasse Édouard et Charles, sans pouvoir leur parler.)

M. DUFRESNE, à Édouard. — Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

EDOUARD. — Eh ! mon papa, comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE. — Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD. — Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS, se jetant aux genoux de M. Dufresne. — Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE, le relevant. — Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimais ton père.

CHARLES. — Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout à fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE. — Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur ; et soyez hommes ce que vous êtes enfants.





La Vanité punie

PERSONNAGES

M. DE VALENCE.
MADAME DE VALENCE.
VALENTIN, leur fils.
M. DE REVEL, ami de M. de Valence.
M. DE NANCÉ, autre ami de M. de Valence.
MATTHIEU, petit paysan.
MATHURIN, jardinier.

La scène est tour à tour, dans un appartement du château, sur la terrasse du jardin et dans une forêt contiguë.

SCÈNE PREMIÈRE

M. ET MADAME DE VALENCE

M. DE VALENCE. — Voilà notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit plutôt par vanité que par un véritable désir de s'instruire qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

MADAME DE VALENCE. — D'où te vient cette pensée, mon ami ?

M. DE VALENCE. — Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui ?

MADAME DE VALENCE. — Cependant ses maîtres rendent un témoignage très flatteur de son application, et ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE. — Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connaissances qu'il peut avoir acquises lui ont donné

de la vanité, j'aimerais cent fois mieux qu'il ne sût rien et qu'il fût modeste.

MADAME DE VALENCE. — Quoi ! rien, mon ami?

M. DE VALENCE. — Oui, ma femme. Un homme sans connaissances bien relevées, mais honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant à qui ses études ont tourné la tête et enflé le cœur.

MADAME DE VALENCE. — Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE. — Que le ciel nous en préserve ! Mais nous voici arrivés à la campagne ; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même, et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera pour éclaircir mes conjectures. Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCÈNE II

M. DE VALENCE, VALENTIN

VALENTIN, à Matthieu qu'il repousse. — Non, laisse-moi... Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. DE VALENCE. — Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon ?

VALENTIN. — C'est qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE. — De ce que tu as appris, à la bonne heure ; mais il sait aussi bien des choses que tu ignores ; et vous pourriez vous instruire tous les deux en vous communiquant vos connaissances.

VALENTIN. — Il peut apprendre beaucoup de moi ; mais que puis-je apprendre de lui ?

M. DE VALENCE. — Si tu dois posséder quelque jour une terre, crois-tu qu'il te soit inutile de prendre de bonne heure une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres et les plantes ; de connaître le temps des semences et des récoltes ; d'étudier les merveilles de la végétation ? Matthieu possède déjà toutes ces connaissances, et ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrais lui communiquer ne lui serviraient à rien. Ainsi tu vois que dans ce commerce tout l'avantage est de ton côté.

VALENTIN. — Mais, mon papa, me siérait-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan ?

M. DE VALENCE. — Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire ? Je ne connais de véritable distinction entre les hommes que celle des talents utiles et de l'honnêteté ; et tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN. — Comment donc ? sur l'honnêteté aussi ?

M. DE VALENCE. — Elle consiste, dans tous les états, à remplir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, et lui témoignes-tu de la bienveillance et de la douceur? Il paraît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur et de la finesse dans l'esprit. Tu devrais t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux profiter en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rôde sur la terrasse pour te chercher ; songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils ; et je serais bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfants. (Il sort.)

SCÈNE III

VALENTIN, seul.

Oui ! la belle liaison à former ! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan aurait quelque chose à m'apprendre ! Oh ! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV

VALENTIN, MATTHIEU

MATTHIEU. — Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, monsieur Valentin ?

VALENTIN. — Fi de ton bouquet ! Il n'y a ni renoncule, ni tulipe !

MATTHIEU. — Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs ; mais elles sont jolies, et je pensais que vous n'auriez pas été fâché de les connaître par leur nom.

VALENTIN. — C'est une chose bien intéressante à savoir que le nom de tes herbes ! Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU. — Si je l'avais su, je n'aurais pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulais pas rentrer hier au soir sans vous apporter quelque chose ; et, comme je revenais un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arrêtai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN. — Tu me parles de la lune ; sais-tu combien elle est grande ?

MATTHIEU. — Eh morguienne ! comme un fromage.

VALENTIN. — Oh ! l'ignorant petit rustre ! (Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important, et, lui montrant son livre :) Tiens, voilà *Télémaque*. As-tu lu cet ouvrage ?

MATTHIEU. — Il n'est pas dans notre catéchisme, et M. le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN. — Bon ! comme si c'était un livre de paysan !

MATTHIEU. — Pourquoi voulez-vous donc que je le connaisse? Oh ! laissez-moi le voir.

VALENTIN. — Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains ! (Il lui en saisit une.) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle?

MATTHIEU. — Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, Monsieur.

VALENTIN. — La peau en est si épaisse, qu'on pourrait la tailler en semelles.

MATTHIEU. — Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous

savez très bien parler, à ce que je crois, et cependant je ne voudrais pas me changer avec vous. Travailler bravement et laisser les autres en paix, voilà ce que je sais faire et ce que vous devriez apprendre. Adieu, Monsieur.

SCÈNE V

VALENTIN, seul.

Je crois que ce petit drôle voulait se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant. (Il s'assied en affectant une grande attention à lire dans son livre.)

SCÈNE VI

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ
VALENTIN, assis sur un banc à l'écart.

M. DE VALENCE. — La belle soirée! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline pour voir le coucher du soleil?

M. DE REVEL. — J'allais vous le proposer; ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident!

M. DE NANCÉ. — J'aurai du regret de m'éloigner du rossignol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses?

MADAME DE VALENCE. — J'étais dans la rêverie. Mon cœur se fondait de plaisir.

M. DE REVEL. — Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison?

M. DE VALENCE. — Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline pour voir le coucher du soleil?

VALENTIN. — Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE. — Si tu dis vrai, je te plains; et, si tu ne le dis pas... Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre pour jouir de ce spectacle ravissant. (Ils s'avancent vers la colline.)

SCÈNE VII

VALENTIN, *seul, les voyant s'éloigner.*

Bon! les voilà bien loin; je n'ai plus besoin de me contraindre. *(Il met le livre dans sa poche.)* Que vont penser ces messieurs de mon application ? Je voudrais bien être oiseau et voler après eux pour entendre les louanges qu'ils me donnent. *(Il se promène en bâillant sur la terrasse pendant un quart d'heure.)* Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient; je vais me glisser dans le bois et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vus se perdre dans les forêts, égarés par leurs



savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit ! Allons, allons. (Il se jette dans le bois.)

SCÈNE VIII

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ, MATHURIN

M. DE REVEL. — Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE. — Le mien a doublé de charme en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ. — Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne paraisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

MADAME DE VALENCE. — C'est que je suis inquiète de mon fils; je ne l'aperçois pas sur la terrasse. (Elle l'appelle.) Valentin ! Il ne répond pas ! (Elle aperçoit le jardinier et l'appelle.) Mathurin, as-tu vu mon fils?

MATHURIN. — Oui, Madame ; il y a un petit quart d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

MADAME DE VALENCE. — Vers la forêt ! S'il allait s'y égarer ! Mon ami, cours après lui et ramène-le-moi.

MATHURIN. — Oui, Madame, j'y vais. (Il s'éloigne.)

MADAME DE VALENCE. — Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui ?

M. DE VALENCE. — Non, Madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

MADAME DE VALENCE. — Mais, s'il allait prendre un côté opposé ! Je suis dans des transes !...

M. DE NANCÉ. — Tranquillisez-vous, Madame; M. de Revel et moi nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu; nous ne pouvons manquer de le joindre.

MADAME DE VALENCE. — Ah ! Messieurs, je n'osais vous en prier; mais vous connaissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE. — Ne vous donnez pas cette peine, Messieurs, vous me désobligeriez.

M. DE REVEL. — Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de Madame plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE. — Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. DE NANCÉ. — Nous recevrons vos reproches à notre retour. (Ils marchent vers la forêt.)

SCÈNE IX

M. ET MADAME DE VALENCE

MADAME DE VALENCE. — Comment donc, mon ami ? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils ?

M. DE VALENCE. — Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi ? C'est que je sais mieux l'aimer.

MADAME DE VALENCE. — Et si on ne le trouvait pas ?

M. DE VALENCE. — Je le voudrais.

MADAME DE VALENCE. — Qu'il passât la nuit dans une forêt ténébreuse ! Que deviendrait ce pauvre enfant? que deviendrais-je moi-même ?

M. DE VALENCE. — Vous guéririez l'un et l'autre ; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement qui la nourrit.

MADAME DE VALENCE. — Que veux-tu dire, mon ami ?

M. DE VALENCE. — Je viens de me convaincre de ce que je ne faisais que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que de l'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son âme me fait plus de peine que si ses pas s'étaient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

MADAME DE VALENCE. — Mais considères-tu bien...

M. DE VALENCE. — Tout est considéré. Il a près de onze ans : s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé par la clarté de la lune et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

MADAME DE VALENCE. — Mais s'il n'a pas cet avisement ?

M. DE VALENCE. — Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine ; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison ; et, pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même ou qu'il en essuie tous les désagréments.

MADAME DE VALENCE. — Non, je n'y puis consentir ; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. DE VALENCE. — Eh bien, ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux en cas d'accident. Du reste ne m'en demande pas davantage ; mon parti est pris, et je ne veux pas, pour une aveugle faiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

MADAME DE VALENCE. — Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé !

M. DE VALENCE. — Je m'en réjouis.

SCÈNE X

M. ET MADAME DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ

M. DE NANCÉ. — Nos recherches ont été inutiles; mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques...

M. DE VALENCE. — Non, Messieurs ; vous avez cédé aux prières de ma femme, vous écouterez les miennes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI

Au milieu de la forêt.

VALENTIN, seul.

Qu'ai-je fait, malheureux ! Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (Il crie :) Papa ! mon papa. Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis ! que vais-je devenir ? (Il pleure.) O maman ! où êtes-vous ? répondez donc encore à votre fils ! O ciel ! qui court à travers le bois? Si c'était un loup ! Au secours ! au secours !

SCÈNE XII

VALENTIN, MATTHIEU, accourant au cri.

MATTHIEU. — Qui est là ? qui est-ce qui crie de la sorte ? Quoi ! c'est vous, Monsieur? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est ?

VALENTIN. — O mon cher Matthieu ! mon cher ami ! je me suis égaré.

MATTHIEU, le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire. — Y pensez-vous, Monsieur? Moi, votre cher Matthieu? votre cher ami? vous vous trompez ! je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN. — Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages; et, par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU, le regardant de haut en bas. — Avez-vous achevé de lire votre *Télémaque ?*

VALENTIN, baissant les yeux d'un air confus. — Ah !

MATTHIEU, mettant son doigt contre le nez et regardant le ciel. — Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

VALENTIN. — Épargne-moi, de grâce! et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU. — Vous voyez donc, Monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan et cependant être bon à quelque chose! Que ne donneriez-vous pas



à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune?

VALENTIN. — Je reconnais mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

MATTHIEU. — Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourrait bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus longtemps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais, afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN. — O mon cher Matthieu !

MATTHIEU, s'étendant sous un arbre. — Allons, Monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN. — Où donc est ta chambre à coucher?

MATTHIEU. — Nous y sommes. (En frappant sur la terre.) Voici mon lit ; prenez place ; il est assez large pour nous deux.

VALENTIN. — Quoi ! nous coucherons ici, à la belle étoile?

MATTHIEU. — Je vous assure, Monsieur, que le roi lui-même n'est pas mieux couché. Voyez, sur votre tête, quel beau pavillon ; de combien de gros diamants il est enrichi ! et puis notre belle lampe d'argent. (En montrant la lune.) Eh bien, que vous en semble ?

VALENTIN. — Ah ! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

MATTHIEU. — Je peux encore vous tirer d'affaire. Tenez, voici des pommes de terre que vous accommoderez comme vous savez.

VALENTIN. — Elles sont crues.

MATTHIEU. — Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

VALENTIN. — Il en faut pour allumer. Et puis où trouver du charbon et du bois?

MATTHIEU, en souriant. — Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres ?

VALENTIN. — Mon Dieu, non, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — Eh bien, je vais vous montrer que j'en sais plus que vous et que tous vos Télémaques. (Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'amadou.) Pink ! voici déjà du feu ; et vous allez voir. (Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou, et il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.) Le foyer sera bientôt bâti. (Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.) Voyez-vous ? (Il met les pommes de terre à côté du feu et les saupoudre de terre, qu'il pulvérise entre ses mains.) Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler. (Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.) Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine ? Allons, voilà qui sera bientôt cuit.

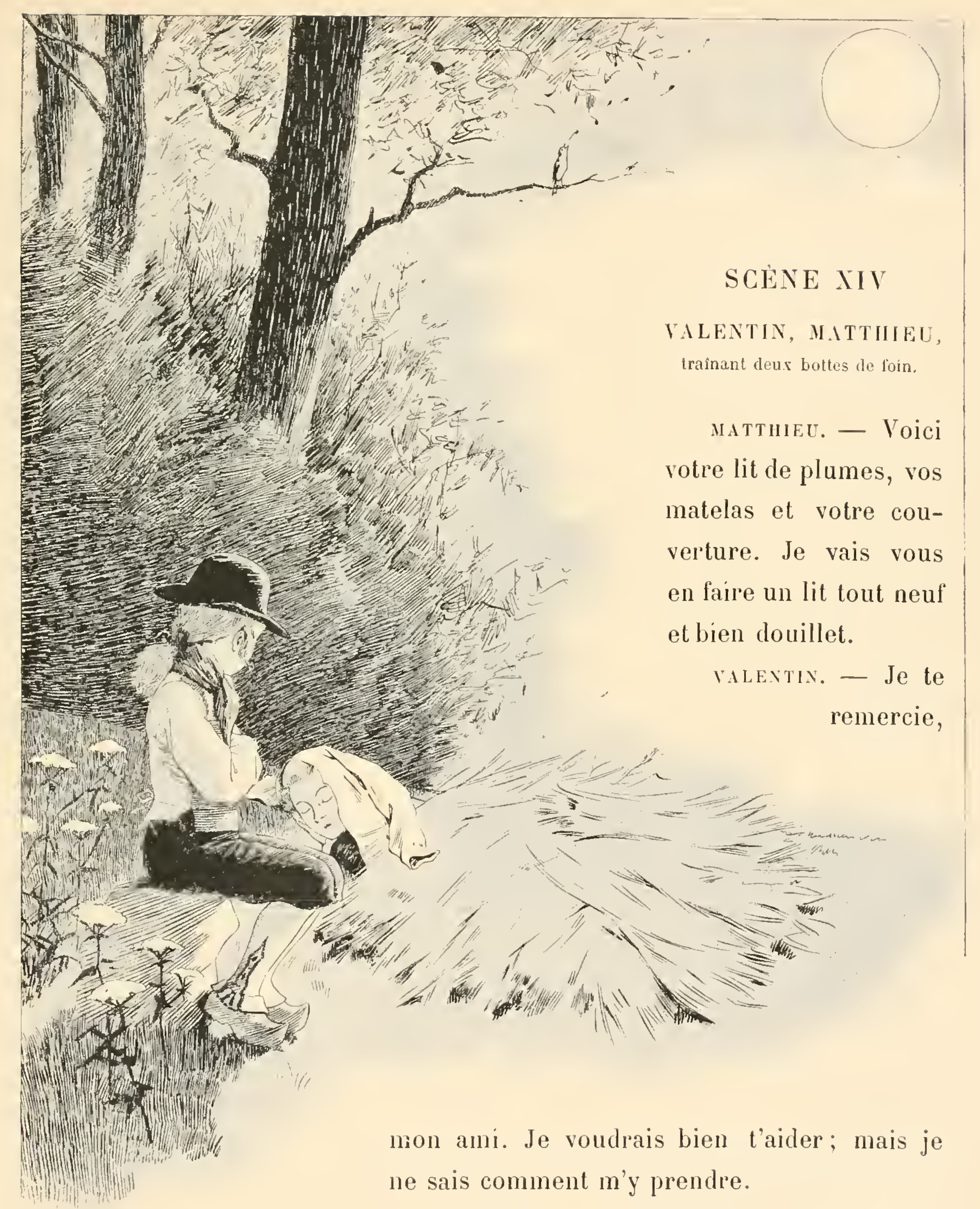
VALENTIN. — O mon cher ami ! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi ?

MATTHIEU. — Fi de vos récompenses ! n'est-on pas assez payé lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti. (Il s'éloigne en chantant.)

SCÈNE XIII

VALENTIN, seul.

Insensé que j'étais. Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant ? Que suis-je auprès de lui ? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne ! Mais cela ne m'arrivera plus. Désormais je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et je ne serai plus si orgueilleux ni si vain. (Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu.)



SCÈNE XIV

VALENTIN, MATTHIEU, traînant deux bottes de foin.

MATTHIEU. — Voici votre lit de plumes, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf et bien douillet.

VALENTIN. — Je te remercie, mon ami. Je voudrais bien t'aider ; mais je ne sais comment m'y prendre.

MATTHIEU. — Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer. (Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre et réserve l'autre pour servir de couverture.) Voilà qui est fait : songeons maintenant au souper. (Il retire une pomme de terre de dessous le feu et la tâte.)

Les voilà cuites ; mangez-les tandis qu'elles sont chaudes, elles ont meilleur goût.

VALENTIN. — Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi ?

MATTHIEU. — Pour cela non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN. — Comment, tu veux...

MATTHIEU. — Vous avez trop de bonté ; je n'y toucherai pas, je n'ai pas faim. Et puis j'ai tant de plaisir à vous les voir manger ! Sont-elles bonnes ?

VALENTIN. — Excellentes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table ?

VALENTIN. — Oh ! je t'en réponds !

MATTHIEU. — Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend. (Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin ; puis, ôtant sa camisole.) Les nuits sont fraîches ; tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu ; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

VALENTIN. — Mon cher Matthieu, je pleurerais de regret de t'avoir maltraité.

MATTHIEU. — N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant, par l'alouette. (Valentin s'endort, et Matthieu veille auprès de lui pour entretenir le feu.)

SCÈNE XV

Vers le point du jour.

VALENTIN, dormant encore ; MATTHIEU

MATTHIEU, l'éveillant. — Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paraître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, se frottant les yeux. — Quoi ! déjà ? déjà ? Bonjour, mon cher Matthieu.

MATTHIEU. — Bonjour, monsieur Valentin. Comment avez-vous dormi ?

VALENTIN, se levant. — Tout d'un somme. Voici ta camisole ; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATTHIEU. — Ne parlons plus de remerciements. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi, je vais vous conduire. (Ils partent.)

SCÈNE XVI

Au château.

M. ET MADAME DE VALENCE

MADAME DE VALENCE. — Dans quelle agitation j'ai passé toute cette nuit ! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. DE VALENCE. — Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même. Mais qui frappe ? (La porte s'ouvre.) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII

M. ET MADAME DE VALENCE, VALENTIN, MATTHIEU

MADAME DE VALENCE, courant à son fils. — Ah ! Je te vois donc enfin, mon cher fils !

MATTHIEU. — Oui, Madame, le voilà ; un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE. — Est-il vrai ?

VALENTIN. — Oui, mon papa : j'ai été bien puni de mon orgueil ! Que donneriez-vous à celui qui m'aurait corrigé ?

M. DE VALENCE. — Une bonne récompense et de grand cœur.

VALENTIN, lui présentant Matthieu. — Eh bien, le voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié, et il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE. — Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

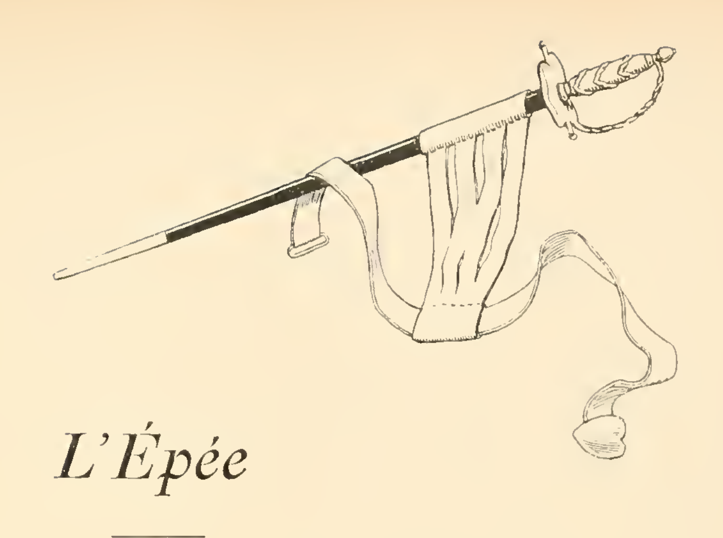
MADAME DE VALENCE. — Et moi, je lui en fais une de la même somme pour avoir conservé mon fils.

MATTHIEU. — Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudrait donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE. — Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais nous allons déjeuner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN. — Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE. — O mon fils! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère et qu'il sera sans retour! (Valentin prend Matthieu par la main; M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.)



L'Épée

PERSONNAGES

M. D'ORVAL.
AUGUSTE, son fils.
HENRIETTE, sa fille.
RENAUD L'AINÉ, ami d'Auguste.
RENAUD LE CADET, } amis d'Auguste.
DUPRÉ L'AINÉ, } amis d'Auguste.
DUPRÉ LE CADET. } amis d'Auguste.
CHAMPAGNE, domestique de M. d'Orval.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.

SCÈNE PREMIÈRE

AUGUSTE

Ah ! c'est aujourd'hui ma fête ! On a bien fait de m'en avertir ; je ne m'en serais jamais avisé. Bon ! Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais quoi ? voyons : que me donnera-t-il ? Champagne avait quelque chose sous son habit lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah ! s'il ne fallait pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurais bien fait montrer de force ce qu'il portait ! Mais chut ! je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II

M. D'ORVAL, tenant à la main une épée avec le ceinturon. AUGUSTE

M. D'ORVAL. — Te voilà, Auguste ? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête ; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas ?

AUGUSTE. — Oh ! mon papa... Mais qu'avez-vous donc à la main ?

M. D'ORVAL. — Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien ; une épée, vois-tu ?

AUGUSTE. — Quoi ! c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa ! je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué...

M. D'ORVAL. — Ah ! si je le croyais ! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme, mais à l'homme de parer son épée.

AUGUSTE. — Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens...

M. D'ORVAL. — Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE. — J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée au côté et un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL. — Pour moi, je ne connais de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissants envers leurs parents, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi je vois bien de petites gens parmi les nobles et bien des nobles parmi ceux que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE. — Oui, c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL. — Que parlais-tu donc tout à l'heure d'épée et de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE. — Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL. — Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction que par ta bonne conduite. Voici ton épée ; mais souviens-toi...

AUGUSTE. — Oui, mon papa ; vous verrez. (Il veut mettre l'épée à son côté et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.)

M. D'ORVAL. — Comment donc ! Elle ne te va pas si mal !

AUGUSTE. — N'est-ce pas ? Oh ! j'en étais bien sûr !

M. D'ORVAL. — A merveille. Mais n'oublie pas surtout ce que je t'ai dit. Adieu. (Il fait quelques pas pour sortir et revient.) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE. — Oui, mon papa.

SCÈNE III

AUGUSTE, seul.

Il se promène avec un air de gravité sur la scène, et de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit.

Bon ! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! Plus de familiarité dès qu'ils n'ont pas d'épée ; et, s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent ! Mais halte-là ! Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (Il tire son épée et prend un air furibond.) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois ! Une, deux ! Ah ! tu veux te défendre. A mort ! canaille !



SCÈNE IV

HENRIETTE, AUGUSTE

Henriette, qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.

HENRIETTE. — Eh bien ! Auguste, es-tu fou ?

AUGUSTE. — C'est toi, ma sœur ?

HENRIETTE. — Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là ? (En montrant son épée.)

AUGUSTE. — Ce que j'en fais ? ce qu'un gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE. — Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde ?

AUGUSTE. — Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin !...

HENRIETTE. — Voilà bien des vies en danger. Et si c'était moi, par hasard ?

AUGUSTE. — Si c'était toi ?... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE. — Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers ?

AUGUSTE. — Est-ce que je ne suis pas chevalier ? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet ! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main ! (Il veut la tirer du fourreau.)

HENRIETTE. — Oh ! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE. — Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE. — Fort bien ; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE. — D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, lui faisant d'un air moqueur une profonde révérence. — Votre servante très humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela ?

AUGUSTE. — Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette ; autrement...

HENRIETTE. — Mais c'est très sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE. — Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE. — C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier ?

AUGUSTE. — Bon ! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur ni épée.

HENRIETTE. — Vraiment, notre papa ne pouvait te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier était caché dans son fils, et qu'il ne fallait qu'une épée pour le faire paraître au grand jour.

AUGUSTE. — Ecoute, ma sœur, c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa?

HENRIETTE. — Pourquoi non? Il ne t'aurait pas donné une épée, s'il n'avait attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'aurait recommandé autre chose?

AUGUSTE. — Certainement oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE. — Que t'a-t-il donc prêché?

AUGUSTE. — Que sais-je, moi? Que c'était à moi de parer mon épée, et non à mon épée de me parer...

HENRIETTE. — En ce cas tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE. — Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer? Mais je veux bien que tu saches...

HENRIETTE. — Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

AUGUSTE. — Et quoi donc? (Il détache son ceinturon et regarde l'épée de tous les côtés.) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE. — Vraiment, tu es un habile chevalier! et une rosette? Ah! comme un nœud bleu et argent irait bien sur cette poignée!

AUGUSTE. — Tu as raison, Henriette. Ecoute; tu as dans ta toilette un magasin de rubans, ainsi...

HENRIETTE. — J'y pensais; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE. — La folle! Voici ma main, tope là, tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire!

HENRIETTE. — Donne-la-moi donc.

AUGUSTE, lui donnant son épée. — Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE. — Repose-t'en sur moi.

SCÈNE V

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGNE

CHAMPAGNE. — Les deux MM. Dupré et les deux MM. Renaud sont en bas.

AUGUSTE. — Eh bien ! ne peuvent-ils pas monter ? faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier?

CHAMPAGNE. — Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE. — Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE. — Mais, puisque maman veut que tu descendes ?

AUGUSTE. — Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien, toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table ; (En sortant.) m'entends-tu ?

SCÈNE VI

HENRIETTE, seule.

Le petit insolent! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connaît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter... Ah ! le voici !

SCÈNE VII

M. D'ORVAL, HENRIETTE

HENRIETTE. — Vous venez bien à propos, mon papa ; je courais vous chercher.

M. D'ORVAL. — Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?... Mais, que fais-tu de l'épée de ton frère ?

HENRIETTE. — Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud ; mais c'était pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. D'ORVAL. — Pourquoi reprendrais-je un cadeau que je lui ai fait ?

HENRIETTE. — Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme don Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL. — Le petit écervelé! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE *lui donne l'épée.* — La voici; je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL. — Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt. (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

AUGUSTE, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET, RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET

Auguste entre le premier et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui la tête découverte.

DUPRÉ L'AÎNÉ, *bas à Renaud l'aîné.* — Voilà une réception bien polie.

RENAUD L'AÎNÉ, *bas à Dupré l'aîné.* — C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête et d'entrer chez soi le premier.



AUGUSTE. — Que bredouilles-tu là?

DUPRÉ L'AINÉ. — Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE. — Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

RENAUD L'AINÉ. — Cela pourrait être.

AUGUSTE. — Je veux pourtant le savoir.

RENAUD L'AINÉ. — Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ L'AINÉ. — Doucement, Renaud. Il ne nous convient pas dans une maison étrangère...

RENAUD L'AINÉ. — Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, avec hauteur. — Impoli! moi, impoli. Est-ce parce que je marchais devant vous?

RENAUD L'AINÉ. — C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE. — Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi...

RENAUD L'AINÉ. — Eh bien, de vous à moi?...

AUGUSTE. — Est-ce que vous êtes noble?

RENAUD L'AINÉ, aux deux Dupré et à son frère. — Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

DUPRÉ L'AINÉ. — Fi, monsieur d'Orval! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

AUGUSTE. — Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD L'AINÉ. — Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, l'arrêtant. — Vous n'entendez pas le badinage, monsieur Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD L'AINÉ. — A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ L'AINÉ. — Calme-toi, Renaud ; il faut rester bons amis.

DUPRÉ LE CADET. — C'est donc aujourd'hui votre fête, monsieur d'Orval?

DUPRÉ L'AINÉ. — Je vous en fais mon compliment.

RENAUD L'AINÉ. — Et moi aussi, Monsieur, je vous souhaite toutes sortes de prospérités. (A part.) Et je souhaite surtout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD LE CADET. — Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE. — Oh ! sûrement!

DUPRÉ LE CADET. — Bien des bonbons sans doute?

AUGUSTE. — Ah ! ah ! des bonbons ! Ce serait beau vraiment ! J'en ai tous les jours.

RENAUD LE CADET. — Ah ! c'est de l'argent, je parie. (Il compte dans sa main.) Deux ou trois écus, n'est-ce pas ?

AUGUSTE, avec fierté. — Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter. (Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart et se parlent tout bas.)

RENAUD LE CADET. — Si j'avais ce qu'on vous a donné, je pourrais bien le porter comme un autre, peut-être !

AUGUSTE, le regardant d'un air de mépris. — Pauvre petit ami ! (Aux deux aînés.) Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ L'AINÉ. — Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD L'AINÉ. — C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE. — Qu'entendez-vous par là, monsieur Renaud ?

SCÈNE IX

RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET, AUGUSTE, HENRIETTE

HENRIETTE, tenant une assiette de gâteaux. — Je vous salue, Messieurs ; vous vous portez bien, à ce que je vois ?

RENAUD L'AINÉ. — Prêt à vous rendre mes respects, Mademoiselle. (Il lui baise la main.)

DUPRÉ L'AINÉ. — Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (Il lui baise aussi la main.)

HENRIETTE. — Vous êtes bien honnêtes, Messieurs. (A Auguste.) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD L'AINÉ. — Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, Mademoiselle.

AUGUSTE. — Nous n'avons pas besoin de toi ici... A propos, et mon nœud d'épée?

HENRIETTE. — Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. (Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.)

RENAUD L'AINÉ, la suivant. — Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie?

HENRIETTE. — Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X

RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET
AUGUSTE

AUGUSTE, s'asseyant. — Allons, prenez des sièges et asseyez-vous. (Ils se regardent les uns les autres en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste plus rien pour les deux aînés.) Un moment : on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

RENAUD L'AINÉ. — Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE. — A la bonne heure.

DUPRÉ L'AINÉ. — Si c'est là une politesse de gentilhomme...

AUGUSTE. — C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se

gêner! Je vous ai déjà dit qu'on nous servirait autre chose. Vous en prendrez ou vous n'en prendrez pas; m'entendez-vous?

RENAUD L'AINÉ. — Oui, cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRÉ L'AINÉ. — Allez-vous encore recommencer vos querelles? Monsieur d'Orval, Renaud, fi! (Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.)

AUGUSTE, s'avançant vers Renaud l'aîné. — Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

RENAUD L'AINÉ, d'un ton ferme. — Avec un petit noble, bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ L'AINÉ. — Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE. — Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi qui suis gentilhomme?

RENAUD L'AINÉ. — Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, le frappant. — Je vais t'apprendre à qui tu as affaire. (Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort et tire la porte après lui.)

SCÈNE XI

RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET

DUPRÉ L'AINÉ. — Mon Dieu! Renaud qu'as-tu fait? il va trouver son père et lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

RENAUD L'AINÉ. — Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir pour nous faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ LE CADET. — Il va nous renvoyer à nos parents et leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD LE CADET. — Non; mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfants.

RENAUD L'AINÉ. — Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCÈNE XII

RENAUD L'AÎNÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AÎNÉ, DUPRÉ LE CADET, AUGUSTE

Auguste rentre tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.

AUGUSTE, s'avançant vers Renaud l'aîné. — Attends, je vais t'apprendre, petit insolent !... (Il dégaine son épée, et, au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un éclat de rire et se rapprochent.)

RENAUD L'AÎNÉ. — Avance donc. Voyons la force de ton épée !

DUPRÉ L'AÎNÉ. — N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD LE CADET. — Ah ! voilà donc ce que vous aviez, vous seul, le droit de porter?

DUPRÉ LE CADET. — Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

RENAUD L'AÎNÉ. — Je pourrais maintenant te punir de ta grossièreté ; mais je rougirais de ma vengeance.

DUPRÉ L'AÎNÉ. — Il ne mérite plus notre société ; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD LE CADET. — Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

DUPRÉ LE CADET. — Nous ne reviendrons plus que vous ne soyez désarmé ; car vous êtes trop redoutable. (Ils veulent sortir.)

RENAUD L'AÎNÉ, les arrêtant. — Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement toutes les apparences seraient contre nous.

DUPRÉ L'AINÉ. — Tu as raison. Que pourrait-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui ?

SCÈNE XIII

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD L'AINÉ, RENAUD LE CADET, DUPRÉ L'AINÉ, DUPRÉ LE CADET

Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte et pleure de rage.

M. D'ORVAL, à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation. — Qu'est-ce donc que j'entends, Monsieur ? (Les sanglots empêchent Auguste de répondre.)

RENAUD L'AINÉ. — Pardonnez, Monsieur, le désordre dans lequel nous paraissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus...

M. DORVAL. — Rassurez-vous, mon cher ami ; je suis instruit de tout. J'étais dans la chambre voisine, et j'ai entendu, dès le commencement, les indignes propos de mon fils ; il est d'autant plus coupable, qu'il venait de me faire les plus belles promesses. Il y a longtemps que je soupçonnais son impudence ; mais je voulais voir par moi-même à quel excès il pouvait la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée, une lame qui ne fera jamais couler de sang. (Les enfants poussent un éclat de rire.)

RENAUD L'AINÉ. — Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL. — Je vous en dois plutôt des remerciements. Vous êtes un brave jeune homme, et vous méritez mieux que lui de porter cette marqùe d'honneur. Pour gage de mon estine et de ma reconnaissance, acceptez cette épée ; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD L'AINÉ. — Je suis confus de vos bontés, Monsieur ; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourrait n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL. — Non, non, restez, mes chers enfants. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble, et

ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, Monsieur (en s'adressant à Auguste), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudrait vieillir sans la porter.



TABLE DES MATIÈRES

		Pages
I.	— Un Bon Cœur fait pardonner bien des étourderies	1
II.	— Colin-Maillard	25
III.	— Le Petit Joueur de Violon	49
IV.	— La Petite Glaneuse	73
V.	— La Levrette et la Bague	95
VI.	— Les Étrennes	117
VII.	— La Vanité punie	141
VIII.	— L'Épée	157



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

